|  |
| --- |
| Hanania Alain AMARPsychothérapeute Psychiatre, psychothérapeute, AIHP, retraité actuellementDoctorat d'État en médecine et en psychiatrie(2008)Otto Gross et Wilhelm Reich.Essai sur la castration de la penséeCollection“Civilisations et politique”**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par *Michel Bergès*, bénévole, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux - Montesquieu, directeur de la collection “Civilisations et politique”,

[Page web dans Les Classiques des sciences sociales](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html).

à partir de :

Hanania Alain AMAR

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

Paris : L’Harmattan, septembre 2008, 180 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui” dirigée par Thierry Feral.

 Courriels : Thierry FERAL : tadf@orange.fr

Hanania Alain AMAR : hallannaney2013@gmail.com

Livre diffusé en libre accès dans Les Classiques des sciences sociales avec l’autorisation conjointe de l’auteur, Hanania Alain AMAR, et du directeur de la collection “L’Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, Thiery FERAL, accordée le 21 février 2020.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 16 mars 2020 à Chicoutimi, Québec.



Hanania Alain AMAR

Psychothérapeute Psychiatre, psychothérapeute, AIHP, retraité actuellement
Doctorat d'État en médecine et en psychiatrie

Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.



Paris : L’Harmattan, septembre 2008, 180 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui” dirigée par Thierry Feral.

@ L'Harmattan, 2008

5-7, rue de l'Ecole polytechnique; 75005 Paris

http://www.Iibrairieharmattan.com

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattanl@wanadoo.fr

ISBN: 978-2-296-06108-8

EAN : 9782296061088

Du même auteur chez le même éditeur :

Une jeunesse juive au Maroc

Collection Mémoires du XXème siècle, 2001.

Inquiétante étrangeté

Collection Ecritures, 2003.

Fantasmagorie

Collection Ecritures, 2004.

[Racisme. Ténèbres des consciences](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Racisme_tenebres_des_consciences/racisme.html)

En collaboration avec Thierry FERAL

Collection Allemagne d 'hier et d'aujourd'hui, 2005.

Mémoires d'un psychiatre (dé)rangé

Collection Rue des Ecoles, 2006.

Le livre inachevé

Collection Ecritures, 2007.

[Penser le nazisme](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Penser_le_nazisme/Penser_le_nazisme.html)

Avec Thierry FERAL et collaborateurs

Collection Allemagne d 'hier et d'aujourd'hui, 2007.

Les savants fous. Au-delà de l'Allemagne nazie

Préface de Thierry FERAL

Collection Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, 2007.

De Don Quichotte à Don Juan ou la quête de l'absolu

Essai et fantaisie dramatique en quatre actes

Collection Approches littéraires, 2007.

Du mysticisme au délire mystique

suivi de Le rendez-vous manqué

Essai et fantaisie dramatique en quatre actes

Collection Approches littéraires, 2008.

Contre la vie mutilée

En collaboration avec Thierry FERAL

Collection Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, 2008.

Toute notre reconnaissance à ***Michel Bergès***, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection “Civilisation et politique” pour l’immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

**Michel Bergès**



Travail bénévole :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html>

Publications de Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html>

Collection “*Civilisations et politiques*” dirigée par Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html>

Un ouvrage de
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée
par
Michel Bergès

Historien, professeur retraité
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

Otto Gross (1877-1920) et Wilhelm Reich (1897-1957) : deux psychiatres ci psychanalystes dont le radicalisme théorique a exercé une influence non négligeable sur les cercles culturels et l'évolution idéologique de leur temps, et qui ont pour une bonne part été à l'origine des courants d'émancipation dits « gauchistes » qui vont éclore à partir des années 1960 (même si Gross n'a pas été explicitement reconnu en tant que tel). Tout en rendant à ces deux pionniers de la résistance à « l’unidimensionnalité humaine » l'hommage qui leur est dû sans pour autant tomber dans l'hagiographie, le Docteur Hanania Alain AMAR montre dans ces pages comment la *«*pensée révolutionnaire » est victime de « castration », non seulement par l'idéologie dominante, mais aussi par le dogmatisme de ceux qui prétendent en détenir l'exclusivité. Aussi plaide-t-il ajuste titre - avec de troublantes révélations sur les « castrateurs » — pour une réintégration de GROSS et REICH dans l'histoire des idées sans pour autant leur ménager les critiques qu'ils méritent. Un livre courageux qui ne laissera pas indifférents ceux qui s'intéressent aux péripéties de la psychanalyse aux pionniers de la contestation des « establishments » de toute nature qui rêvaient de libérer l'individu de ses aliénations multiples, et bien évidemment à cette Allemagne avant-gardiste du début du XXe siècle dont nombre de facettes obscures ou délibérément occultées restent encore à éclairer.

Thierry FERAL

*Hanania Alain AMAR, AIHR psychiatre. psychothérapeute, expert rapporteur à la Haute Autorité de Santé, a déjà écrit plusieurs ouvrages littéraires et des essais, outre de nombreuses publications scientifiques parues dans des revues spécialisées.*

Illustration de couverture : d’après Alexander Kanoldt (1881-1939).

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[103]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Otto_Gross_couverture)

[Préambule](#Otto_Gross_preambule) [11]

[**Otto Gross**](#Otto_Gross) [13]

*Présentation* [13]

*Enfance* [15]

*Hanns Gross* [16]

*Une famille d’origine lorraine* [18]

*Les études médicales* [20]

*Une vie amoureuse tumultueuse* [21]

*Vienne, Berlin, Munich, Zurich, Prague, Paris, l’Europe intellectuelle en effervescence* [23]

*Le disciple de Freud* [24]

*L’époque de Schwabing : Munich* *et le mouvement anarchiste* [27]

*Le dadaïsme* [28]

*La dissidence d’Otto* [30]

*L’anneau secret* [40]

*Schizophrène ? Vous avez bien dit schizophrène ?* [42]

*L’ami Franz Jung* [52]

*Le témoignage de Blaise Cendrars* [54]

*Un réquisitoire accablant et totalement réfutable de R. Noll* [54]

*Rencontre avec Franz Kafka* [56]

*Ascona – Monte Verita* [58]

*Ses pairs l’abandonnent* [63]

*La dissidence de Jung* [65]

*Une fin tragique et pitoyable* [69]

*Hommage posthume, la création de l’International Otto Gross Society* [69]

[Commentaires](#Otto_Gross_commentaires) [75]

[Bibliographie](#Otto_Gross_biblio) [89]

[**Wilhelm Reich**](#Wilhelm_Reich) [97]

*Présentation* [97]

*Que sait-on de l’enfance de Wilhelm Reich ?* [100]

*Les études* [101]

*L’attrait pour les idées freudiennes* [102]

*Les concepts reichiens* [103]

*Son engagement politique* [108]

*Les divergences avec S. S. Freud* [109]

*Son excommunication du « Parti » psychanalytique*

*Son exclusion du Parti communiste* [112]

*La montée du nazisme et la fuite* [114]

*L’errance* [117]

*Son installation aux États-Unis d’Amérique* [119]

*L’apparition manifeste de son délire. Ses inventions non orthodoxes* [121]

*Le procès* [123]

*La prison et la mort* [123]

*Les héritiers de Wilhelm* [123]

[Commentaires](#Wilhelm_Reich_commentaires) [129]

[Bibliographie](#Wilhelm_Reich_biblio) [133]

[Pourquoi tant de haine](#Pourquoi_tant_de_haine) [137]

[La transmission du savoir](#Transmission_du_savoir) [139]

*Les apports attribués faussement à Freud* [149]

[Commentaires](#Transmission_du_savoir_commentaires) [157]

Index [161]

[9]

À Agnès

À Chipie et Minnie

À Thierry Feral, pour son aide précieuse, sa participation majeure au présent ouvrage et sa disponibilité permanente

À tous ceux que j'aime et qui m'aiment

À mes amis véritables.

[10]

[11]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

PRÉAMBULE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Alors que je rédigeais en 2005 mon ouvrage *Les savants fous – Au-delà de l’Allemagne nazie* [[1]](#footnote-1), j’ai été conduit à m’intéresser davantage à deux auteurs, Otto Gross et Wilhelm Reich. La façon dont Sigmund Schlomo Freud et ses disciples – pour la plupart – ont qualifié – disqualifié deux de leurs collègues m’a proprement scandalisé et profondément irrité. Cela m’a donné l’envie (le besoin ?) d’en savoir plus et de fournir des arguments plus objectifs ou moins subjectifs. Otto Gross et Wilhelm Reich ont été les victimes d’une véritable démolition, indigne de gens se prétendant soignants et penseurs.

Le présent travail est présenté au lecteur pour qu’il se fasse une opinion dégagée des seuls verdicts de S. S. Freud et C. G. Jung. Ni ces derniers ni leurs « victimes », Otto Gross, Wilhelm Reich et tout le bataillon fourni de victimes des errements de Freud, Jung et consorts) ne sont des personnages sacrés, bien au contraire, et c’est bien dans leur humanité, c’est-à-dire dans leurs faiblesses et leur faillibilité qu’ils peuvent nous intéresser, loin de tout dogmatisme, de tout sectarisme, de toute « foi ».

*N. B. : les chiffres soulignés et imprimés en caractères gras renvoient à des commentaires figurant en fin de section.*

[12]

[13]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

OTTO GROSS

[Retour à la table des matières](#tdm)

[13]

OTTO GROSS

Présentation

[Retour à la table des matières](#tdm)

Otto Gross est un auteur méconnu de la plupart des psychiatres occidentaux, de bon nombre de psychanalystes, des germanistes, des historiens, bref, il fait partie des oubliés de l’histoire [[2]](#footnote-2). Je prends comme exemple l’équivalent d’un modeste « sondage » entrepris en 2006-2007 auprès d’anciens internes. L’une m’a dit : « *C’était un psychopathe ?*» ; l’autre m’a répliqué : « *Vous voulez dire Otto Rank ? Gross, je ne connais pas !*»

Ceci résume assez bien la place inexistante de ce génial précurseur dont Jacques Le Rider a « osé » en son temps réhabiliter la mémoire [[3]](#footnote-3). Je tenterai de démontrer comment Gross s’est trouvé jalousé, envié, dénigré, traqué, piégé et démoli par son père et ses pairs, dont Sigismund Schlomo Freud et Car Gustav Jung, de même que par certains écrivains dont Max Brod et dans une moindre mesure Leonhard Frank [[4]](#footnote-4). J’ai pu recueillir une masse de documents et lire une grande quantité d’articles sur la famille Gross, sur le climat qui régnait à Berlin, Vienne, Munich, Prague et Paris, alors qu’un monde était en train de basculer.

Certes, Otto Gross n’était pas un « saint » (qu’est-ce qu’un saint ?), mais S. S. Freud et C. G. Jung ne l’étaient pas non plus…

[14]

Carlo Bonomi [[5]](#footnote-5) s’est demandé comment il se peut que la psychanalyse, qui devrait être une méthode libre de recherche critique, « *puisse en être arrivée à faire de l’analyste une entité divine et à devenir elle-même un concentré de croyances irréalistes et dogmatiques* ».

On a stigmatisé Otto Gross en quelques mots qui prétendent résumer la vie d’un homme : toxicomane, schizophrène, pervers à la sexualité débridée, déséquilibré, anarchiste…

Nous verrons que, en ce qui concerne la drogue, Gross n’a fait qu’imiter le « maître », S. S. Freud, grand consommateur de cocaïne ; pour ce qui est de la sexualité, Gross n’avait aucune leçon à recevoir, de Jung en particulier. Nous nous attarderons aussi sur l’erreur de diagnostic commise tant par Freud que Jung et Wilhelm Stekel, Gross étant loin d’être schizophrène. En dehors de l’attitude courageuse et plus objective de Jean-Michel Palmier [[6]](#footnote-6) dans la préface qu’il a consacrée au livre de Leonhard Frank, la plupart des auteurs semblent s’être totalement SOUMIS aux verdicts de Freud et consorts quant au psychisme perturbé de Gross, mais aucun n’a cherché à aller au-delà d’un « jugement sans appel », dictatorial voire terroriste, de *l’establishment* psychanalytique. Ainsi, les quelques lignes écrites par Lionel Richard [[7]](#footnote-7) me paraissent excessivement sévères à l’égard d’Otto Gross, à moins qu’il ne s’agisse que d’un conformisme lié à l’idéologie dominante, ou bien, à l’époque, d’un manque d’informations : « *[…] L’intermédiaire a été ici le bizarre (souligné par moi, H. A. A.) Otto Gross […] Drogué (id.), il fait la connaissance du psychanalyste Jung en 1908 dans un* [15] *asile de fous (id.) de Zurich (il s’agit en fait de la clinique de Bleuler, le Burghölzli – H. A. A.) où il travaillait, et celui-ci avait tenté de le désintoxiquer. Peine inutile (il en meurt du reste en 1919) […]*».

Il convient ici de donner quelques précisions et de rectifier des erreurs contenues dans le texte de Richard. La clinique du Burghölzli n’était nullement un asile de fous, mais une clinique privée fondée par Eugen Bleuler, père du concept de *dementia praecox*, « ancêtre » de la schizophrénie.

De plus, Otto Gross a été retrouvé à demi mort, affamé et gelé sur un trottoir de Berlin lors de l’hiver de 1920.

Il décède dans un hospice quelques jours plus tard des suites de son hypothermie et de son état général déplorable, certes aggravé par une toxicomanie évoluant depuis fort longtemps. Fort heureusement, Richard évoque l’essentiel de l’œuvre de Gross, son apport nouveau révolutionnaire – et honni de ses pairs [H.A.A.] – dans le domaine individuel et collectif, notamment, la sexualité, le mode de vie en général, et la liberté de la pensée au sein d’un monde somme toute très hypocrite (Cf. les « frasques » de C. G. Jung, les « sorties du cadre thérapeutique » de bon nombre d’adeptes de cette nouvelle secte qu’est la psychanalyse) et frileux.

Mais procédons par ordre et commençons par l’enfance d’Otto.

Enfance

Otto Hans Adolf Gross voit le jour en Autriche, à Felbach dans la province de Styrie le 17 mars 1877. Il est l’enfant unique d’Adéla Raymann et Hanns Gross. On ignore tout ou presque de sa petite enfance. Il est toutefois probable que son statut d’enfant unique influera fortement sur sa trajectoire.

[16]

D’autant que la mère semble occuper une place modeste, alors que le père laissera éclater son autoritarisme monstrueux. Otto rencontrera plus tard un autre homme affligé d’une histoire comparable, Franz Kafka (cf. *La Lettre au père*). On sait toutefois que le jeune Otto reçoit une éducation très rigide, stricte, soit sous la houlette d’un précepteur à domicile (le contrôle exercé par le père peut encore plus pleinement jouer), soit en institution privée.

Dans son remarquable ouvrage, Emmanuel Hurwitz [[8]](#footnote-8) relate quelques propos de Hanns Gross : « *[…] Avant même de savoir lire, il connaissait os par os l’anatomie des animaux préhistoriques… Mais pour tout ce qui touchait à la vie pratique, il restait à quinze ans moins avisé qu’un enfant de six ans […]* ».

S. S. Freud relate dans son courrier à Jung du 19 mai 1908 un souvenir d’enfance d’Otto Gross : « *[…] Son premier souvenir d’enfance (communiqué à Salzbourg), c’est son père mettant un visiteur en garde avec ces mots : ‘Attention ! Il mord !’ Cela lui est venu à l’esprit à l’occasion de mon histoire de rats*».

Hanns Gross

[voir commentaire 1, pp. 75-76]

Juriste, criminologue, figure majeure de l’époque, contemporain d’Alphonse Bertillon [[9]](#footnote-9), Alexandre Lacassagne de Lyon [[10]](#footnote-10), Edmond Locard de Lyon, il est le premier à préco-

[17]

niser l’utilisation de chiens policiers dans les enquêtes criminelles. Il fera la connaissance de Sir Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes et du docteur Watson et aura de fréquents échanges avec l’auteur sur les méthodes utilisées par Holmes.

Personnage autoritaire, voire autoritariste, ambitieux, manipulateur, exigeant, il impose quasiment à son fils unique Otto d’entreprendre des études de médecine et de psychiatrie. Docteur en droit, juge d’instruction, il s’illustre par la publication d’un manuel traduit dans plusieurs langues, *Le Manuel du juge d’instruction.* On le retrouve à Graz, professeur de droit et de criminologie. Il fonde l’institut qui porte son nom et publie de nombreux ouvrages de criminologie. Les diverses descriptions le concernant font état d’un homme intraitable, rigide, fier voire hautain et centré sur lui-même. Son plus grand mérite sur le plan professionnel aura été de concevoir bien avant la lettre un projet de police internationale qui deviendra Interpol.

Je cite les cousins français Joseph François Gross [[11]](#footnote-11) et Jérôme Grosse : « *Il […] fut l'un de ses meilleurs professeurs de Droit à Prague. Kafka en garda un excellent souvenir car Gross était un des fondateurs de la criminologie scientifique et entouré d'une grande notoriété.*

*Il le rencontra de 1903 à 1906 comme professeur de justice criminelle et de philosophie du droit. Il avait cette chaire depuis 1902. Sa théorie sur l'enseignement du droit qui ne devait pas se limiter à la simple connaissance de la loi mais à une étude approfondie de la psychologie du criminel […]*».

En outre : « *[…] Kafka travailla avec lui pendant trois semestres. Ses cours étaient illustrés d'exemples empruntés à sa longue expérience, il avait 56 ans. Il offrait des aperçus fascinants sur le travail d'enquête du policier et sur ses procédures d'investigation. Les livres* Le Procè*s et* Le Château [18] *évoquent, parait-il la personne et les cours de Hanns Gross […]*».

Leur jugement sur Hanns est sans appel : *« C’était un être borné et partisan de l’autorité. Il avait les moyens de l’affirmer et ne s’en privait pas quand il s’agissait de son propre fils. Sa vie est le témoin du conflit entre la répression, l’autoritarisme et la liberté intellectuelle. »*

Une famille d’origine lorraine

Issu d’une famille aristocratique de Lorraine, Hanns Gross luttera toute sa vie, mais en vain, pour faire reconnaître ses ascendances « nobles » par les autorités autrichiennes qui opposeront un refus, alors que la France avait donné un avis favorable en lui restituant son identité complète, Gross von Ranspach.

Il est le descendant d’un Gross de Grundwiller, « *devenu docteur en droit à Weimar, puis avocat à la Cour Souveraine d’Alsace à Colmar, conseiller de l’archevêque de Strasbourg, bailli de l’abbaye de Schwarzach près de Baden-Baden, où il eut de nombreux enfants.*

*Deux partirent en Autriche, l’arrière grand-père de Hanns Gross, officier, et son frère, professeur de Français au lycée de Vienne, secrétaire de l’impératrice, conseiller d’état et comptable de la* Cour [[12]](#footnote-12) ».

Les cousins de France, Joseph François Gross et Jérôme Grosse fournissent sur son site des détails intéressants sur les demandes empressées et insistantes de Hanns auprès de l’Empereur François-Joseph. Je tiens à livrer au lecteur le contenu de la lettre manuscrite en date du 1er décembre 1894 à l’Empereur :

[19]

« *Votre Majesté !*

*Il y a maintenant onze ans que j'ai osé prier respectueusement votre Majesté de reconnaître avec clémence mon ancienne noblesse lorraine. Les preuves que j'ai pu soumettre à l'époque n'étaient connues, je dus le reconnaître plus tard, pas complètes, de sorte que la reconnaissance de ma demande ne put avoir lieu. Au cours des années, je réussis à compléter mes papiers d'une manière, ne permettant pas à mon avis de laisser le doute, de sorte que je puis solliciter une décision d'un décret ministériel en Janvier 1887. Je fus pourtant débouté par la Haute Ordonnance ministérielle du 1er avril 1887. Les raisons de ce refus se présentent comme suit :*

*1- que la qualité de noblesse ne serait pas prouvée*

*2- que, en ce qui concerne la filiation, il a été apporté une possibilité mais pas une sûreté absolue.*

*3- en ce qui concerne la personne de mon grand-père, il y a un litige sur le lieu de sa naissance*

*La dernière objection citée était certainement justifiée à la vue des papiers présentés, mais je ne pouvais pas savoir que dans les documents militaires de mon grand-père un autre lieu de naissance ait été indiqué. J’ai enfin réussi d'éclairer complètement ce point par toute une série de papiers et de prouver indubitablement que je suis aussi pour ce point entièrement dans mon droit et que mon grand-père descend avec une absolue certitude de cette famille dont j’affirme être un descendant. Maintenant que ce troisième point est écarté, la possibilité de suivre la filiation devient si grande que la grâce de sa Majesté pourra en faire une certitude absolue. Des doutes peuvent toujours être émis et seule la grâce de votre Majesté pourra les faire taire. Je me permets d'espérer que j'ai apporté toutes les preuves jusqu’à cette limite qui me permet de solliciter la grâce de votre Majesté. En ce qui concerne la qualité de noblesse, j'ai démontré que mes ancêtres* [20] *ont été confirmés par le sixième arrière-grand-père de votre Majesté, l'Auguste Henri II de Lorraine. Là aussi seule la grâce de votre Majesté peut redonner vie à la décision ducale de l'Auguste ancêtre de votre Majesté. C'est cette grâce que j'implore de votre Majesté. Je me suis donné une peine indescriptible pour rassembler les preuves de ma respectueuse demande. Je me suis permis de m'adresser aux appels du plus haut trône depuis que toutes les voies furent sans résultat. Mais je dois faire tout ce qui est convenable pour l'affaire car le faire était le dernier vœu de mon défunt père. J’implore votre Majesté de m’épargner le dur pas que je sois obligé de demander à l'étranger la reconnaissance de ma noblesse Lorraine. J'ose soumettre mes documents de la page 1 à 46 en relation avec la même déduction que j'ai présentée en 1887 au Haut Ministère, ils sont seulement complétés par l'annexe page 16 et ainsi je me permets de faire l'humble prière que votre Majesté veuille avoir la grâce avec sa très grande clémence de m'autoriser, moi et mes descendants légitimes à utiliser le titre de noblesse de mes ancêtres d'immémoriales années, plus tard confirmée par l'Auguste Duc Henri II de Lorraine, le 5 novembre 1616, ainsi que notre vieux nom de Gross-Ranspach enfin des armoiries décrites dans l'annexe.*

*À votre Majesté,*

*votre très dévoué et respectueux*

*Gratz le 1 décembre 1894.*

*Docteur Hanns Gross, Substitut de Justice impérial et royal*

*Lieutenant de réserve*

*Chevalier de l'Ordre de François Joseph et Croix de guerre*».

J’ai pu joindre Jérôme Grosse, l’un des cousins français d’Otto. Il m’a fait parvenir un exemplaire personnel de son livre consacré à Otto (édition épuisée) ainsi que des documents. Je l’en remercie très chaleureusement.

[21]

Les études médicales

Très attiré par la médecine – ses travaux en témoignent – Hanns Gross, « [qui, H. A. A*.*] *rêvait de trouver en son fils un compagnon de recherche et de travaux* universitaires [[13]](#footnote-13) », exhorte Otto à entreprendre des études médicales. Otto obtient son doctorat à l’université de Graz en 1899 ; il n’a que vingt-deux ans. Son diplôme en poche, Otto s’engage comme médecin sur la ligne maritime de paquebots Hambourg-Amérique du Sud. Il visite de nombreux pays et s’enivre de paradis artificiels, cocaïne, morphine et opium.

À son retour, il exerce en tant qu’assistant dans diverses cliniques neurologiques à Graz et Munich, se passionne pour les travaux de S. S. Freud, Emil Kraepelin, Eugen Bleuler et demeure fidèle aux conceptions de son maître Carl Wernicke [[14]](#footnote-14).

Une vie amoureuse tumultueuse

Cet aspect de sa vie sera un sujet de perpétuels conflits avec son père qui ne supportait pas la conduite dévoyée de son fils, alors que peu de temps auparavant, Hanns Gross déplorait le fait qu’Otto fut : « *[…] plusieurs fois la victime de jeunes filles qui extorquaient de lui des promesses de mariage. Elles étaient loin de le valoir, et d’ailleurs il ne les aimait* *pas et se désespérait jusqu’au moment où […] on parvenait grâce à notre aide à le* libérer [[15]](#footnote-15)».

[22]

Voici la description qu’en fait son arrière-cousin de France Joseph François Gross : « *[…] Grand, mince, cheveux blonds, yeux bleus, il avait une face d'enfant, des lèvres fines et son visage reflétait une grande sincérité et noblesse. Son profil faisait apparaître un nez crochu et un menton rentré. Les lignes et les couleurs étaient délicates et il ressemblait à de la porcelaine. Il était beau et athlétique, mais fut réformé pour une malformation de l'épaule (on peut penser au déshonneur engendré dans cette famille de culte militaire)* ».

Parmi les maîtresses « célèbres » d’Otto, citons les sœurs von Richthofen : Elsa – Elisabeth Frieda Jaffe – et Emma, qui épousa David Herbert Lawrence, l’auteur de *L’Amant de Lady Chatterley*, *Le Serpent à plumes*… : « *[…]* *Leur père* [à ne pas confondre avec le célèbre pilote Manfred von Richthofen, héros de la Première Guerre mondiale, H. A. A.] *était Friedrich von Richthofen né le 29 juillet 1844, à Raschowa en Silésie. Il appartenait à une lignée peu connue d'une vieille famille prussienne, les Heinesdorfer. Officier à l'âge de 17 ans en 1862, il perdit un bras, gagna la Croix de Fer […] On le retrouve dans les œuvres de D.H. Lawrence* : The Torn of the Flesh, *sous le nom du Baron dans* The Rainbow, *sous le personnage de Will*, dans Women in Love *et dans* The Mortal Coil *[…]*» [[16]](#footnote-16).

 Au centre de ses autres conquêtes, je mentionne Sophie Benz à propos de laquelle Leonhard Frank, follement amoureux de la jeune femme, raconte dans son livre autobiographique, *A Gauche, à la place du cœur*, que son rival Gross, baptisé Dr Kreuz, aurait entraîné la jeune peintre anarchiste au suicide en 1911. De son côté, Max Brod, dans *Le Grand défi*, (1918), condamne Gross sous le nom d’Askonas – tout comme Franz Werfel dans *Barbara ou la piété* (1929) – en tant que faux prophète et débauché.

[23]

Citons enfin le « cas Regina Ullmann » : Gross fut frappé par ce qu’il considérait comme du génie chez Regina ; il en fit sa maîtresse et eut un enfant d’elle. A cette époque, Otto était très troublé et plus agité que de coutume.

Hurwitz dans son livre cite des propos de Frieda Gross : « *[…] Il se couchait à des heures tout à fait irrégulières. Telle nuit, il ne dormait pas, la suivante, il dormait seize heures, etc. […] Il ne pouvait jamais rester longtemps assis et devait constamment se lever et déambuler. Le pire était sa façon de faire de la théorie en permanence et de perpétuellement s’interroger sur le pourquoi et le comment […]* »

Je mets un terme au récit des histoires amoureuses d’Otto Gross car elles ne concernent que lui et je n’ai aucunement l’intention de transformer ce paragraphe en une annexe de certains hebdomadaires actuels dits « people ».

Otto épouse en 1903 Frieda Schloffer, que l’on qualifierait aujourd’hui de « malade psychosomatique » du fait de ses migraines précoces (avant sa rencontre avec Otto), insomnies, myalgies et arthralgies…

Vienne, Berlin, Munich, Zurich, Prague, Paris,
l’Europe intellectuelle en effervescence

Le monde pourra-t-il connaître à nouveau ce bouillonnement des idées, ces rencontres exceptionnelles d’intellectuels, artistes, penseurs de ce qui fut la fin du XIXe siècle, l’aube du suivant et l’entre-deux guerres ? Il est permis de répondre par la négative. À une époque comme la nôtre, envahie par le dieu Internet, les communications virtuelles à distance, la surinformation, la désinformation, la formidable facilité d’aller d’un point à une autre de la planète, la parole a perdu [24] de sa force, la communication et les « communicateurs » règnent. Mais où est l’échange véritable ?

La période à laquelle vécut Otto Gross fut exceptionnellement riche, variée, audacieuse.

Que ce fut à Zurich, Berlin, Vienne, Prague ou Paris, des hommes et des femmes ont pensé, peint, écrit, composé de la musique, imaginé des bâtiments, ont œuvré pour un monde différent. Les fameux cafés si chers à cette Europe centrale ont été des lieux magiques où se côtoyaient rires, larmes, émotions, affections, amour, sexe, misère, suicide, drogue et mort, mais avec un espoir immense, celui de proposer un contrat social nouveau bien qu’utopique, loin du modèle bourgeois marqué par l’industrialisation, l’exploitation de l’homme par l’homme. Les mouvements ouvriers, le syndicalisme ont écrit leurs plus belles et plus glorieuses pages dans cet espace temporel relativement bref qui aboutira à l’écroulement d’un monde.

Le disciple de Freud

Alors qu’il rend précocement hommage aux travaux de S. S. Freud – Hanns Gross en fait tout autant avec les écrits de Jung, Kraepelin, Bleuler, estimant leurs apports fort utiles en psychologie criminelle –, Otto Gross demeure fidèle à son maître Carl Wernicke, aux conceptions de ce dernier et notamment à la « théorie de la séjonction » [[17]](#footnote-17) qui précède celle de la dissociation psychique. En fait, les deux théories se rejoignent, mais l’une est anatomique (Wernicke) : elle énonce que tous les troubles psychiques seraient dus à des séparations des fibres nerveuses dans le cerveau, à des dislocations de circuits d’associations. L’autre est psychologique : la dissociation est un phénomène quasi identique sur le plan psychique. [25] De fait, on se trouve avec une seule et même élaboration, l’une relevant de la neurophysiologie, l’autre du symbolisme psychique. Alors, Otto Gross serait-il un grand précurseur du rapprochement biologie et psychiatrie ?

Sûrement, mais il est plus que cela, il est bien plus révolutionnaire. Ce n’est qu’au prix de ce rapprochement nécessaire qu’une véritable et complète prise en charge globale des patients aboutira à des effets positifs. L’affrontement stupide et pitoyable auquel nous assistons entre les tenants de la psychanalyse exclusive, de la biologie unique, des seules thérapies comportementales, à l’exclusion du reste de l’arsenal thérapeutique est nuisible au patient et ne sert qu’à la gloriole médiatique ou au compte en banque de certains…

Freud critiquait les propos de Gross en déclarant « Nous sommes des médecins et nous devons demeurer médecins ».

Même si Freud respectait Gross (« *Gross est quelqu’un de valable et il a une tête bien faite* », les différences entre eux étaient certaines.

Du point de vue de Gross, qui situe l’origine de tout conflit entre l’individu et la société, il ne peut y avoir de séparation entre la perception et la réflexion.

Otto Gross a eu à supporter dans son existence deux exemples assez caricaturaux mais bien réels de la mégalomanie, Hanns Gross et S. S. Freud. Pour ce dernier, il convient de rappeler à ses adorateurs que leur « idole » n’était pas parfaite, loin s’en faut, c’est pourquoi ni sa personne ni sa parole ne sont sacrées et toute critique est la bienvenue, quelle que soit sa teneur [[18]](#footnote-18). Les contempteurs de Freud devraient les accepter et ne pas s’en émouvoir comme s’il s’agissait d’un blasphème. Freud est né sous l’identité complète de Sigismund Schlomo Freud. Sa mère l’appelait d’ailleurs souvent : « *Mon Sigi en or*». Freud a écrit tout ce qu’il pensait de mal à propos de la circoncision qu’il dut subir, comme la quasi unanimité des petits garçons juifs, huit jours après sa naissance, [26] donc sans aucun moyen d’exprimer son avis. Sigismund est un prénom germanique de la légende teutonique donné par ses parents, Jacob et Amalia née Nathanson, troisième épouse (de 20 ans plus jeune que Jacob Freud).

À l’âge de 22 ans Sigismund « coupé » devient Sigmund. Il le décide souverainement et unilatéralement. On peut oser sans risque, lorsque l’on connaît sa répulsion pour la circoncision, que Freud a préféré se « circoncire » lui-même symboliquement en le faisant pour son prénom, au lieu de se contenter de subir sans réagir la circoncision bien réelle.

Si nous appliquons à Freud la méthode qu’il n’aurait pas manqué d’utiliser face à un patient-clone, on peut déduire qu’il a voulu gommer une castration imposée par le père et la mère et qu’il se « débarrasse » ainsi des deux parents qui ont choisi Sigismund en 1877.

Cette mégalomanie de Freud s’exercera longtemps, jusqu’au bout ou presque, notamment quand il rédige *Moïse et le monothéisme*. On sent bien l’admiration et la fascination que Freud éprouve pour ce conducteur d’âmes et ce législateur. Il l’aime et le hait aussi d’une certaine façon, manifestant clairement son ambivalence, au point d’inventer à Moïse des origines égyptiennes et un assassinat par ses frères, élucubration personnelle de Freud et, à mon sens, totalement délirante. Peut-être fallait-il que le combat entre eux prît fin de façon dramatique.

Edmond Fleg, quant à lui, livre au lecteur une vision tellement plus belle et poétique de ce géant dans son émouvant *Moïse*… Et peu importe que le Prophète ait réellement existé ou non, il est et demeure un modèle.

Hanns Gross quant à lui, avec ses prétentions aristocratiques, ne « vaut pas mieux » et va faire de la vie de son fils un véritable enfer de soumission et d’abus de pouvoir…

[27]

L’époque de Schwabing :
Munich [[19]](#footnote-19) et le mouvement anarchiste

Schwabing était le quartier de Munich où se réunit à partir de 1892 tout ce que la capitale bavaroise rassemble comme représentants de l’art moderne, Paul Klee, Matisse, Kandinsky (il y demeurera de 1897 à 1908). On ne comptait pas le nombre de cercles littéraires dont notamment le *Café Stéphanie,* le plus recherché. Insistons ici sur l'importance des cafés constamment ouverts à la fin du XIXe siècle et au début du XXe aussi bien en Allemagne que dans l'empire austro-hongrois. Leonhard Frank et Stefan Zweig ont remarquablement décrit l’atmosphère spécifique qui y régnait alors : bouillonnement d'idées, souvent les plus farfelues, espace unique et foisonnant empreint d'une liberté, absente d'autres lieux plus quotidiens. Le *Café Simplicissismus* fait aussi partie de ces hauts lieux. Ces établissements étaient ouverts jour et nuit. L’arrière-cousin français d’Otto Gross, J. F. Gross cite le cabaret les « Onze Bourreaux » ouvert en 1901 : « *[...] La chanson des bourreaux que onze personnes, masquées et vêtues de rouge, chantaient devint l’hymne de Schwabing. Fanny zu Reventlow était l’égérie de Schwabing. Le bar Simplicissimus était le lieu de prédilection de Gross, Mühsam, Jaffé et Reventlow [...]*».

Le monde de Schwabing regroupait plusieurs tendances : le groupe *die Tat*, le groupe *die Aktion*, le « Cercle cosmique » (*kosmische Runde*) animé notamment par Alfred Schuler, Ludwig Klages, Karl Wolfstehl et dont le gourou Stefan George fit une cellule prestigieuse de la vie intellectuelle munichoise.

[28]

La philosophie du cercle, dérivée de Bachofen [[20]](#footnote-20), exaltait la suprématie du mythe, des cultures dites primitives et de l’érotisme... Un tel groupe ne pouvait durer compte tenu des critères sociaux dominants ; il éclata en 1904, en raison de querelles intestines entre de fortes personnalités qui, chacune, voulait imposer ses vues, et qui fondèrent d’autres cénacles. Citons également le *Blauer Reiter* (Cavalier bleu), « *[...] groupe d'artistes fondé à Munich, en 1911, qui marqua une étape dans l’évolution de l’expressionnisme. Sans règles strictes, ce mouvement reposait toutefois sur l’Almanach du Blauer Reiter, rédigé par ses fondateurs, Wassily Kandinsky et Franz Marc et contenant des écrits sur la peinture et la musique. Paul Klee, August Macke et le peintre russe Alexeï von Jawlensky se joignirent au groupe. Certains peintres russes (Natalia Gontcharova, Kazimir Malevitch, etc.), des artistes fauves ou proches du cubisme et des expressionnistes du groupe berlinois Die Brücke* (Pont), *participèrent à leurs expositions de 1911 à 1912 […]*» (J. F. Gross. Ibid).

Le dadaïsme

Le mouvement DADA est né, selon l’histoire ou la légende, d’un pur hasard. Nous sommes en février 1916, le 5 exactement à Zurich. De nombreux intellectuels, attirés par la pensée d’Otto Gross se sont prononcés contre ce qui sera une effroyable boucherie ; ils créent dans plusieurs villes d’Europe des groupes contestataires destinés à faire connaître leurs idées. Ont élu domicile dans un café de la Spielgasse, une « bande » d’amis, dont Hugo Ball et Richard Huelsenbeck, qui baptisent l’estaminet « café Voltaire ». Par hasard se trouvait sur une table, un coupe-papier barrant le mot « dada » sur une page d’un dictionnaire franco-allemand. L’intitulé du mouvement venait d’être trouvé.

[29]

Assez souvent, d’ailleurs, les dénominations sont le fruit du hasard. Je saisis cette opportunité pour raconter ce qui semble être aussi une légende, la naissance du gardénal. L’état-major des laboratoires Rhône-Poulenc était réuni pour donner un nom à une nouvelle molécule au nom impossible, la phényl-éthyl-malonylurée. Des propositions fusent de toute part. La réunion s’éternise lorsque le responsable déclare :

« Bien, nous avons travaillé longtemps, nous avons déjà des produits dont le nom se termine par ‘nal’… Alors, gardez ‘nal’ et nous verrons bien… », l’acte de naissance du gardénal venait d’être signé… L’état-major de cette compagnie chimique était-il dadaïste ?

Mais revenons au dadaïsme. Parmi les adeptes, citons quelques noms qui deviendront célèbres et s’inspirent très largement d’Otto Gross apprécié pour son franc-parler et ses positions audacieuses, voire extrémistes.

Le mouvement Dada mériterait à lui tout seul un développement conséquent. Cependant, outre le fait que d’autres auteurs dont Jean-Michel Palmier et Lionel Richard ont abondamment écrit sur la question, je souhaite conserver le fil directeur de ce chapitre dont les buts essentiels sont la vie et l’œuvre d’Otto Gross.

Parmi les « adeptes » de dada, nous trouvons Emmy Hennings, Hans Arp, Tristan Tzara (de son vrai nom, Samuel Rosenstock, juif roumain), Marcel Janco, Georges Auric, Man Ray, Francis Picabia, Ribemont-Dessaigne, Germaine Everling, Erik Satie, André Breton, Marcel Duchamp… Se réclament du mouvement Louis Aragon, Jean Arp, Jean Cocteau, Paul Eluard, Vladimir Maïakowski, Raymond Radiguet…

D’autres artistes ont été influencés par Dada : Arman, César, Robert et Sonia Delaunay, Niki de Saint Phalle, Cristo, Buren, et tant d’autres qu’il m’est impossible de citer.

[30]

« *Il n’y eut que deux chevaux célèbres : celui de Troie et celui du Dada*», proclament-ils. Ils n’ont pas de véritable programme, s’agitent, provoquent, c’est d’ailleurs le but essentiel, réagir… Leurs textes sont agressifs, subversifs et visent l’ordre établi, la culture imposée… Le doute est permanent, rien n’est établi, la révolution est permanente… En novembre 1921, la revue belge *Ça ir*a annonce la mort de Dada.

Quelques citations Dada :

Tristan Tzara : « *Rien ne signifie rien… Dada est un microbe vierge… Dada est la danse des impuissances de la création…* »

Hugo Ball : « *Ce que nous appelons Dada est une bouffonnerie issue du néant*»

Picabia : « *Rien pour demain, rien pour hier, tout pour aujourd’hui* ».

La dissidence d’Otto

Comme bien d’autres disciples de la psychanalyse, Otto Gross, après avoir été encensé par le « patriarche », sera littéralement démoli car animé d’idées trop en avance sur son temps. Otto Gross et Wilhelm Reich auraient eu moins d’ennuis s’ils étaient nés 50 ou 70 ans plus tard.

La vindicte du « chef de meute », Sigismund Schlomo Freud s’exercera par le biais de ses remarques perfides relayées et renforcées par ses fidèles et complaisants disciples accoutumés à se prosterner devant leur dieu et à avaler et avaliser tous les oracles de ce dernier.

Que reproche-t-on à Otto Gross ? En fait, ses idées trop progressistes mettant en péril – c’est du moins la version alléguée par les gardiens du « temple » psychanalytique - la « grande maison freudienne », la consommation de cocaïne (nous reviendrons en détails sur tous ces aspects), ses conduites [31] sexuelles, son engagement dans le mouvement anarchiste, la fréquentation de certains artistes, écrivains, penseurs avant-gardistes… Un proverbe de la sagesse populaire ne dit-il pas : « Quand on veut tuer son chien, on dit qu’il a la rage » ? En fait de rage, on a éloigné et isolé Gross, comme s’il était contaminé et contaminant, un pestiféré, un lépreux, un être dangereux, psychopathe, déséquilibré, à fuir absolument !

Certes, les différents textes évoquant ce malheureux Otto le font apparaître comme un homme infréquentable. Il devait être difficile à vivre, car impulsif, exalté, mais il ne méritait pas un tel rejet puis un tel oubli et, surtout, il avait le droit d’être défendu.

Reprenons les différents chefs d’accusation

- Une pensée personnelle

Freud écrira de lui au début qu’il était un esprit brillant, novateur et qu’il constituait un apport précieux à la « cause » psychanalytique. Gross admirait Freud et il l’écrira à plusieurs reprises.

Toutefois, dès que Gross voulut émettre ses idées sur la sexualité et la position de l’individu dans la société, les divergences apparurent. Gross réfutait le concept freudien du quasi « tout sexuel ». De plus, Otto a toujours tenu à resituer l’individu dans le groupe social auquel il appartenait, arguant du fait que seules des interactions individu-corps social pouvaient expliquer certains troubles. Freud pour sa part centrait les troubles sur l’individu lui-même, dans une sorte de vision expérimentale de laboratoire, comme lorsque l’on travaille en physiologie sur un organe isolé. Or, selon Gross, faire l’impasse du lien puissant individu-société était une grave erreur.

[32]

Freud ne lui pardonnera pas ces deux éléments de divergence, car ils mettaient à mal l’un des piliers de son hypothèse, le quasi « tout sexuel ».

Gross écrit notamment : « *[…] Les restrictions imposées par la société ne permettent pas dans certains cas à l’individu de vivre jusqu’au bout ses régulations biologiques, c’est-à-dire ses affects. C’est ce qui déclenche le conflit pathogène. […] Je suis plus que jamais convaincu que le rôle étiologique privilégié des conflits sexuels est un produit du milieu, une expression des mœurs du temps et de leur effet sur* l’individu [[21]](#footnote-21) ».

Freud écrira à Jung le 1er juillet 1907 : « *[…] Le livre de Gross (Le facteur de l’idéogénité chez Freud et sa signification dans la folie maniaco-dépressive selon Kraepelin, H. A. A.) m’a surtout intéressé du fait qu’il émane de la clinique du* *pape suprême, ou que du moins il a été admis par lui. Gross est un homme hautement intelligent ; à mon goût, il y a dans ce livre trop de théorie pour une maigre observation. L’analyse est gravement incomplète […] Avez-vous remarqué comme il est prodigue en superlatifs ? […]*»

Freud ajoute : « *[…] Le seul qui ne soit pas désigné comme pionnier, révolutionnaire, etc., c’est justement moi, ce qui est un avantage. Là se manifeste sans doute l’affectivité anormale de Gross, dont vous m’avez informé […]. Ainsi, Gross fait une synthèse de moi-même et de tous ses anciens dieux : Wernicke, Anton, etc. En ce qui concerne Wernicke, j’ai toujours estimé qu’il n’avait aucune idée nouvelle en psychiatrie […]*».

L’opposition majeure entre Gross et Freud porte sur leur vision différente de la sexualité. Le « patriarche » en fait le centre de toute vie affective – lorsque l’on sait que l’abstinence fut la règle chez lui vers l’âge de 37 ans, on peut se demander s’il « vivait » réellement…

[33]

La société remplit ce rôle selon Otto pour lequel la sexualité n’est qu’un élément parmi d’autres. Une autre divergence se manifeste pour les affects : Freud les relie à la sexualité, Gross les considère comme des atteintes à un équilibre et la recherche d’un nouvel équilibre après un passage par une phase voisine de la vie embryonnaire durant laquelle toutes les potentialités existent. L’organisme va tenter de trouver un équilibre. A défaut de l’obtenir, le conflit risque d’éclore. On peut, à travers cette conception, identifier au moins en partie ce que seront beaucoup plus tard les travaux de Boris Cyrulnik concernant le traumatisme et la « résilience ».

La genèse du conflit est plutôt affligeante. En effet, tant qu’Otto Gross se comporte « bien », en « gentil disciple de ‘Papa Sigmund’, il est considéré comme génial, inventif, brillant, vif, ingénieux, cultivé… les qualificatifs élogieux ne manquent pas ! Mais dès que le malheureux Otto commence à sortir du dogme, d’abord timidement, avec respect, il devient alors instable psychiquement, surprenant, incontrôlable, et dangereux pour lui-même et pour autrui.

- Son engagement politique
dans le mouvement anarchiste :

C’est sans doute avec son grand ami Franz Jung – dont il sera question plus loin et plus en détails – qu’Otto va s’épanouir dans la défense d’idées anarchistes. Les deux amis fondent la revue *Sigyn* centrée sur la psychologie du mouvement anarchiste. Ses pairs et son père en voudront longtemps à Otto d’avoir opté pour ce qu’ils considéraient comme un danger et une voie sans issue…

- Ses aventures amoureuses

Elles ont déjà été évoquées ci-dessus. Je souhaite plutôt m’étonner de l’audace de bon nombre de ses accusateurs qui ne méritaient certainement pas un prix de vertu en ce domaine, [34] loin s’en faut. Mais référons-nous plutôt au livre co-écrit par Susan Baur et Astrid Moitrieux, *Histoire des relations sexuelles entre patients et thérapeutes*, paru aux éditions Payot en 2004 qui présentent ainsi l’ouvrage : « *L’attirance sexuelle rôde autour du divan de l’analyste et du cabinet du thérapeute. Beaucoup y succombent, et depuis toujours, depuis les premiers jours de la psychanalyse. Ce n’est pas un secret, mais le sujet est encore tabou. Carl Gustav Jung ? Il fut l’amant fougueux de sa première patiente, Sabina Spielrein […]*».

L’éditeur note : « *[…] Sandor Ferenczi marié à Gizella Palos, une ancienne patiente, follement amoureux de la jeune Elma, fille de Gizella, il se laisse caresser et embrasser par Clara Thompson, une autre de ses patientes. Otto Rank ? Il fit comme René Allendy : il coucha avec sa célèbre patiente Anaïs Nin. Julius Spier ? Il attrapa dans ses filets la gracieuse Etty Hillsum. Karen Horney ? Elle fut l’amante du jeune Erich Fromm, lui-même déjà marié à son ancienne analyste, Frieda Fromm-Reichman* *[…]*».

Plus loin : « *Sans parler de Wilhelm Stekel, qui séduisit toutes ses patientes, ou de Victor Tausk, fiancé à l’une de ses patientes, ou de Sandor Rado, ou de Wilhelm Reich, ou de Fritz Perls, le père de la Gestalt, ou encore d’Oskar Pfister… Tous et toutes* [affirmation sans doute excessive, H. A. A.], *connus ou moins connus, entretinrent avec leurs patients et patientes des relations sexuelles ! C’est leur histoire que raconte ce livre, ainsi que celle des milliers de femmes et d’hommes qui, aujourd’hui, à travers le monde, voient ainsi leur vie bouleversée […]* ».

Enfin : « *[…]* *Mais qui est le loup et qui est l’agneau ? Toutes ces relations se ressemblent-elles ? Quels thérapeutes profitent de quels patients ? Qui souffre le plus ? Les sentiments ont-ils leur place dans la thérapie ? Peut-on se protéger ? Et que se passe-t-il quand la relation - amoureuse ou purement sexuelle - s’achève ? […]* ».

[35]

Peter L. Rudnytsky a écrit en 2003, dans la revue *Le Coq-héron,* un article intitulé : « Freud a-t-il eu une liaison avec Minna Bernays ? Et alors quoi ? », dont voici la conclusion : « *[…] Que Freud ait eu une liaison avec sa belle-sœur, cela peut être excusé comme étant une faiblesse humaine. Mais qu’il ait cherché tout au long de sa vie à le cacher a infecté la psychanalyse du virus de l’autoritarisme et du dogmatisme, dont il a fallu la plus grande partie du siècle pour se remettre. Comme Ferenczi et Jung le savaient tous deux, Freud était à la fois le fondateur et le pire traître de la psychanalyse. La reconnaissance croissante du fait que la psychanalyse doit s’ouvrir à la sagesse et à l’inspiration de ceux qui ont cherché à apprendre à Freud à vivre en accord avec ses propres idéaux est du meilleur augure pour son avenir. »*

Deux films ont été consacrés au « cas » Spielrein :

*- Mon nom était Sabina Spielrein* [[22]](#footnote-22). Voici l’argument du film réalisé par Elisabeth Marton 2002 (DVD produit en 2006) : « *En 1977, les journaux intimes et les lettres d'une mystérieuse femme russe, Sabina Spielrein, sont découverts dans un grenier de l'ancien Institut de Psychologie de Genève. On retrouve alors une abondante correspondance entre deux pionniers de la psychanalyse, Sigmund Freud et Carl Gustav Jung, et celle qui fut leur patiente, amie et amante* [de Jung, H. A. A.], *avant de devenir elle-même psychanalyste. Le film retrace le parcours hors normes de cette femme, intellectuelle à l’intersection de la culture russe et de la culture germanique, et met en lumière son importante contribution à la psychanalyse, et, au-delà de son parcours académique, son influence dans les relations de Freud et Jung.* »

*- The Soulkeeper* (L’âme en jeu), de Roberto Faenza, réalisé en 2002.

[36]

La pièce de théâtre de Christopher Hampton, *Parole et guérison*,reprend le même thème.

Synopsis de l’œuvre : nous sommes à Zurich en 1904. L'hôpital – en fait, il s'agit de la clinique psychiatrique du Burghölzli (cette nuance est importante car les établissements publics et privés n'ont pas le même statut juridique ; les cliniques privées ne peuvent interner les patients, qui peuvent quitter l’établissement sur décharge, contre avis médical), dont Jung est sous-directeur et procède à l'admission d'une patiente nommée Sabina Spielrein. C. G. Jung projette d’expérimenter les méthodes de S. S. Freud. Malgré les effets thérapeutiques positifs, la relation intime entre patient et soignant va bientôt perturber la suite de leur histoire. Plus tard, ce sera la dissidence de Jung.

L'auteur s'est intéressé de près à l'histoire de Sabina et a utilisé ce qui fut publié du journal intime et de la correspondance de la jeune femme. Voici un extrait d'une lettre adressée le 10 juin 1909 par Sabina à S. S. Freud : « *[…] Vous pensez que je m'adresse à vous afin que vous rétablissiez la paix entre moi et le Dr Jung ? Mais nous n'avons connu aucune guerre ! Mon plus cher désir est de me séparer de lui à l'amiable[…] Je voudrais me séparer du Dr Jung et suivre mon propre chemin. Mais je ne pourrai le faire que lorsque je serai assez libre pour pouvoir l'aimer, lorsque je lui aurai tout pardonné ou lorsque je l'aurai tué. […] Bien loin de moi, monsieur le Professeur, de vouloir accuser devant vous le Dr Jung ! Au contraire : je serais heureuse que quelqu'un me montre qu'il est digne d'amour et que ce n'est pas un coquin. […] C'est ainsi que j'ai recours à la seule planche de salut pour moi : parler avec l'homme qui l'aime profondément et le respecte, qui possède une profonde connaissance des hommes […]* ».

[Le lecteur intéressé trouvera en commentaire n° 2, pp. 76-78, ma traduction-adaptation d’une scène entre Jung et Otto Gross].

[37]

Dans son blog [[23]](#footnote-23), Pierre Assouline nous annonce la parution en français d'un livre pamphlet sur Jung :

« *Deirdre Bair a encore frappé. Cette biographe américaine, [...] est considérée comme une virago de la biographie par ceux qui ne goûtent pas sa pugnacité dans l’enquête. Mrs Bair vient de récidiver en publiant aux États-Unis une biographie de C.G. Jung qui pose déjà problème.*

*La famille est folle de rage car, bien qu’elle ait collaboré à l’enquête, elle n’a pu contrôler le manuscrit comme elle l’aurait souhaité. [...]. Aussi la famille Jung a-t-elle menacé de poursuites judiciaires. [...]* ».

Assouline poursuit : « *L’auteur est évidemment catastrophée [...]. Les spécialistes de Jung, les sites qui lui sont consacrés et les forums de discussion ne parlent que de l’affaire. Mais le fond du problème, comme le souligne l’un d’eux, Andrew Samuels dans l’International Herald Tribune, c’est l’attitude des héritiers de Jung vis-à-vis des vérités qu’ils veulent bien laisser filtrer sur cette icône culturelle dont ils ne veulent pas se contenter de toucher les dividendes*. »

De nouveaux écrits paraissent et contribuent fort heureusement à démythifier des auteurs probablement trop adulés et idolâtrés.

Ainsi, Richard Noll«*[…] évoque les soixante premières années de sa vie et révèle un homme habité par l’occultisme, le mysticisme, le néo-paganisme et l’antisémitisme. Dans sa clinique de Zurich, avec ses adeptes qu’il analyse et subjugue, Jung va fonder une nouvelle religion. Il se prend lui-même pour un dieu à tête de lion et séduit ses patientes afin qu’elles retrouvent leur moi ancestral. Parmi elles, notamment, la fille de Rockefeller […]* ».

[38]

Citons quelques extraits de cet ouvrage : « *[…] La piste des faits prouvés s’estompe, et un examen approfondi nous amène à la conclusion surprenante que nous savons finalement très peu de choses de l’histoire de Jung, en particulier de ses soixante premières années (jusqu’en 1936). La vie de Jung demeure largement un mystère. Ce livre n’est pas une biographie de Carl Gustav Jung. Je doute sincèrement qu’un récit authentique et complet de l’ensemble de sa vie puisse être composé de sitôt […]*».

Noll précise : « *[…] Il faudrait pour cela que ses héritiers autorisent l’accès à tous les documents en leur possession : le journal intime de Jung, toutes les lettres qu’il a écrites et reçues, le célèbre* Livre rouge *où il a peint et raconté ses visions et ses entretiens avec les morts, et naturellement tous les papiers personnels et les lettres de sa femme et collaboratrice, Emma Jung, dont beaucoup oublient qu’elle eut une existence personnelle intéressante et pleine […]* ».

Par ailleurs, écrit l’auteur : « *[…]* *Le biographe devrait également pouvoir consulter les carnets et les autres documents de l’assistante et maîtresse de Jung, Antonia Wolff […] de même que les papiers appartenant à son premier bras droit, J. J. Honegger, sur lesquels ses héritiers n’ont aucun droit juridique établi*. [Ceux-ci, H.A.A.] *sont d’une importance capitale pour déterminer le caractère et l’honnêteté intellectuelle de Jung. Malheureusement, les membres survivants de la famille Jung et les administrateurs de sa succession ne se soucient guère de contribuer à établir la vérité historique […]* ».

- Sa toxicomanie

Otto commença à utiliser de multiples stupéfiants essentiellement au cours de son périple sur la ligne de paquebots Hambourg-Amérique du Sud. Il ne faisait qu’imiter Freud pour la cocaïne, tout au moins.

[39]

Je reprends un passage de mon livre *Les Savants fous*[[24]](#footnote-24) à ce sujet : « *[…]* *Quand on étudie attentivement l’œuvre de ces deux personnages* [ Freud et Fliess ], *on ne peut que demeurer frappé d’effroi par la lâcheté de Freud qui, après la mort en 1891 d’Ernst Fleischl von Marxow (assistant du savant Brücke) — à la suite d’un abus de cocaïne ordonnée sous la forme d’injections sous-cutanées par Sigmund* himself *— n’eut pas même le courage d’assumer ses prescriptions, mais en outre, retira de la liste de ses publications un article consacré à l’usage du stupéfiant pour lutter contre les effets délétères de la morphine, alors qu’il posait sa candidature au poste de* Professor Extraordinarius *à l’Université de Vienne […]* ».

- Sa « perversité » alléguée

Elle concerne les deux suicides qu’on lui reproche d’avoir « orchestrés » pour Sophie Benz et Lotte Chattemer [[25]](#footnote-25). Donnons pour une fois – ses adversaires ne lui ont pas accordé la possibilité de s’expliquer, jugeant hâtivement et sans appel sa conduite – la parole à Otto Gross.

Il écrit ceci dans une lettre ouverte à Maximilian Harden – journaliste juif allemand anticonformiste, pamphlétaire et satirique, curieusement anti-dreyfusard, rédacteur de la revue berlinoise *Die Zukunft,* de son véritable nom, Felix Ernst Witkowsky, (1861-1927) : « *[…] C’est à sa demande qu’au début de l’année 1906 j’ai donné à Mademoiselle Lotte Chattemer, à Ascona, le poison avec lequel elle s’est suicidée. Je l’ai fait pour lui rendre la plus douce possible une mort à laquelle elle était de toute façon résolue. J’ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la faire renoncer à sa décision de mourir […].*

[40]

*Je n’ai pas agi par négligence, car ce que j‘ai fait, je l’ai fait sciemment. Je n’ai pas eu l’intention de la pousser à la mort […]*».

Plus loin : « *[…] J’ai uniquement voulu qu’elle ne meure pas de façon horrible et dans de terribles souffrances. Il y a plus de sept ans de cela ; et je n’ai jamais pu regretter ce que j’avais fait […]*».

Otto s’explique sur « l’affaire » Sophie Benz : « *[…] L’autre argument qu’on emploie contre moi* [pour justifier la tutelle, H. A. A.] *est que je serais coupable de la mort de Sophie Benz […]. Sophie Benz s’est empoisonnée à cause de la psychose dont elle était atteinte. On me reprochera donc de ne pas l’avoir fait interner en hôpital psychiatrique […]. Et il y a encore une chose contre moi : le fait que je ne suis pas satisfait de l’ordre social […]*».

Suit un développement particulièrement instructif et d’avant-garde sur le modèle social existant et l’idéal espéré.

*- L’expérience d’Ascona* sera développée plus loin dans un paragraphe spécifique.

L’anneau secret [[26]](#footnote-26).

*Les « nouveaux compagnons de la Table Ronde » à la sauce freudienne*

Littéralement hanté par le risque de plagiat de son œuvre – après avoir lui-même usé et abusé de sources jamais avouées pour « construire » ses hypothèses, usant d’un mécanisme qu’il devait connaître ou qu’il aurait dû connaître et qui se nomme la projection paranoïaque –, S. S. Freud décide de créer un comité secret chargé de veiller à « la cause » et de [41] défendre le dogme bec et ongles. Ernest Jones, le plus fade et le plus bêlant des membres de la garde rapprochée du patriarche et son biographe patenté, suggère en 1912 la constitution de ce « Comité secret ». Jung laissait apparaître quelques signes de sa prochaine défection. Il s’agissait d’une quasi garde prétorienne, ou confrérie type « chevaliers de la Table Ronde », composée de S. S. Freud, Karl Abraham, Max Eitingon, Sándor Ferenczi, Ernest Jones, Otto Rank, Hanns Sachs. Phyllis Grosskurth écrit : « *[…] En Mai 1913, les cinq membres du Comité secret – Jones, Ferenczi, Abraham, Rank et Sachs – se réunirent à Vienne. Ils étaient liés ensemble contre le reste du monde par leur secret, leur foi en la théorie de Freud et leur dévotion envers leur* leader *[…]*».

Les activités de ce Comité ne se déroulèrent pas sans affrontements et conflits. Le 25 mai 1913, Freud offrit à chacun des membres des intailles antiques prélevées sur sa collection personnelle (il s’agit d’une sorte de sceau devant servir à sceller un courrier ou à être apposé au bas de documents majeurs). Elles furent montées sur des anneaux d’or par leurs récipiendaires. Celle de Freud représentait une tête de Jupiter.

Plus tard, ce fut au tour de Marie Bonaparte, Lou Andréas Salomé, Katharine Jones et Ernst von Simmel de recevoir de simples anneaux, symboles d’une amitié et non d’une ouverture du Comité dont les activités cessèrent en 1927.

Le grand mérite de Phyllis Grosskurth est d’avoir fait connaître au public un épisode peu connu du mouvement psychanalytique, en dépit de la critique injustement acerbe de Jean-François Rabain [[27]](#footnote-27). Cet avatar du mouvement psychanalytique pourrait être cocasse et s’apparenter à la constitution d’un groupe d’adolescents lié par un pacte, comme on peut le voir dans la littérature ou au cinéma, je pense au *Cercle des poètes disparus.* Mais il s’agit ici d’une association d’hommes adultes dont la moyenne d’âge était élevée (de 57 ans pour Freud à 29 ans pour Otto Rank).

[42]

Cet élément fait apparaître pitoyable voire grotesque l’épisode de l’anneau secret.

Schizophrène ?
Vous avez bien dit schizophrène ?

*La conjuration Hanns Gross-Freud-Jung. Des diagnostics fantaisistes.*

La médecine n’est pas une science exacte (elle serait un art), la psychiatrie encore moins. La psychanalyse, quant à elle, fait partie intégrante de la philosophie, donc des sciences humaines via la psychologie, d’autant que bon nombre de ses adeptes ne sont pas médecins et n’ont parfois aucun lien avec le monde des soins. Il est parfaitement admissible de concevoir la difficulté d’établir un diagnostic fiable et précoce en psychiatrie. De ce fait, celui-ci peut évoluer avec le temps.

Je profite de cette occasion pour exprimer mon total désaccord avec la notion de « structure de la personnalité » et son caractère supposé immuable. Cette conception est d’ailleurs battue en brèche et totalement désavouée par l’évolution des malades et de leurs troubles pour peu qu’on les suive durant une longue période… Les cliniciens le savent bien ! Mais le structuralisme a encore la dent dure.

En revanche, même si l’on se situe à l’époque à laquelle des diagnostics sans appel et particulièrement sévères ont été formulés pour justifier les hospitalisations d’Otto Gross, il apparaît lamentable que des praticiens supposés chevronnés aient pu commettre autant « d’erreurs » d’appréciation. Il est vrai que les certificats étaient des documents de complaisance quasiment dictés ou fortement « inspirés » des *desiderata* de Hanns Gross…

On évoque plusieurs « diagnostics » variables selon les cliniciens et selon les périodes : c’est un psychopathe (sans doute à cause de la drogue, cocaïne, morphine, opium – *papa* [43] Sigismund Schlomo n’a pas craché sur la cocaïne, il la « sniffait » plutôt et même tardivement dans sa vie –, psychose maniaco-dépressive, et enfin SCHIZOPHRÈNE ! Le mot fatal était lâché !

Apparemment, ses « chers » confrères, Freud et Jung, mais aussi Stekel et la clique des courtisans du « maître », ne savaient pas vraiment de quoi ils parlaient. Ils préfigurent selon moi les psychiatres soviétiques pratiquant une forme répressive du « soin » psychiatrique pour les dissidents.

En effet, pourquoi Otto Gross n’était-il pas schizophrène ? :

- Il a été d’une productivité époustouflante en très peu de temps (voir en bibliographie une liste de ses travaux). En particulier, ses articles constituant l’essentiel de l’ouvrage *Révolution sur le divan* sont d’une clarté et d’une concision remarquables. Aucune trace de schizophrénie ne peut y être repérée. Otto Gross apparaît comme un précurseur (mal compris et rejeté) du mouvement anti-psychiatrique des années 1968-72. Dans l’ouvrage cité ci-dessus, figure (pp. 58-60) une *Lettre ouverte à Maximilian Harden* écrite en 1914, après sa mise sous tutelle exigée par Hanns Gross et mise en place par le docteur Rintelen (récusé par Otto) auquel succèdera le docteur Hermann Pfeiffer ; à moins d’être totalement demeuré ou malhonnête, il est impossible d’affirmer qu’Otto est schizophrène. On trouve dans ce texte spécifique une sincérité, un désarroi, une cohérence (encore une fois), une prise de conscience de la situation et l’affirmation de sa responsabilité (sans reniement) tels que seule apparaît une dépression bien compréhensible. Freud, Jung et Hanns Gross, constituant un trio infernal, semblent s’être coalisés pour commettre une forfaiture, quoi que l’on pense des erreurs parfois graves et des « fautes » d’Otto. Mon argumentation peut sembler partiale… Peut-être, mais face à la manipulation et aux arguments fallacieux du trio, il est bon d’agir comme l’avocat [44] d’Otto qui n’a jamais pu se défendre et que l’histoire de la psychanalyse a soigneusement occulté.

- On note une labilité de l’humeur qui peut aujourd’hui faire penser à une cyclothymie.

- On relève une parfaite fluidité dans ses écrits. Pas de pensée diffluente, pas de digressions, pas de coq-à-l’âne, absence de néologismes.

- Si l’on note des phases « délirantes » ou sub-délirantes, elles sont associées à une exaltation, le tout étant probablement d’origine exogène toxique (stupéfiants multiples).

- Son parcours universitaire est remarquable et rappelons-nous qu’il obtint son doctorat d’État en médecine à l’âge de 22 ans.

- Sa sexualité n’est nullement réduite voire abolie, bien au contraire.

- Aucun élément dissociatif n’apparaît dans ses textes.

À la lumière de ces arguments, on peut tout au plus hésiter entre deux diagnostics – en référence à nos « Données Actuelles de la Science : D. A. S » : soit des troubles cycliques de l’humeur majorés par les stupéfiants, soit un état limite avec des troubles dysthymiques. En effet, on relève chez Otto principalement des phases d’exaltation et de dépression, une attirance pour les idées nouvelles et une révolte contre les institutions et l’ordre établi. On ignore pratiquement tout du rôle maternel dans sa prime enfance, l’équilibre des « forces » père-mère. A-t-il souffert d’une forme larvée ou majeure d’abandonnisme ? En tant qu’enfant unique, il fut surprotégé, mais fut-il aimé ou du moins en eut-t-il des manifestations évidentes ? Hanns Gross ressemble furieusement au père de Kafka, exigeant, terrible, tout-puissant, castrateur. Enfin, la recherche désespérée d’un amour impossible semble avoir été le moteur de ses aventures compliquées et tumultueuses. Les phases mélancoliques dans lesquelles les idées de suicide prédominaient complètent le tableau clinique.

[45]

Un diagnostic incertain et alternatif

Le doute est permis, mais lorsque l’erreur se renouvelle, il est normal de se poser des questions. Dans « l’affaire » Gross seront évoquées une névrose grave, une névrose obsessionnelle, une schizophrénie, une héboïdophrénie [voir commentaire n°3, pp. 79] mais à aucun moment, n’est argumenté un diagnostic précis, aucun délire systématisé ou non n’est décrit, aucun élément dissociatif ne vient étayer la pseudo schizophrénie, personne ne parle de phase de dépersonnalisation… Alors, pourquoi prononcer le verdict fatal de schizophrénie ? Comment des praticiens supposés connaître la nosographie – surtout à une époque où les descriptions des aliénistes franco-allemands sont particulièrement fines, précises (au point d’en assimiler les auteurs à des entomologistes) – ont-ils pu écrire autant de sottises ?

Ils ont erré lamentablement en parcourant presque toute la nosographie de l’époque… Si les somaticiens en avaient fait autant, combien de morts aurions-nous eu à déplorer ? Le diagnostic de schizophrénie a été retenu quasiment sur « ordre » de Hanns Gross afin de permettre un internement dans un asile public. Le 11 mai 1908, à l’initiative de Freud, relayé par Jung qui proposera à Otto une psychanalyse de deux semaines (sic !), Gross est hospitalisé à la clinique du Burghölzli de Zurich. C’est son second séjour dans cet établissement. Le précédent avait eu lieu en 1902 pour une cure de désintoxication. Le Rider [[28]](#footnote-28) signale le côté « exceptionnel » de cette admission et de ce séjour pour lesquels Freud rédige le certificat d’admission, Ludwig Binswanger un document séparé et Jung un long rapport de séjour. Carl-Gustav prétendra, selon Ernest Jones, avoir *« guéri pour la première fois un cas de schizophrénie* *[…]* ».

[46]

« *[…] Ce fut un rude travail –* ajoute Jone*s – et il m'a raconté qu'une des séances dura vingt-quatre heures, jusqu'au moment où leurs deux têtes se mirent à dodeliner comme celles de mandarins chinois* » (!).

Freud répond à la « tartarinade » [[29]](#footnote-29) de Jung le 29 mai 1908 : *« […] Gross est un homme si précieux et un esprit si remarquable que votre travail a la valeur d’un service rendu à la communauté. […] Au reste, je m’étonne de votre rythme juvénile qui vient à bout en deux semaines d’une tâche pareille ; chez moi, cela aurait pris plus de temps […]*».

En réalité, l’échec est cuisant avec Jung et Stekel prend le relais à Vienne, mais en vain. Nouvel échec thérapeutique.

Qui était Wilhelm Stekel ? Ce psychiatre viennois, disciple de S. S. Freud, soigna Otto à Troppau et Bad Ischl. Il rompra avec le patriarche lui aussi en 1924. Le contenu de leur correspondance est éloquent quant à la rupture.

Freud « ouvrit le feu » en l’accusant d’avoir « fait beaucoup de mal à la psychanalyse. Stekel répond le 13 janvier 1924 : « *Vous voyez seulement l’injustice qu’on vous a faite et voulez ignorer les erreurs que vous avez commises. Si vous aviez reconnu à temps les sources de rivalité entre vos étudiants, vous auriez pu garder auprès de vous des forces précieuses. Il ne s’agissait pas seulement d’un combat entre prétendants au trône, mais aussi d’une lutte pour la conquête de votre amour. Ils jalousaient votre cœur, plutôt que de prétendre à votre tête*». Fort heureusement, Stekel s’est autorisé à réfuter le diagnostic établi par Freud et Jung et fera savoir qu’il n’avait jamais assisté à ce point à la démolition d’un être au talent exceptionnel.

Beaucoup plus tard, Kurt R. Eissler évoquera Otto Gross dans son livre *Le Suicide de Victor Tausk*: « *[…] Le lecteur formé à la psychiatrie devra* [pourquoi ’devra’, H.A.A ?] *convenir que dans le cas d’Otto Gross plusieurs faits peuvent être cités qui permettent de parler de schizophrénie[…]* »

[47]

« *[…] Hurwitz ne s’est pas risqué à un diagnostic ; il s’est contenté [*souligné par H. A. A.] *d’affirmer qu’Otto Gross n’était pas schizophrène […]* ».

Ici s’impose une parenthèse indispensable selon moi : Hurwitz est le seul psychiatre courageux à avoir osé contester les faux diagnostics particulièrement désespérants formulés par les « caciques ». Je rejoins les positions de ce courageux et honnête confrère qui ne s’est pas « contenté » d’aller exhumer le dossier Otto Gross dans les greniers du Burghölzli, mais a procédé à une véritable réhabilitation d’Otto, travail que je me propose de poursuivre ici. Sans doute Eissler était-il encore sous l’influence des « héritiers de Sigmund » ?

Eissler conclut ainsi, de manière erronée selon moi : « *[…] Aujourd’hui comme à l’époque, en dépit des progrès considérables accomplis en notre temps, sa psychopathologie se révélerait sans doute impossible à soigner […]* ».

Je m’inscris totalement en faux contre cette assertion qui a l’allure d’un verdict. En effet, de nos jours avec le dispositif de soins existant en Europe, Otto aurait bénéficié, après un probable séjour à temps plein de trois à quatre semaines, à un suivi en hôpital de jour ou en CATTP (Centre d’Accueil Thérapeutique à Temps Partiel). Au programme des soins, on aurait pu trouver : des entretiens avec des intervenants divers (psychiatres, infirmières, assistantes sociales, ergothérapeutes, sociothérapeutes, des séances d’expression corporelle et picturale, de la relaxation et un traitement médicamenteux constitué de régulateurs de l’humeur [lithium, carbamazepine, acide valproïque] associé ou non à certains neuroleptiques de nouvelle génération, olanzapine, aripiprazole…

Mon expérience du traitement des états limites – seul diagnostic que je retiendrais chez Otto Gross –, répond essentiellement aux régulateurs de l’humeur, à l’association régulateurs plus neuroleptiques actuels, peu ou pas aux antidépresseurs seuls, peu aux neuroleptiques seuls…

[48]

Cet aspect médicamenteux ne peut porter ses fruits que s’il est intégré à une prise en charge globale, à laquelle les équipes de soins du XXe siècle finissant et du balbutiant XXIe siècle sont accoutumées… Tout cela rend l’affirmation de Eissler ridicule, d’autant qu’il emploie la formule « impossible à soigner ». Or, on peut toujours soigner, parfois guérir !

Quelques mots concernant le Burghölzli [[30]](#footnote-30)

Dès 1902, Jung devient l'assistant d'Eugen Bleuler, directeur de l’établissement, la clinique psychiatrique universitaire de Zurich, jouissant d’une excellente réputation à travers l'Europe, « *[…] située sur le Burghölzli, une colline boisée du quartier de Riesbach, au sud-est de la ville [...] L’origine de la clinique peut être attribuée à Wilhelm Griesinger qui eut une influence déterminante sur la psychiatrie de son temps en propageant une image moderne et humaine du patient. [...]* ».

Historique de cette institution : « *[…] L’ouverture de la clinique eut lieu en 1870 et son premier directeur fut Bernhard von Gudden* [qui fut le médecin de Louis II de Bavière à Berg et qu'on retrouva mystérieusement mort, noyé avec son royal patient en 1886 à Berg - H.A.A. [[31]](#footnote-31)] *qui tout comme ses successeurs lia la direction de la clinique à une chaire d’enseignement à l’université de Zurich. N’ayant conservé ce poste que deux ans son influence fut relativement modeste en comparaison de celle de ses successeurs parmi lesquels les plus importants furent Auguste Forel (directeur de 1879 à 1898) et Eugen Bleuler (directeur de 1898 à 1927) […]* ».

[49]

« *[…]* *Parmi les psychiatres qui exercèrent au Burghölzli, figurent en plus de ceux déjà cités [...] Karl Abraham, Ludwig Binswanger et Edouard Hitzig (directeur de 1872 à 1879* ».

Alors que l’état de santé d’Otto Gross semble inquiéter son entourage, Freud écrit le 13 mars 1908 une lettre qui précise en substance [[32]](#footnote-32) : « *[…]* *Une petite heure de bavardage là-bas me fera du moins beaucoup de bien. Otto Gross, il est vrai, nous occupera aussi ; il a maintenant besoin d’urgence de votre aide médicale ; c’est dommage pour cet homme extrêmement doué et convaincu. Il est pris dans la cocaïne et devrait se trouver au début de la paranoïa cocaïnique toxique. J’ai une grande sympathie pour sa femme ; une des seules Germaines qui m’ait jamais plu.[…]* ».

Freud ajoute : « *[…] Je pense arriver le dimanche matin, m’accorder quelques heures de solitude et ensuite, après la clôture du congrès, prendre un jour de repos, s’il ne pleut pas. Avec la conférence, j’ai de grandes difficultés, car un véritable cas dans son entier ne se laisse pas raconter, seulement décrire ; j’ai acquis toutes sortes d’expérience dans le cours de Vienne. D’autre part je n’ai justement pas de cas achevé aperceptible dans sa totalité […]* ».

Il conclut ainsi sa missive : « *[…]* *J’ai déjà abandonné le petit garçon de cinq ans, parce que malgré tout, avec sa névrose qui se résout brillamment, il ne s’en est pas tenu aux délais. Ainsi cela deviendra sans doute un mélange d’observations isolées et de communications générales, se rattachant à un cas de névrose obsessionnelle. Sur un point, je suivrai exactement vos directives : ce ne sera rien de particulier* » (pp. 205-206).

Grâce aux recherches d’Emmanuel Hurwitz, assistant de Manfred Bleuler à la clinique du Burghölzli de Zurich, on connaît précisément les conditions de l’hospitalisation dans cet établissement le 11 mai 1908.

[50]

Le dossier retrouvé dans un grenier contient notamment une lettre de Freud recommandant Otto Gross pour des soins attentifs :

« *[…] Je certifie que le Dr. Otto Gross, Privatdozent de neuropathologie, que je connais personnellement depuis des années, a besoin d’être admis d’urgence dans un établissement surveillé, pour y suivre sous surveillance médicale une cure de désintoxication de l’opium et de la cocaïne qu’il a absorbés ces dernières années au point de mettre sa santé physique et psychique en danger*».

La lettre d’accompagnement du certificat à Jung précisait : « *Ci-joint le certificat pour Otto Gross. Quand vous l’aurez, ne le lâchez pas avant octobre : à ce moment-là, je pourrai le prendre en charge*»*.*

Dans sa présentation (remarquable, je le répète à dessein), Jacques Le Rider met clairement en évidence la partialité de Jung qui prend le parti du père et de l’épouse de Gross. Il ne semble pas chercher à en savoir davantage quant aux propos de l’épouse bafouée. Bien plus, les mots de Jung sont méprisants et lorsqu’il mentionne la « juive » Regina Ullmann, on sent poindre son antisémitisme qui éclatera au grand jour au moment de l’ascension de Hitler et du Parti national-socialiste. Ecoutons Le Rider :

« *[…] De toute évidence, Jung se place sans restriction du côté de la femme et du père d’Otto Gross (on se rappelle que Hanns Gross a écrit personnellement à Jung pour s’occuper de son fils) et considère son patient comme un dévoyé fort blâmable […]*»

À la lumière de tout ce que j’ai pu lire concernant les acteurs de ce drame, j’aurais pu penser un instant que nous barbotions dans un « vaudeville » glauque émaillé de ragots, d’aventures sexuelles tous azimuts… Mais l’histoire finit tragiquement et le sourire fait rapidement place au dégoût voire au mépris pour des esprits aussi étroits, mesquins et peu fiables comme c’est le cas pour – sans doute le plus ambigu [51] d’entre eux – Carl Gustav Jung et son « ménage à trois », comprenant Emma Jung, Carl Gustav et sa patiente et maîtresse Toni Wolff, devenue elle-même analyste.

Dans le cas de Frieda, l’histoire ne dit pas si Jung « consola » la malheureuse épouse d’Otto Gross avec des méthodes peu orthodoxes dont il usa souvent, au mépris de toute déontologie… L’épouse « délaissée » se consola dès 1909 avec le peintre Ernst Frick à Ascona ; elle vécut avec lui et eut trois filles… Le milieu psychanalytique à cette époque était plutôt sulfureux et digne de « l’univers impitoyable » de l’inénarrable et interminable série télévisée *Dallas.* L’important ne réside pas tant dans les affaires privées et dévoilées dont en réalité, nous n’avons que faire, mais dans la fait que tous ces pionniers de la technique analytique ont inventé et imposé des règles de la cure qu’eux-mêmes violaient sans vergogne.

Le 17 juin 1908, Otto « s’évade » du Burghölzli. L’étiquette fatale de *dementia praecox* (schizophrénie) lui colle à la peau et ressemble fort à la crécelle que les lépreux étaient contraints de porter pour signaler leur présence. Une errance commence alors entre Ascona, Zurich, Berlin, Florence… Il s’installe à Berlin en 1903 et fréquente assidûment son ami Franz Jung. C’est au domicile de ce dernier que la police berlinoise procède à l’arrestation d’Otto en novembre 1913, à la demande de Hanns Gross. Otto est remis aux autorités autrichiennes et interné, sur « ordre » de Hanns à l’asile psychiatrique de Tulln. Deux psychiatres attestent de la folie et de l’irresponsabilité d’Otto, et invitent la famille à demander une tutelle. Hanns Gross est nommé tuteur de son fils en janvier 1914 par le tribunal de Graz, Otto écrit dans sa lettre ouverte à M. Harden [[33]](#footnote-33) : «*[…] Après m’avoir chassé de Berlin comme étranger indésirable (morphinisme), on m’a donné ici* [52] *le choix entre la tutelle ou rendre mes idées inoffensives […]*».

Une vive opposition à cette décision éclate dans la presse qui se déchaîne contre Hanns Gross. Parmi les « meneurs », on retrouve Ludwig Rubiner, Blaise Cendrars, René Schikelé et quelques expressionnistes. Craignant une sortie non autorisée orchestrée par ses défenseurs, « on » transfère alors Otto à l’asile psychiatrique de Troppau en Silésie jusqu’en juillet 1914. Il rejoint Bad Ischl en Autriche et commence une thérapie avec Wilhelm Stekel. La tutelle ne sera « allégée » qu’en 1917, deux ans environ après la mort de Hanns Gross : le motif initial de « tutelle pour cause de folie et d’irresponsabilité » est modifié en « tutelle pour cause de toxicomanie »…

Fin 1916, il est à nouveau hospitalisé pour toxicomanie à Temesvar, en Roumanie ; il y demeure six mois avant d’être confié, plus brièvement en mai 1917, aux médecins de la clinique du Steinhof, aux environs de la capitale autrichienne.

L’ami Franz Jung [[34]](#footnote-34)

Franz Jung sera l’ami le plus durable, le plus fiable et le plus fidèle d’Otto Gross, même si des incidents obscurcissent leur amitié un peu avant la fin du parcours d’Otto. Franz Jung le regrettera et l’exprimera avec beaucoup d’émotion. Franz admirait Otto et il le suivit dans ses idées contestataires. Pourtant, tout semble les opposer au départ sur le plan social et familial. D’un côté un aristocrate de famille fortunée, Otto qui n’a jamais connu enfant la faim ou la pauvreté. De l’autre, Franz qui a surmonté seul de nombreux obstacles.

[53]

Franz Jung voit le jour le 26 novembre 1888 à Neisse en Silésie. Son père était maître horloger et élu municipal. Il étudie le droit, les religions et l’art, mais il est renvoyé de l’université ; il se retrouve apprenti en imprimerie, puis employé dans un journal. Franz se marie en 1910 et reprend un parcours universitaire en 1911. Il obtient un doctorat en économie.

Il semble, selon Franz Jung, qu’Otto n’était pas vraiment attaché aux personnes, tout en les séduisant par son discours, sa vitalité et sa force de conviction. Otto parle bien, aisément et enthousiasme son auditoire. L’approche qu’a Otto de la psychanalyse convient à Franz. Les deux amis militent de concert, mais de façon différente quant aux méthodes. Franz est plus pragmatique et s’engage politiquement d’abord dans le mouvement *Spartakus*, puis au Parti communiste allemand.

Franz écrira plus tard ses mémoires, *Der Weg nach unten*, peuplés de rencontres affectives et intellectuelles. Il créera le mouvement Dada à Berlin. Il collabore à plusieurs publications engagées, fréquente les milieux anarchistes et écrit plusieurs « papiers » pour *Die Aktion* et *Der Sturm*.Avec Otto Gross, Raoul Hausmann et Richard Öhring, il crée une revue gratuite, *Die Freie Straße*. Gross et Jung se rencontrent fréquemment, lors de leurs séjours à Berlin, Ascona ou Munich, ville dans laquelle Franz devient un pilier de Schwabing.

Lorsque Otto est interné sur ordre de Hanns Gross, Franz Jung lance une campagne de presse qui conspue « papa Gross », notamment dans la revue *Die Revolution* du 20 décembre 1913.

Otto et Franz laissent une œuvre commune et personnelle importante qui sera citée en bibliographie. Je reviendrai, au fil du présent chapitre sur d’autres événements au cours desquels les trajectoires des deux amis se croiseront.

[54]

Le témoignage de Blaise Cendrars

Ecrivain suisse devenu français en 1916 (son véritable nom était Frédéric Louis Sauser), il prend fait et cause pour Otto Gross en 1913 et affirme : « *C’est avec la plus grande stupeur que j’ai appris l’arrestation secrète et la séquestration précipitée dans une maison d'aliénés du Dr Otto Gross, l’éminent psychologue (sic) allemand (sic bis). D’après ce que j’ai pu apprendre, cette séquestration a pour motif des questions d’héritage et elle fut organisée par le père du Dr Otto Gross, le criminologiste Prof. Dr Hanns Gross de l’Université de Graz. Quoiqu’on m’assure que cette façon d’agir soit si fréquente en Autriche qu’elle rentre presque dans le folklore pittoresque de l’Autriche moderne (on me donne comme exemple les démêlés impériaux et les aventures des grands ducs), je me joins de grand cœur à votre protestation pour flétrir les procédés indignes d’un père borné (tous nos pères sont bornés) qui n’hésite pas à briser l’œuvre d’un esprit les plus appréciés en France de l’Allemagne contemporaine.* »

Un réquisitoire accablant
et totalement réfutable de R. Noll

Richard Noll dans son livre consacré à Jung, le « christ aryen », va se lancer dans un réquisitoire assez ignoble, manifestant par là son obédience et sa foi, en tant qu’adepte des hypothèses freudiennes. Il existe une différence fondamentale entre hypothèse et théorie, a fortiori entre expérimentation, évaluation et dogme. Pour devenir une théorie, une hypothèse scientifique doit être vérifiable de façon répétitive, selon les critères de Claude Bernard.

[55]

La psychanalyse qui se veut une science pour les uns, une thérapeutique pour d’autres, ou une portion de la philosophie pour d’autres encore, ne peut être validée et reconnue que si elle se prête, elle aussi à une évaluation scientifique, comme d’autres méthodes de soins. A défaut, sa place est dans les sciences humaines et ce n’est pas une position infamante, loin s’en faut.

Noll qualifie Otto Gross de « *[…]* *l’un des hommes les plus dangereux de sa génération, une menace pour le monde bourgeois et chrétien de l’Europe germanique [sic]. Gross fut un briseur de liens, un débauché, le bien-aimé d’une armée de femmes qu’il a rendues folles… Il conduisit une amante/patiente au suicide, puis une autre mourut dans des circonstances similaires […]* ».

Noll ajoute : « *[…] C’était un scientifique adepte de Nietzsche, un psychanalyste freudien, un anarchiste, le grand prêtre de la libération sexuelle, un organisateur d’orgies, et un drogué dépendant de la cocaïne et de la morphine. Il fut autant aimé que détesté, un agent infectieux pour certains, un sauveur pour d’autres. Il était le blond Dionysos […]*».

Enfin : « *[…] Gross, le fils du fondateur de la criminologie scientifique, aurait voulu devenir Freud… A travers Gross, la psychanalyse était passée d’une conception bourgeoise à une contre-culture bohême inaugurant un attrait de l’art et de la littérature pour la théorie freudienne qui se poursuit encore aujourd’hui […]*».

De façon parallèle, mais guère éloignée du sujet de ce livre, je voudrais faire part au lecteur de ce que j’ai pu ressentir de plus désagréable au cours de mes fonctions de psychiatre-psychothérapeute en institution. Les institutions en général, ne survivent que parce que leur utilité, leur fonctionnement passent avant les individus qui les utilisent ou les servent. C’est une dérive regrettable, mais un constat obligé. J’ai pu m’apercevoir que tel individu malade, dès l’instant où il ne correspondait pas aux critères tacites de l’établissement allait [56] être rejeté car « mettant en péril » (lequel ?) l’institution dans toutes ses composantes (personnes, murs, biens, matériel… et surtout conventions). Je persiste à penser que le cadre est à la psychiatrie ce que la raison d’État est aux gouvernants et que ce cadre déifié, sacralisé, autorise toutes les entorses. Des gens comme Otto Gross et bien plus tard, le mouvement anti-psychiatrique ont voulu briser cette inertie, mais l’asile est toujours là, sous des formes différentes, parce qu’il est d’abord dans les mentalités…

Rencontre avec Franz Kafka

Les deux hommes se sont rencontrés le 23 juillet 1917 chez Max Brod. Etaient également présents l’écrivain Franz Werfel et le musicien Adolf Schreiber. Otto Gross exposa son projet jamais abouti de création d’une revue. Kafka exprima son vif intérêt. Otto Gross, au cours de leurs échanges lui aurait donné de précieux renseignements sur S. S. Freud et l’univers onirique.

Franz Kafka évoque Otto dans un courrier adressé à Milena Jesenska [[35]](#footnote-35) le 21 Juillet 1920 : *« […] D’abord Gross n’a peut-être pas tort ; un fait au moins plaide en sa faveur : je vis encore, et il y a beau temps que sans lui je ne le ferais plus avec mon genre de complexion […]*».

Cet extrait est très important, face aux accusations formulées par ses pairs contre Otto Gross que l’on qualifia de « pousse-au-crime » à propos du peintre Lotte Chattemer (qui vivait sous un faux nom, Pauline Charlotte dite *Babette*, fille [57] d’un inspecteur des télégraphes). Otto l’aida bel et bien à mourir en lui fournissant du poison, posant de fait l’épineux problème de l’euthanasie.

Kafka relate dans son livre *Lettres à Milena* ce qu’il a retenu de ses échanges avec Otto Gross. En voici un passage [[36]](#footnote-36) :

*« […] J'ai à peine connu Otto Gross ; mais j'ai remarqué qu’il y avait en lui quelqu’un de très important, dont tout au moins la main émergeait de la foule des ridicules. Le désemparement de ses amis et de sa famille (la femme, le beau-frère et même le nourrisson mystérieusement silencieux entre les valises - pour éviter qu’il ne tombe du lit quand on le laissait seul - et qui buvait du café noir et mangeait des fruits, mangeait tout ce qu’on voulait) rappelait le désemparement des adeptes devant le Christ cloué sur la croix […]*».

Kafka confie à Milena : *« […] Je revenais alors précisément de Budapest, où j’avais accompagné ma fiancée et je rentrais épuisé à Prague à la rencontre de l’hémoptysie. Gross, sa femme et son beau-frère voyageaient par le même train de nuit. Kuh, à la fois gêné et désinvolte comme toujours, chanta et fit du vacarme la moitié de la nuit, la femme était appuyée dans un coin dans la saleté - nous avions seulement des places dans le couloir - et dormait (protégée avec le plus grand soin, mais sans grand succès par Gross) […]*»*.*

Il précise : *[…] Gross, lui, me parla presque toute la nuit (à part de brèves interruptions, pendant lesquelles il devait probablement se faire des piqûres) – j’en avais tout au moins l’impression, car je ne comprenais pas un traître mot de ce* *qu'il disait. Il m’exposait sa théorie en s’appuyant sur un passage de la Bible que je ne connaissais pas, mais par lâcheté et par fatigue, j’omis de lui dire. Sans cesse il démontait ce passage, sans cesse il apportait des matériaux nouveaux, sans cesse il sollicitait mon approbation […]* ».

Kafka poursuit : « *[…] Je hochais la tête mécaniquement, tandis que lui-même s’évanouissait presque devant mes yeux.*

[58]

*Je crois d'ailleurs que, même si j’avais eu l’esprit mieux éveillé, je n’aurais pas mieux compris, j’ai l’intelligence froide et lente. C’est ainsi que se passa la nuit […]* ».

« *[…] Mais il y eut d’autres interruptions. Quelquefois il se tenait debout, appuyé les bras levés à quelque chose; il restait complètement détendu, bien que fortement secoué par le mouvement du train et dormait. A Prague, je ne l’ai revu que fugitivement*».

Ascona – Monte Verita [[37]](#footnote-37)

L’histoire des « communautés » idéales ne commence pas avec Otto Gross et ses amis. Toutefois, l’impact d’Ascona est important et a fortement influencé la révolte de 1968 et les transformations qui suivirent [[38]](#footnote-38).

L’ère industrielle permet de comprendre les raisons de l’engouement de certains intellectuels pour la nature, la recherche d’un épanouissement du corps caché jusque-là et même maltraité par un habillement encombrant, empesé et convenu. Les mouvements naturistes commencent à naître dans cette Allemagne soumise au joug prussien, collet monté et prude. Les espaces verts, les étendues d’eau (lacs, étangs, rivières) foisonnent en Allemagne et en Autriche et sont très fréquentés, alors qu’une urbanisation peu ou pas contrôlée défigure le paysage. La nature devient un refuge, de même que l’hygiénisme, la nourriture végétarienne, le spiritisme, l’anthroposophie (Steiner), la théosophie… Toutes ces nouvelles donnes sont sacralisées, face au progrès scientifique vécu comme dangereux – mais peut-on donner radicalement tort à ces utopistes lorsque l’on voit les dérives actuelles du clonage et de ce que nous aurons bientôt dans nos assiettes de la viande clonée ?

[59]

En 1892, des adeptes de ce « nouvel art de vivre » (nous aurons beaucoup plus tard, dans les années 1970, le *new age* d’inspiration semblable) fondent en Allemagne la *Lebensreform* (mouvement de la Réforme de la vie) inspiré des Rose-Croix. Certains de ces mouvements ont malheureusement dérivé vers le nazisme.

Mais il convient de mentionner aussi l’influence de la *Neue Gemeinschaft* (Nouvelle communauté), mouvement anarchiste des frères Hart à Berlin en 1901-1904, dont feront partie notamment Martin Buber et Gustav Landauer. Considérée comme une ébauche de Monte Verità, la *Neue Gemeinschaft* rassemble des artistes, des mystiques et des militants politiques. En 1889, le théosophe suisse Alfredo Pioda installe un « couvent laïque » éphémère du nom de *Fraternitas*, sur le mont Verità. Le projet renaît grâce à l’obstination d’Ida Hofmann et Henri Oedenkoven en 1900. Monte Verità sera désormais son appellation. Cette nouvelle communauté va attirer de nombreux intellectuels provenant essentiellement du « vieux continent ». La danseuse Isadora Duncan, le futur philosophe Martin Buber, l’écrivain Hermann Hesse, le politicien Gustav Landauer, Otto Gross bien sûr, l’anthroposophe Rudolf Steiner, Krishnamurti, le chorégraphe Rudolf von Laban (expressionniste devenu plus tard nazi), le poète Erich Mühsam, Magnus Hirschfeld… et tant d’autres en seront les « pairs ». Toute la « bande » de Schwabing de Munich est là, bientôt rejointe par de nouveaux membres. Lénine aurait séjourné à Ascona, ainsi que Carl Gustav Jung, Thomas Mann, Walter Gropius, André Gide, Erich Maria Remarque…

On peut lire dans l’article du site Internet cité :

« *[…] Monte Verità est un magnifique site naturel qui domine le Lac Majeur du haut d’une colline à Ascona, Suisse. Monte Verità a reçu son nom au début du siècle quand la colline fut habitée pour la première fois par une petite communauté de personnes à la recherche d’un mode de vie alternatif,* [60] *nouveau et plus sain : des végétariens y vivaient en contact étroit avec la nature, exposaient leurs corps nus au soleil, construisaient leurs huttes et maisons avec leurs propres mains tout en rêvant à un futur plus paisible […]* *La communauté, ses soirées de discussion, ses concerts et ses performances*, *devinrent bientôt une curiosité non seulement pour les gens d’Ascona mais également pour des voyageurs de toute l'Europe qui commencèrent à visiter ce lieu inhabituel. La communauté éclata avant la Première Guerre mondiale, mais quelque chose de l’esprit du lieu est resté en plus des vestiges […]* ».

Le 10 décembre 1997, l’expérience d’Ascona a fait l’objet d’un documentaire [[39]](#footnote-39) suivi d’un débat sur la chaîne de télévision franco-allemande Arte. Animé par Alexandre Adler dans le cadre des « Mercredis de l’histoire », *La montagne de la vérité* a voulu jeter un regard plus précis sur cette tranche d’histoire de l’Allemagne.

Irène Bignardi [[40]](#footnote-40) commente : « *[…] La tribu débarque au Tessin au printemps 1900. Henri Oedenkoven, […] Ida Hofmann, Karl Gräser […] achètent un hectare et demi de terrain plein sud pour cent cinquante mille francs. Il n’y a ni eau, ni électricité, ni route. Mais des palmiers et des châtaigniers en abondance. La nouvelle vie démarre sur de nouvelles bases, macrobiotique et naturiste, anthroposophe et égalitaire […]*».

Plus loin, elle précise : « *[…] Rudesse et confort petit-bourgeois coexistent dans la ferveur maternelle. On joue du piano et on plante des salades. Hommes et femmes cavalent à poil dans un paysage grandiose. Douches gelées et bains de soleil raffermissent peau et chair de citadins oisifs. Il faut écarter les escrocs, les voyeurs et les journalistes à l'affût de scandales et faits-divers. Et surtout on discute bienfaits et méfaits de l'alimentation végétarienne […]* ».

[61]

« *[…] Avec les entorses à la règle qui s'en suivent : contrebande d'aliments bannis et virées incognito dans les* grotti *du coin […]* ».

En outre, écrit Irène Bignardi : « *[…] Deux doctrines s'affrontent à l'ombre des mimosas. L’une se contente d’un retour à la nature bon enfant, matérialisé dans un sanatorium aux vertus régénératrices. L’autre théorise une vision à cheval de la morale et du communisme où l’homme oublie sa peine et revient à son destin originel […]. L’émancipation féminine est à l'ordre du jour aussi bien que les mariages d’amour et de conscience […]. L’homosexualité s’épanouit à l’écart des frayeurs bien pensantes. On réforme l'orthographe […]*».

Signalons un travail réalisé par Wolfgang Wackernagel intitulé : *Mystique, avant-garde et marginalité dans le sillage de Monte Verita,* dédié à Harald Szeemann *in memoriam*. Les fondateurs de la communauté y sont largement évoqués, leurs buts également. L’auteur fait longuement référence à Isadora Duncan, mais aussi à Otto Gross au sujet duquel il relate « l’affaire » Lotte Hattemer-Chattemer-Chatemmer (?). Citons-le : « *[*…*] Pauline Charlotte Hattemer, surnommée Babette (24. 11. 1876 - 21. 4. 1906). Sa mort, survenue dans des circonstances mal éclaircies, semble avoir jadis soulevé toutes sortes de turbulences : une affaire de suicide ou d’empoisonnement à la morphine, dans laquelle les psychanalystes Otto Gross et Johannes Nohl (ainsi que leur ami Erich Mühsam ?) auraient prétendument été impliqués. Le rapport de police, établi trois ans plus tard, privilégia néanmoins la thèse du suicide. Quoi qu’il en soit, il y a confusion, même à propos du nom de la défunte. Chez Erich Mühsam, elle se nomme Lotte H. ; chez Ida Hofmann et Robert Landmann, elle se nomme Lotte Hattemer. Ou encore, sur une page* Web *consacrée à Otto Gross : Lotte Chattemer […]*».

[62]

Je précise, pour ma part, qu’Otto Gross parle précisément de Lotte Chatemmer dans la lettre ouverte qu’il adresse à Maximilian Harden (voir *Révolution sur le divan*, page 59).

En fait, à Ascona, « on » vit dans un monde totalement détaché du réel et de ses contraintes, dans ce que les « psy » de toute obédience nomment à juste titre « la toute puissance infantile » qui n’a ni lois ni limites. Il est donc « normal » – tout au moins cohérent – que le caractère « pervers polymorphe » s’exprime avec une telle exacerbation. Mais ce type de fonctionnement a nécessairement une fin liée au manque de moyens financiers, au retour au réalisme après l’ivresse, au retour de certaines « valeurs » trop profondément inscrites en nous pour être gommées totalement, notamment dans le domaine des affects.

Ici s’impose une brève évocation des thèses de Hans Blüher et des dérives du mouvement *Wandervogel*. Günter Grass trace le portrait d’un adepte modèle des thèses « blühériennes », sous les traits de Greff dans son livre *Le Tambour.* Dans la foulée de Jean-Pierre Faye [[41]](#footnote-41), Thierry Feral fournit de précieux éléments sur la question dans son livre : [*Le Nazisme, une culture ?*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/nazisme_une_culture/nazisme_une_culture.html) Ami du poète allemand Stefan George et d’Otto Weiniger, Hans Blüher (1888-1955) va développer le mouvement *Wandervogel* (oiseau migrateur), créé en 1896 par des lycéens de Steglitz, aux alentours de Berlin. Il s’agit au départ d’un mouvement se situant en rupture avec les valeurs considérées comme bourgeoises, la famille, l’école, l’autorité… La nature sauvage est exaltée et les randonnées, sac à dos, dans des conditions spartiates, permettent aux jeunes de se rencontrer et de se forger un caractère « nouveau ». Blüher, fils de pharmacien, adhère très tôt à cette organisation de jeunesse, étudie la philosophie, la philologie, les sciences de la nature à Bâle et Berlin.

[63]

Le *Wandervogel* s’étoffe et rassemblera plus de 20 000 membres jusqu’au scandale Eulenbourg entre 1906 et 1908.

Le journaliste déjà cité Maximilian Harden dénonce le pourrissement du régime monarchique allemand de Guillaume II du fait de la présence d’amis proches du *Kaiser*, le Prince Philippe zu Eulenburg et le comte Moltke, qu’il qualifie « *d’homosexuels maladifs et dégénérés qui pervertissent l’Empereur et le poussent à la faiblesse envers la France*». Nicolas Le Moigne [[42]](#footnote-42) a consacré un article de recherche intéressant sur cette affaire qui a fragilisé le régime wilhelminien et stigmatisé l’homosexualité masculine. Après la Grande Guerre, le livre de Blüher. *L’Érotisme dans la société mâle*, sera interdit pendant la période de Weimar. Mais les nazis ne brûleront pas ses ouvrages.Les SA (*Sturmabteilung*) défendaient des « idées » voisines de celles de Blüher. Ces « sections d’assaut » comptaient de nombreux dirigeants homosexuels dont leur chef Ernst Röhm notamment. En outre, le mouvement *Wandervogel* a sans aucun doute « inspiré » l’idéologie des *Hitlerjugend* (Jeunesses hitlériennes). Précisons que ce sont les jeunes issus du *Wandervogel* qui constitueront les régiments volontaires qui, en 1914, seront anéantis lors de l’assaut de Langemarck dans les Flandres et dont Baldur von Schirach fera un modèle pour les *Hitlerjugend.*

Ses pairs l’abandonnent

Selon Franz Jung [[43]](#footnote-43), le déclencheur vraisemblable de la fureur paternelle serait le projet d’Otto de publier un article sur

[64]

« la figure du père » relatif au traité écrit par Hanns Gross, le *Manuel du juge d’instruction* :

« *[…] Partant d’une analyse du sadisme dans la fonction sociale du juge d’instruction, il procédait à des associations avec l’auteur du livre suscité et les réflexes sadiques correspondants dans son attitude envers sa famille et son propre fils […]* ».

« *[…] Le manuscrit tomba d’une manière quelconque entre les mains du père de Gross ou bien l’on fit en sorte qu’il lui parvienne, selon la version d’Otto, qui n’était pas sans nourrir quelques soupçons à l’égard de personnes de son entourage le plus proche. C’est sur cet arrière-plan d’aversion réciproque latente que se produisit la rupture complète. Le père, qui n’attendait peut-être qu’un prétexte de cette sorte, usa de l’autorité dont dispose un professeur de droit célèbre, dans l’intention de briser définitivement son fils […]* ».

Après avoir été adulé, puis craint, on se met à le fuir, à le condamner sans lui laisser le moyen de se défendre. Son père le persécute, son père spirituel provisoire, S. S. Freud, le récuse et l’excommunie, ses pairs réprouvent ses pensées – jugées trop dangereuses – et ses actes. Il part à la guerre défendre son pays, l’armée le réforme… Peu à peu, son tissu social et amical se déchire…

Voici un témoignage de Cläre Jung [[44]](#footnote-44), l’épouse de Franz :

« *[…] Quand Otto Gross s’est présenté chez nous à la fin de la guerre, il était encore en uniforme, sa mère n’ayant pas voulu lui donner des vêtements civils. Gross se brouilla ensuite avec Franz Jung et il dut quitter la maison. Gross eut l’impression qu’il était devenu un assisté […]*».

[65]

L’état d’Otto s’est encore aggravé et Cläre nous livre un passage fort émouvant :

« […] *En octobre 1919, il vint à Berlin et je vis un homme fatigué et moralement ruiné. Otto Gross avait le sentiment que sa fin était proche. Ses seules forces, il voulait les mettre dans sa survie. Il me dicta son travail car il voulait encore écrire des articles mais tout devenait incompréhensible[…]* »

« *[…] Il plongeait dans des dépressions et pleurait ou sombrait dans une demi-inconscience sous l’effet de la drogue dont il était fort dépendant. Ses dernières phrases avant son hospitalisation furent au sujet d’un travail que l’on devait faire ensemble : elles furent rassurantes :* ‘Das gibt mir wieder neuen Auftrieb’ (*Cela me donne une nouvelle impulsion*) *et :* ‘Ich kämpfe nur noch um mein Leben’ (*Je ne lutte plus que pour mon existence*) ».

La dissidence de Jung

Jung va « trahir » à son tour le patriarche, sans « prendre de gants ». Bien qu'anciens « amis » et « complices » dans l'affaire Otto Gross, la séparation se produit, car inéluctable. Je retranscris ci-dessous un extrait [[45]](#footnote-45) de la lettre de Jung à Freud du 18 décembre 1912 : « *[...] Voyez-vous, mon cher Professeur, aussi longtemps que vous opérez avec ce truc, mes actes symptomatiques ne m’importent pas du tout, car ils ne signifient absolument rien à côté de la poutre considérable qu’il y a dans l’œil de mon frère Freud. Je ne suis en effet pas névrosé du tout bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser* legearti*s et tout humblement, ce qui m’a fort bien convenu […]*».

[66]

Jung poursuit : « *[…] Vous savez bien jusqu’où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose – comme vous. Quand vous serez un jour tout à fait libéré de complexes et que vous ne jouerez plus du tout le père envers vos fils, dont vous visez constamment les points faibles, que vous vous mettrez vous-même en joue à cet endroit, alors je veux bien revenir sur moi et exterminer d’un coup le péché de mon désaccord avec vous [...]*».

Les griefs sont nettement dévoilés : « *[…]* *Adler et Stekel se sont laissé prendre à votre truc et sont devenus puérilement insolents. Je me tiendrai publiquement de votre côté, en gardant mes opinions, et je me mettrai en secret à vous dire toujours dans mes lettres ce que je pense vraiment de vous. Je tiens cette voie pour la voie honnête. Vous maudirez peut-être cet étrange service d’amitié, mais peut-être cela vous fera-t-il quand même du bien. Avec les meilleures salutations de votre entièrement dévoué, Jung* »(pp. 670-671*).*

Extrait de la réponse de Freud le 3 janvier 1913, après une brève missive en décembre 1912 ( « *Vous vous êtes ici rendu la tâche aussi facile, pour fonder votre construction, que lors du fameux geste de Kreuzlingen*[[46]](#footnote-46) ») :

« *Pour le reste, on ne peut pas répondre à votre lettre. Elle crée une situation qui causerait des difficultés dans le commerce oral, et qui est tout à fait insoluble par écrit. Il est convenu entre nous analystes qu’aucun de nous ne doit avoir honte de son morceau de névrose. Mais celui qui, en se conduisant anormalement, crie sans arrêt qu’il est normal, éveille le soupçon qu’il lui manque l’intuition de sa maladie. Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privée*s » (pp. 678-679).

Le 5 janvier 1913, Freud qualifie Jung de « gredin névrotique » dans un courrier adressé à Ferenczi [[47]](#footnote-47).

[67]

Constatons encore une fois la capacité qu’avait Freud de passer assez facilement de l’éloge excessif à l’invective ou au jugement sans appel…

En 1934, Carl Gustav Jung écrira un article intitulé *Civilisation et transition*[[48]](#footnote-48)dont voici un extrait révélateur :

« *[…]* *Freud et Adler ont regardé le côté ombre qui nous accompagne tous. Les Juifs ont cette particularité en commun avec les femmes. Etant physiquement plus faibles, ils doivent viser les défauts dans l’armure de leur adversaire et grâce à cette technique […] Les Juifs eux-mêmes sont mieux protégés là où les autres sont plus vulnérables […]*».

Jung plonge dans l’abjection en ajoutant :

« *[…]* *Le Juif, qui a quelque chose du nomade, n’a encore jamais créé une forme culturelle qui lui soit propre […], n’en créera jamais, car tous ses instincts et talents exigent une nation plus ou moins civilisée, pour servir d’hôte à leur développement… L’inconscient aryen* (H. A. A.) *a un potentiel supérieur l’inconscient juif […]*».

La suite est tout simplement vomitive :

« *[…]* *Il* (Freud) *ne comprenait pas la psyché germanique, pas plus que ses partisans allemands. Le formidable phénomène du national-socialisme que le monde entier contemple avec des yeux étonnés les a-t-il éclairés*? »

Le cas de Jung a soulevé des passions contradictoires [[49]](#footnote-49). Ses amis et contempteurs ne cessent de dire que Jung s’est soit trompé soit a tenté de sauver la psychanalyse en faisant mine de s’incliner devant les diktats nazis, dont ceux du docteur Göring (neveu du maréchal) préconisant la lecture de *Mein* [68] *Kampf*. Cependant, le soudain aveuglement de Jung face à la menace nazie, certains discours assassins atténuent voire annulent les quelques mesures favorables aux psychanalystes juifs après la démission courageuse d’Ernst Kretschmer (refusant toute compromission) et l’admission de Juifs à titre individuel au sein de la future société internationale de psychanalyse.

L’influence de C. G. Jung dans l’Allemagne nazie d’avant-guerre sera majeure. A ce propos, Thierry Feral, m’a cité le *best-seller* d’un certain Walther von Hollander [[50]](#footnote-50), *Der Mensch über vierzig. Neuer Lebensstil im neuer Lebensalter*(L’être humain après quarante ans. Un nouveau style de vie à un nouvel âge de la vie). Dans le chapitre *Vom Werden der Persönlichkeit*, pp. 173-175, l’auteur « adosse » expressément son propos à *Wirklichkeit der Seele* (Réalité de l’âme) de C. G. Jung : « *L’humain est de par sa nature ainsi organisé qu’il doit être contraint à son épanouissement […]. Sans contrainte […] personne ne devient une personnalité […]* ».

[Le commentaire n° 4, pp. 79-83 détaille davantage l’attitude pour le moins troublante de C. G. Jung].

Une fin tragique et pitoyable

Le témoignage de Franz Jung m’apparaît précieux, émouvant et me semble bien plus important à lire que n’importe quel commentaire écrit longtemps après la disparition d’Otto Gross *:*

« *[…] Otto Gross est, à la lettre, mort de faim dans la rue, dans les premiers mois troublés qui suivirent la guerre. Vos amis peuvent pénétrer une ou peut-être deux fois nuitamment dans une pharmacie, revolver au poing, pour en rapporter de l’opium, mais cela ne peut devenir la règle.*

[69]

*Gross s’est senti lâché et n’a plus eu la force de chercher quelqu’un chez qui il aurait pu se réfugier pour un temps. Il se traîna une nuit dans un passage condamné menant à un entrepôt et y resta étendu sur le sol. On le trouva là deux jours plus tard ; il n’était plus possible de soigner la pneumonie qu’il avait contractée, aggravée par une sous-alimentation totale, et il mourut le lendemain […]* ».

« *[…] C'est ainsi qu’explosa, s'éteignit et disparut l’étoile d’un grand adversaire de l’ordre social .... Le temps n’était pas mûr, la canaille des rassasiés encore trop nombreuse. L’individu est, pour le moment encore, impuissant contre son destin […]* ».

Hommage posthume,
la création de l’International Otto Gross Society

J’ai eu, alors que je rédigeais ce livre, une discussion fort intéressante avec mon ami Thierry Feral.

Nous avons tous deux fait le constat suivant : à notre connaissance, aucun des promoteurs des idées de mai 1968 et des années qui suivirent n’ont mentionné ou évoqué comme précurseur Otto Gross et ses travaux. Seul, le professeur d’Henri Arvon [[51]](#footnote-51) a insisté sur l’influence des mouvements anarcho-révolutionnaires de l’Allemagne du début du XXe siècle, sans toutefois mentionner Gross. Ceci est d’autant plus troublant que les idées dites progressistes émises en 1968 dans bien des domaines sont directement issues des audaces de nos aînés bien téméraires pour l’époque. Il est probable que les « promoteurs » de 68, bien que se proclamant libres de tout lien intellectuel historique, politique, aient été « prisonniers » de l’establishment psychanalytique dont certains membres ont voulu être les porte-parole des « nouveaux [70] révolutionnaires ». Ainsi, selon les sources en ma possession, on ne retrouve pas de référence à Otto Gross et ses amis de l’époque, ni chez Ronald Laing, ni chez David Cooper, Franco Basaglia, pionniers de l’anti-psychiatrie, Félix Guattari ou Gilles Deleuze, ou encore Roger Gentis… Bon nombre d’idéologues de 68 ont cru qu’ils inventaient une nouvelle société, fantasme de bien des penseurs depuis que le monde existe, il suffit pour cela de tenir compte de tous ceux qui ont imaginé la Cité Idéale, les communautés idéales…

Aussi loin [[52]](#footnote-52) que l’on remonte dans l’histoire de l’humanité, le rêve de fonder une cité « idéale » a hanté les consciences. Le mythe de Babel constituerait la première tentative symbolique. Plus tard, les philosophes grecs se mettent à la tâche et Platon (427-348 avant le Christ) révolutionne son époque avec sa fameuse « République ». Platon avait lui-même un prédécesseur, Hippodamos de Millet au Ve siècle avant l’ère chrétienne. Aristote apporte sa contribution sur le plan de l’organisation sociale et architecturale.

Les projets, idées, utopies divers et variés ne manqueront pas d’éclore. Citons brièvement la *Nouvelle Jérusalem*, Cité de Dieu d’Augustin (dit saint Augustin), *Utopia* de Thomas More en 1516, *Wolfaria* de von Günzburg, Philadelphie fondée par le quaker William Penn, la saline royale d’Arc-et-Senans au XVIIIe siècle élaborée par Claude Nicolas Ledoux. Au siècle suivant, apparaissent les fameux phalanstères de Charles Fourier. Etienne Cabet et Louis Blanc subiront un cuisant échec avec leur projet Icarie. Des idées hygiénistes viennent s’ajouter aux préoccupations strictement « urbanistiques ». Tony Garnier à Lyon imagine et réalise un espace urbain dans lequel vont cohabiter des lieux industriels et résidentiels. Nous arrivons ainsi au XXe siècle avec les réalisations de Le Corbusier, Albert Mayer et Oscar Niemeyer (Brasilia)...

[71]

[Voir le commentaire n° 5, pp. 83-87, pour plus d’informations concernant la cité idéale].

Outre les intellectuels, quelques cinéastes ont également participé au mouvement antipsychiatrique fondé en partie sur les idées de Gross. Je citerai sommairement : Ken Loach, qui, en 1971, réalise *Family life*, adapté de la pièce *In Two Minds* écrite par David Mercer, scénariste du film. Ce dernier reprend les thèses de David Cooper et Ronald Laing, pionniers du mouvement antipsychiatrique. Le film fit l’objet d’une censure totale initiale liée à une farouche opposition de la psychiatrie traditionnelle et on ne put le visionner par la suite que dans de rares salles parisiennes.

Ajoutons *Vol au-dessus d’un nid de coucou* de Milos Forman en 1975, tiré du livre de Ken Kesey : *One Flew Over the Cuckoo’s Nest*. Editions Stock. Paris, 1962.

Signalons enfin *Histoire de Paul* de René Féret (Prix Jean Vigo, 1975). Toujours la même année, le film de Marco Bellochio, *Fous à délier*.

Plus récemment, en 2000, le film *Virgin suicides* de Sofia Coppola, adapté du roman éponyme de Jeffrey Eugenides publié la même année, directement en lien avec les travaux de Laing et Cooper.

Cette liste est loin d’être exhaustive...

Depuis l’ouvrage détaillé et remarquable de Jacques Le Rider, on ne trouve pratiquement aucune référence française concernant Otto Gross. Le site des cousins français d’Otto, Joseph François Gross et Jérôme Grosse tente de combler cette lacune. Les écrits actuels sont, pour la majorité, publiés par des auteurs autrichiens, allemands ou américains. Un hommage particulièrement émouvant a commencé à être rendu lorsque fut créée l’International Otto Gross Society à Berlin le 29 mai 1999.

[72]

Il aura fallu bien du temps pour tenter de réhabiliter le « maudit », rejeté par son père, par son père spirituel S. S. Freud et une immense partie de la « communauté psychanalytique » - même si ce vocable convient peu face à l’individualisme forcené de bon nombre de ses membres, mais du vivant du « maître », tous ou presque « s’écrasèrent » honteusement…

L’International Otto Gross Society a modifié ses statuts en 2005 et a étendu son champ d’intérêts. Son activité actuelle est riche et nous allons nous y attarder quelque peu.

« *But et engagements :*

*L’engagement de l’association est de rechercher l’impact social de l’activité du docteur, homme de science et révolutionnaire Otto Gross ; de dépeindre son influence sur le développement de l’histoire intellectuelle au XXe siècle ; et rendre les résultats de ce travail accessibles au public à travers des publications et des conférences de toute sorte, et par le biais d’autres mesures appropriées aux buts et intentions de l’association […]*».

La Société Otto Gross a essaimé ; ainsi la branche hongroise a vu le jour en avril 2007. En outre, la Société Internationale a organisé divers congrès internationaux : le premier à Berlin en 1999, le second à Zurich en 2000, le 3e à Munich en 2002 : le thème choisi était : Otto Gross entre Max Stirner [[53]](#footnote-53) et Wilhelm Reich, les principales interventions étant :

- La question de l’actualité d’Otto Gross.

- Comment Otto Gross a été redécouvert.

- Martin Green : Else et Frieda von Richthofen.

- Emanuel Hurwitz : A la recherche du paradis entre Freud et Jung.

- Jennifer Michaels : Anarchie et Eros.

- Comment Otto Gross a été oublié.

- Les anarchistes et les hommes de lettres,

[73]

Le 4e congrès s’est déroulé à Graz en 2003, le 5e à Zurich en 2005, le 6e à Vienne en 2006.

Au cours de ce dernier, l’argument de la rencontre était intitulé :

 « *A présent, l’ombre gigantesque de Freud ne pourra plus jamais mentir sur mon itinéraire : la révolte d’Otto Gross* », rapport rédigé par Melinda Friedrich [traduit en anglais par Jennifer Michaels puis en français par mes soins, H. A. A.] en collaboration avec L’Institut Ludwig Boltzmann (consacré aux recherches sur les addictions) et l’Université de Vienne.

« *Vienne n’est pas seulement le lieu de naissance de la psychanalyse contre le fondateur de laquelle, Otto Gross – autrefois disciple enthousiaste – se rebella. Vienne attira Sophie Templer-Kuh, la fille d’Otto Gross […] vers son père : c’est en 1982 qu’elle découvrit par hasard son passé. Le 6 septembre 2006, elle était à nouveau dans la ville où elle naquit et grandit. Mais cette fois, elle n’était pas seule, mais entourée de personnes unies dans leur intérêt pour Otto Gross […]* ».

Josef Dvorak de Vienne évoqua les relations de travail entre Gross et Stekel. Le docteur Gottfried Heuer dédia sa présentation, *Fratricide sur le divan*, aux relations personnelles et professionnelles entre Jung et Gross. Le professeur Bozena Choluj, de Varsovie et Francfort/Oder, parla de la contradiction entre les idées de Gross et les positions collectives de l’époque dont il fut victime.

Le professeur Michael Rohrwasser de Vienne discuta dans sa communication : « *Sigmund Freud, Hanns Gross et Otto Gross : nouveaux regards »,* de la question *: pourquoi Freud était-il plus proche de Hanns Gross que de son élève Otto Gross. […]* ».

Le 6e congrès a élu en tant que président honoraire le docteur Emmanuel Hurwitz, premier biographe d’Otto Gross et initiateur de la recherche concernant ce psychiatre, fils maudit de Freud.

[74]

Cette désignation consacre l’œuvre d’un homme qui a refusé de se soumettre à l’idéologie dominante et qui a voulu offrir au monde particulièrement fermé des psychanalystes une ouverture par la recherche de la vérité sur Otto Gross.

Otto Gross

Commentaires

[Retour à la table des matières](#tdm)

1 : Hanns Gross. Le lecteur trouvera des détails précieux et précis sur le célèbre criminologue en consultant le site des cousins de France, Joseph François Gross et Jérôme Grosse :
<http://www.jfgross.com/association.htm>

Les cousins de France ont fondé *Memo Lotharingiae*, (Souviens-toi de la Lorraine) en décembre 1994. Les buts de l’association sont de conserver la mémoire collective, organiser des conférences concernant le pays de Rohrbach-les-Bitche et le développement de toutes recherches et études touchant en particulier l’histoire, la géographie, les lettres, le droit, les sciences, l’économie, l’industrie et la généalogie. Raviver la mémoire quant aux travaux de Hanns et Otto Gross, les cousins d’Autriche.

À ce sujet, le site mentionne :

« *[…] Hanns Gross a été le grand criminologue de la Monarchie habsbourgeoise de renommée mondiale. Il fut professeur de droit à Czernowitz, Prague, et Graz. Son fils Otto, docteur en médecine, génial psychanalyste fut disciple de Freud et de Jung. Trop engagé et bousculant les théories, il fut interné par son père avec leur complicité. Basculant dans les mouvements anarchistes, communistes et dadaïstes de ce début du siècle, il mourut, oublié de tous en 1920 à Berlin. Otto Gross a côtoyé tous les intellectuels de Vienne, Berlin, Prague et Munich. Il leur laissa une grande admiration et ses thèses furent souvent reprises […]*».

[76]

Joseph François Gross et Jérôme Grosse publient en 2000 un livre intitulé : *Identités inconnues entre Lorraine et Habsbourg.*

Les auteurs citent quelques écrits de Hanns Gross :

*Manuel Pratique d’instruction judiciaire*, traduction de Bourcart et Wintzweiller. Godde. Paris, 1899.

*A Manual for Judge, Criminalogy Law* de 1968,. Patterson Smith.

*Archiv für Kriminalanthropologie und Kriminalistik*. 1899-1915. Kriminalpsychologie, Leipzig, 1897-1905.

*Die Erforschung des Sachverhalts strafbarer Handlungen*. München, 1902.

Degeneration und Deportation in : *Polit. Anthrop. Revue*, 1905.

*Kriminalistische tätigkeit und Stellung des Arzte*s. Wien et Leipzig, 1908.

2 : Traduction-adaptation d’un extrait de la pièce de Christopher Hampton, *The talking cure*. Scène 14 :

*Cabinet de Jung au Burghölzli. Otto Gross, de l’autre côté de la table, regarde Jung, ses yeux étincelants de malice et de provocation*.

- ***Gross***: Je ne peux pas comprendre ce que vous attendez.. Conduisez-là seulement à un point secret et sale et vous ne saurez qu’un fragment de sa vie : c’est évidemment ce qu’elle souhaite. Comment pouvez-vous lui refuser ce simple plaisir ? [Il s’agit de Sabina Spielrein, H. A. A.]

*-* ***Jung***: Le plaisir n’est jamais simple, et vous le savez.

*-* ***Gross***: Bien sûr qu’il l’est, jusqu’à ce que nous décidions de le compliquer. La tragédie de l’enfance est le moment où nous comprenons que nous ne pouvons pas avoir ce que nous voulons, la tragédie de l’âge adulte est le moment où nous décidons de ne pas toucher à ce que nous pouvons obtenir : ce que mon père nomme maturité, ce que j’appelle renoncement […].

[77]

*-* ***Jung***: Je suis censé être en train de vous soigner.

*-* ***Gross***: Oui, et c’est très efficace. Je suis tombé à trois grammes d’opium par jour.

*-* ***Jung***: C’est un progrès remarquable.

*-* ***Gross***: Oui (Il contemple Jung en plissant les yeux). Ainsi, êtes-vous sérieusement en train de me dire que vous n’avez jamais couché avec aucune de vos patientes ?

*-* ***Jung***: Bien sûr, il m’est arrivé de me confronter à ce que chacun éprouve dans le transfert et le contre-transfert, c’est un stade essentiel du processus.

*-* ***Gross***: Quand le transfert se produit, lorsque la patiente se « fixe » sur moi, je lui explique que c’est simplement un symbole de ses misérables références monogamiques : je lui montre qu’il serait agréable de coucher avec moi, mais seulement si, au même moment, elle s’aperçoit qu’elle veut coucher avec un grand nombre de gens.

*-* ***Jung***: Supposez qu’elle ne se comporte pas ainsi ?

*-* ***Gross***: Alors, c’est mon travail de la convaincre que cela fait partie de sa maladie.

*Silence. Jung, troublé, secoue la tête*.

*-* ***Jung***: Si nous ne leur disons pas la vérité, qui le fera ?

***Jung*** *décide une autre approche.*

*- Jung* : Vous êtes d’accord avec Freud, alors ? Vous pensez que la névrose est exclusivement d’origine sexuelle ?

*- Gross* : Eh bien, je pense que l’obsession de Freud à propos du sexe a probablement à voir avec le fait qu’il n’a pas de vie sexuelle, n’est-ce pas ?

*Jung ne peut réprimer un sourire*

*-* ***Jung***: Je suppose que c’est possible […].

*-* ***Gross***: Notre histoire est essentiellement l’histoire de notre sexualité, non ? Et ce que mon père appelle immortalité est certainement la seule possibilité de se préserver de toute névrose. Vous contrôler signifie vous condamner vous-même à ne réaliser qu’une infime partie de tout votre potentiel psychique.

[78]

*Jung le suit, fasciné mais encore méfiant*.

*-* ***Jung***: Mais ne pas vous contrôler risque de libérer toutes sortes de forces dangereuses et destructrices.

*-* ***Gross***: Une des raisons pour lesquelles j’apprécie Nietzsche, bien que je n’aime pas sa moustache, fut sa ferme conviction que le surhomme est au-dessus des lois et des conventions. Notre rôle est de rendre libres nos patients.

*-* ***Jung***: J’avais entendu dire que vous avez aidé une de vos patientes à se suicider […].

*-* ***Gross***: Elle était résolument suicidaire. Je lui ai simplement expliqué comment y parvenir sans se bousiller. Puis je lui ai demandé si elle ne préférait pas devenir ma maîtresse. Elle répondit qu’elle ne voyait pas pourquoi l’un excluait l’autre. Elle opta pour les deux.

*-* ***Jung***: Ce ne peut être ce que nous voulons pour nos patients.

- ***Gross***: La liberté est la liberté. La vie étant ce qu’elle est, plus vous serez sensible, plus vous souffrirez. Alors, je dis, lorsque vous voyez une oasis, vous devez toujours penser à boire […].

*Il semble sur le point de dire quelque chose, mais à ce moment précis, brusquement, un sombre filet de sang commence à couler d’une narine. Il se tamponne lui-même, puis regarde le sang sur le bout de ses doigts. Jung maîtrise son émotion et lui tend un mouchoir blanc qu’il utilise pour se nettoyer, bien que le sang continue à couler. Il répond à la question muette que le regard de Jung lui pose.*

- ***Gross***: J’ai renoncé à l’opium, n’attendez pas de moi que je renonce aussi à la cocaïne.

*-* ***Jung***: Si je juge du résultat, vous feriez bien, je ne vois comment vous pouvez continuer.

*Gross le regarde à nouveau, essuyant le sang, alors que son visage exprime la défiance*.

- ***Gross***: Je me servirai de l’autre narine […] ».

[79]

3 : L’héboïdophrénie : avec un confrère, j’avais écrit un article [[54]](#footnote-54)\* sur le sujet. En voici l’essentiel : « *[…] L’héboïdophrénie est un terme qui semble oublié depuis fort longtemps par la plupart des psychiatres contemporains […]* *Décrite par Kahlbaum en 1885, il s’agit d’un tableau où l’apparition, chez des sujets jeunes, de troubles majeurs du comportement, de conduites antisociales (fugues, délits, toxicomanies), débutant souvent par une opposition à la famille et à la société, les fait ‘ranger’ dans une pathologie strictement perverse, psychopathique, alors que l’existence de troubles du cours de la pensée, d’épisodes dépressifs avec de fréquents passages à l’acte suicidaire, de phases d’excitation maniaque, d’expériences délirantes, révèle une impulsivité gravissime évoluant généralement vers une déstructuration majeure appartenant bien au registre schizophrénique […] La classification (américaine) DSM dans toutes ses versions ne mentionne pas cette pathologie […]*».

4 : L’attitude de Jung

Sur le site http://www.gerpa.fr, Martine Lux analyse la polémique concernant les positions ambiguës voire clairement antisémites de C. G. Jung.

Dans le cahier *Jung et l'histoire, les années 30*, à partir des Cahiers jungiens n° 82, M. Lux propose de traiter sans ambiguïté les accusations d'antisémitisme dont Jung a été l'objet, à travers ses écrits, et des analyses de son comportement et des textes de Jung.

« *À la démission du professeur Kretschmer, en 1933, Jung accepte la direction du* Zentralblatt für Psychotherapie*, dont il était vice-président.* ( Dans l'éditorial, H. A. A.), *il écrit :* ‘[…] les différences qui existent, et sont d’ailleurs reconnues [80] entre la psychologique germanique et la psychologie juive ne doivent plus être effacées, la science ne peut qu’y gagner.’ »

Réaction du docteur G. Bally :

« *[…]* *Il expose le problème de ‘l’alignement' imposé par les conditions politiques en Allemagne et reproche à Jung de s’y plier. Il constate que, dans ce numéro, le docteur Göring (cousin du Maréchal) demande à tous les adhérents de lire* Mein Kampf*. Il interpelle Jung sur ce qu’il entend par psychologie juive : Jung va longuement répondre à ces critiques. Tout d’abord il explicite les raisons qui l’ont conduit à accepter cette fonction […]* ».

En outre, « [Jung, H.A.A.] *se défend en annonçant la création d’une société internationale […] à laquelle pourront adhérer les psychanalystes juifs allemands exclus de la Société allemande. Il pense ainsi* *sauver l’essentiel en acceptant de s’impliquer, sachant qu’il prenait des risques... Il écrit* :

'[…] Mon imprudence : mettre sur la table la question juive.

Je l’ai fait délibérément […] la psychologie ne doit rien taire’».

 Et plus loin : […]‘Je combats toute psychologie uniformisante’. *D’autres éditoriaux suivent dans lesquels il se lance un peu plus dans* ‘une psychologie des races’, *des points de vue nationaux*. *Dans une allocution de bienvenue (1935) il parle d*e ‘la houlette très sûre du Dr. Göring’, *il exprime son désir de se battre pour la psychothérapie* ‘coincée entre psychiatrie et neurologie’ […] ».

Martine Lux nous fournit également des références bibliographiques sur la question :

*- Jung et l’Allemagne nazie* de Martine Drahon-Gallard : pour cet auteur, écrit Martine Lux : « *Jung n’est ni nazi ni antisémite, mais victime de son complexe Freud. Il n’a* ‘pas mesuré l’importance de son ombre’.

*- J’accuse, la fascination de Jung* de Henri Duplaix : selon l’auteur, ajoute Martine Lux : « *Il y aura une fin de la fascination, mais dans un premier temps Jung sera fasciné, fera* [81] *l’apologie du chef, parlera de race et de sang. Pourtant ses ouvrages seront brûlés en 1939*. »

*- La difficile mise en place du soi et de l’ombre,* par Aimé Agnel. Martine Lux commente : « ‘L’œuvre de Jung est en constante évolution, car cette forme de pensée, qui est d’abord donnée, exige une élaboration lente et difficile’. *Agnel* *nous parle de* ‘maturation lente’ *et propose pour comprendre Jung, deux périodes : la première va de 1913 (dramatique séparation d’avec Freud) à 1928 et la seconde de 1929 à 1940* ».En première période,« *Jung s’intéresse à la clinique, s’ouvre au* ‘dialogue interne’, *le ‘*moi confronté à l’inconnu est au centre’ *de ses préoccupations. Dans la seconde, Jung va connaître le risque* ‘d’une certaine assimilation du soi par le moi’ ».

Martine Lux poursuit *:* « *[…]* *C’est la mise en place du soi. Des moments d’optimisme dangereux, l’éloignement de la thèse de l’appartenance ethnique qu’il a défendue. Cet article est très dense, essaie d’expliquer à travers les ‘rencontres’ de Jung avec certains textes ses hésitations des années trente* ».

- *À travers la correspondance*, ouvrage de Françoise Caillet. Martine Lux nous donne son point de vue : « *F.C. étudie les lettres et choisit trois mouvements : 1933-1936 / 1936-1941 / la résolution, l’année 1941 […], Jung essaie de justifier son accession à la présidence* [de la Société médicale générale de psychothérapie AÄGP. H.A.A.], *rejette l’accusation d’antisémitisme, dit* ‘être malheureusement inconnu en Allemagne’*, montre aussi son embarras* ‘je dois avouer que je ne vois pas très clai*r*’*, dit savoir qu’il devrait* ‘danser sur des œuf*s*’*. Il parle aussi de son* ‘ignorance des choses judaïques*’ (étonnant pour un homme aussi cultivé),* ‘je ne pouvais pas laisser tomber la Société’*. Bref, pas mal de tergiversations*».

[82]

M. Lux complète, citant Jung : « ‘Je ne suis pas nazi, au fond je suis tout à fait apolitique’ *(1936). En 1939 :* ‘Ce qui se produit en Allemagne est tout à fait incroyable. On éprouve un sentiment apocalyptique’*[…]* ».

« *[…] Puis :* ‘la nuit est tombée sur l’Europe’, ‘Hitler est plus qu’à demi-fou’, ‘la destruction de Londres me fait tout autant souffrir que s’il s’agissait de mon propre pays’*.*

Enfin concernant « [L’] *idée de la faute collective : il est donc impossible que l’individu allemand se débarrasse en disant :* ‘Ce sont les autres, les méchants nazis’ ».

- *Le regard presbyte de C. G. Jung,* de Christian Gaillard. M. Lux commente : « *C. Gaillard explique son titre : le presbyte voit très loin, mais a des difficultés à voir de près, puis nous dit que Jung va puiser dans sa conscience face à la disproportion des forces aveugles. Il donne ensuite les quatre caractères essentiels du nazisme* : *[…]* *la* Gleichschaltung, *traduit par ‘alignement’ ou ‘mise au pas’. Là il n’y a plus de place pour l’intériorité […].*

Lux ajoute *:* « *L’aryanisme, le choix de Jung pour y répondre, la création de la Société internationale de psychothérapie. Jung a toutefois dépassé le cadre de ses compétences. L’antisémitisme : comment comprendre que Jung n’ait pas vu l’antisémitisme dans* Mein Kampf *? Comment peut-il parler des Juifs comme des Chinois ? Contrairement aux apparences, il semble que l’histoire et la culture des Juifs soient ‘au centre de son propre débat’. Globalement piètre explication, pourquoi Jung n’a-t-il pas dénoncé plus tôt ? A 60 ans, il pense davantage à son œuvre* *[…]*».

Et encore : « *Un Reich millénaire. C’est dans cette lignée que s’inscrit le national-socialisme. En 1932 Jung déclare* : A tout instant quelques millions d’hommes peuvent être pris d’une folie qui nous précipitera à nouveau dans une guerre mondiale ou dans une révolution dévastatrice.

[83]

L’homme d’aujourd’hui est menacé par les puissances élémentaires de la psyché […] ».

Le 8 octobre 1937, lors de la journée de clôture du Congrès international de psychothérapie à Copenhague présidé par Jung, plusieurs conférenciers rendent hommage à celui-ci pour avoir développé une conception de la *cure psychologique* s’appuyant sur le retour de l’individu à la foi dans les valeurs propres à son « ethnicité » [[55]](#footnote-55)\* (*Volkstum*).

Je me suis « attelé » à la lecture du livre de Deirdre Bair publié en français chez Flammarion fin 2007. L’intérêt de l’ouvrage est qu’il émane d’une biographe compétente, mais écrivant sur le mode journalistique, apportant de nombreuses références, fournissant autant d’arguments pour que contre C. G. Jung, sans prendre parti dans une querelle qui n’était pas l’objet du livre. Dans son évocation d’Otto Gross, je regrette vivement que l’auteur ait adopté, sans nuances, l’idéologie dominante de l’époque réaffirmée par la mémoire sélective et lacunaire de la plupart des psychanalystes encore aujourd’hui. Manifestement, les travaux visant à réhabiliter Otto Gross ne sont pas pris en compte par l’auteur, ce qui ternit l’impact du livre. Le Rider n’est même pas cité… !

5 : À propos de la cité idéale et du socialisme utopique (site Internet <http://fr.wikipedia.org/wiki/Socialisme_utopique>) :

Thomas More semble en être le précurseur suivi de bien d’autres « adeptes » : au XVIIIe siècle, Saint-Simon, Robert Owen, Charles Fourier et ses phalanstères (dont notamment la colonie de Condé-sur-Vesges, Montastruc, l’abbaye de Citeaux, le familistère de Guise...).

Quelques mots sur les travaux de Charles Fourier (1772 –1837 ; <http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Fourier>) :

[84]

« *[...]* *Le Phalanstère tire son nom de la contraction du mot ‘phalange’ (groupement) et du mot ‘stère’ (de monastère ). Il se forme par la libre association et par l’accord affectueux de leurs membres. Pour l’auteur, les phalanstères formeront le socle d’un nouvel État. [...]. Dans la théorie de Charles Fourier, le phalanstère est une sorte d’hôtel coopératif pouvant accueillir 400 familles [...] au milieu d’un domaine de 400 hectares où l’on cultive les fruits et les fleurs avant tout […]* ».

En outre :« *[…] Fourier décrira à loisir les couloirs chauffés, les grands réfectoires et les chambres agréables.[...]*. *Chaque personne au sein du phalanstère œuvre selon ses affinités, tout en accordant une place particulière à l’agriculture, ainsi qu’aux arts et aux sciences [...]. Chacun y est rétribué après répartition des dividendes annuels du phalanstère [...] entre les groupes qui les composent. Vient ensuite la répartition entre les individus. [...]*».

Ajoutons que : « *[...] Destiné à abriter 1800 à 2000 sociétaires, le phalanstère est un bâtiment de très grande taille (comportant, H.A.A.) : des arcades, de grandes galeries ; des salles spécialisées [...] tour-horloge centrale, Bourse, Opéra, ateliers, cuisines) ; des appartements privés et de nombreuses salles publiques ; des ailes réservées au ‘caravansérail’ et aux activités bruyantes ; une cour d’honneur [...] des jardins et de multiples bâtiments ruraux [*…*]* »

Enfin : « *[...] Les phalanstères ont fait l’objet de tentatives nombreuses au XXe siècle, mais toutes ont échoué plus ou moins rapidement. Fourier est un idéaliste passionné. Il découvre alors que le progrès de l’humanité est jalonné par 4 pommes fameuses : celle qu’Ève offrit à Adam, celle que Pâris offrit à Vénus, celle que Newton prit sur la tête, et la sienne [...] qui lui révèle la malfaisance des intermédiaires, la féodalité mercantile, l’ampleur de l’imposture commerciale [...]* »

[85]

Dans d’autres pays d’Europe, apparaissent au XIXe siècle des réalisations voisines, en Roumanie, en Russie. Des communautés libertaires voient le jour à Montreuil-sur-Seine, Méry-sur-Oise, Saint Symphorien d’Ozon.

Au siècle suivant, on peut citer la communauté d’Aiglemont (Ardennes) ; la *Ruche* à Rambouillet ; la colonie libertaire de Saint-Germain-en-Laye ; la colonie anarchiste de Choisy-le-Roi (que fréquenteront le célèbre Bonnot et sa « bande ») ; la *Coopérative Terre libérée*en Indre et Loire, la *Caverne de Zarathoustra*aux environs de Grasse ; *La Grande Famille* en Haute–Loire, « village communiste moderne » ; entre 1947 et 1961, la colonie d’Aymare dans le Lot fondée sur l’autogestion et l’autosuffisance avec le concours de « la Société Internationale antifasciste » ; la communauté anarchiste de Walden aux Pays-Bas (1898), Ascona sur les bords du Lac Majeur qui nous intéresse davantage du fait d’une assidue fréquentation d’Otto Gross.

Le cinéma participe à l’évocation de l’utopique cité idéale. Fritz Lang réalise en 1927 son œuvre de fiction, *Metropolis*, cité capitaliste tentaculaire et supposée idéale, du moins pour une partie des citoyens situés au sommet de la pyramide composée des maîtres, des fonctionnaires et des travailleurs esclaves…

Sur le plan architectural, citons Germania, le projet de Hitler. Albert Speer devient le premier architecte du IIIe Reich. Une de ses premières réalisations sera la construction du cadre des parades de Nuremberg « façon légions romaines » avec étendards et uniformes rutilants (cf. Leni Riefenstahl et son film *Le Triomphe de la volonté*). Hitler lui confie son grand projet, construire la nouvelle capitale du Reich, Germania, *Welthauptstadt Germania* (la capitale du monde). Ce ne sera qu’une utopie vite balayée par le coût financier exorbitant estimé et le déroulement de la guerre. Le projet était quasi pharaonique.

[86]

Sur le site Internet http ://arno.breker.free.fr/bio2b2.htm, on peut lire ceci : « La maquette [de Germania, H.A.A.] occupait presque l’intégralité d’une salle immense », expliquera Anne-Marie Kempf à Gitta Sereny [in *Albert Speer, son combat avec la vérité*], avant d’enchaîner : « *Elle était tellement belle et détaillée, avec toutes les rues, les arbres, les fleurs, les fontaines, tous les immeubles achevés et éclairés à la perfection : Speer était un artiste de l’éclairage. [...] Oh, je sais bien ce que tout le monde répète, à propos de ces plans : mégalomanie, brutalité, ostentation*».

Speer ajoute :

« *Mais dites-moi, qu’est-ce qu’on peut reprocher à l’idée de grandeur, pour des édifices d’apparat comme des palais, des ministères, des forums ou des théâtres ? Est-ce que toutes les grandes périodes historiques, dans tous les pays, n’ont pas produit de tels monuments ?* »

Notons aussi l’expérience de la clinique psychiatrique de La Borde (Loir et Cher) avec Jean Oury, Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Pour être plus complet, il convient de mentionner deux types d’expériences de collectivisation des terres avec mise en commun de tous les moyens de gestion et de production. Je veux parler des kolkhozes soviétiques et des kibboutzim israéliens.

Le kolkhoze – il s’agit d’un mot issu de la contraction de la locution russe *kolektivnoe khoziaistvo* (exploitation collective) – désigne des coopératives agricoles dans lesquelles des paysans travaillent, gèrent en commun des terres. La création de ces coopératives en ex-URSS remonte aux premiers projets de la Révolution russe. Toutefois, l’expérience ne fut pas un succès sur le long terme.

Le kibboutz est, selon la définition fournie par le site Internet : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Kibboutz> :

[87]

« *Une communauté délibérément formée par ses membres, à vocation essentiellement agricole, où il n’existe pas de propriété privée et qui est censée pourvoir à tous les besoins de ses membres et de leurs familles* ». Notons que le caractère principalement agricole est aujourd’hui largement dépassé. C’est aussi [H. A. A.] : « *une unité de peuplement dont les membres sont organisés en collectivité sur la base de la propriété commune des biens, préconisant le travail individuel, l’égalité entre tous et la coopération de tous les membres dans tous les domaines de la production, de la consommation et de l’éducation* ».

Fortes de toutes ces expériences, les communautés hippies apparaissent dans la mouvance de l’après-1968 en France, aux USA. Les années 1970-71-72 seront les plus marquantes en France. La musique de Cat Stevens, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Bob Dylan, Joan Baez, Léonard Cohen, Ravi Shankar, Sun Ra, etc., le mode de vie prôné, les slogans « faites l’amour, pas la guerre », accompagneront le mouvement, créant un sentiment de liberté et de déresponsabilisation quasi totale dont certains de nos contemporains sont encore nostalgiques. Notons enfin un exemple rare de longévité pour de telles communautés, celle de la commune libre de Christiania à Copenhague, fondée en 1971 et toujours active de nos jours. Voici une référence intéressante fournie par le site Internet cité : Jean-Pierre Bouyxou, Pierre Delannoy : *L’Aventure hippie*. Editions Plon. Paris, 1992.

[88]

[89]

**Otto Gross**

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#tdm)

Œuvres d’Otto Gross

GROSS Otto : *Zur Frage der sozialen Hemmungsvorstellungen, in Archiv für Kriminalistik*, vol.7, 1901.

GROSS Otto : *Zur Phylogenese der Ethik*, in *Archiv für Kriminalistik*, vol. 9, 1902.

GROSS Otto : *Beitrag zur Pathologie des Negativismus*, in *Psychiatrisch-Neurologische Wochenschrift*, n°23, 1903.

GROSS Otto : *Das Freudsche Ideogenitätsmoment und seine Bedeutung im manisch-depressiven Irresein Kraepelins*. Leipzig, 1907.

GROSS Otto : *Elterngewalt.* (Violence parentale), in *Die Zukunft*, Berlin, vol.65, 1908, traduction française in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Über psychopathische Minderwertigkeiten*. (Les infériorités psychopathologiques), Leipzig-Vienne, 1909. Partiellement in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Zur Überwindung der kulturellen Krise*. (Comment surmonter la crise actuelle ?) in *Die Aktion*, Berlin, 02/04/1913, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988

GROSS Otto, RUBINER Ludwig : *Psychoanalyse*, in *Die Aktion*, Berlin, 14/05/1913.

GROSS Otto : *Die Psychoanalyse oder wir Kliniker*, in *Die Aktion*, Berlin, 25/06/1913.

GROSS Otto : *Die Einwirkung der Allgemeinheit auf das Individuum*. (Les effets de la collectivité sur l’individu), in *Die Aktion*, Berlin, 22/11/1913, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

[90]

GROSS Otto : *Anmerkungen zu einer neuen Ethik*. (À propos d’une nouvelle éthique), in *Die Aktion*, Berlin, 06/12/1913, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Notiz über Beziehungen*. (Note sur la relation), in *Die Aktion*, Berlin, 20/12/1913, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Der Fall Otto Gross*. (Lettre ouverte à Maximilien Harden), in *Die Zukunft*, vol.86, 1914, trad. fr. in *Révolution sur le divan,* 1988.

GROSS Otto : *Über Destruktionssymbolik*. (La symbolique de la destruction), in *Zentralblatt für Psychoanalyse und Psychotherapie*, Wiesbaden, a.4, n°11-12, 1914, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Die kommunistische Grundidee* *in* *der Paradiessymbolik*. (La conception fondamentalement communiste de la symbolique du Paradis), in *Sowje*t, n°2, 1919, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Orientierung der Geistigen*. (Situation des intellectuels), in *Sowjet*, n°5, 1919, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Zum Problem Parlamentarismus*. (Du parlementarisme), in *Die Erde*, vol.1, n°22-23, 1919, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Protest und Moral im Unbewubßten*. (Révolte et morale dans l’inconscient), in *Die Erde*, vol.1, n°24, 1919, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988

GROSS Otto : *Zur funktionellen Geistesbildung des Revolutionärs*. (À propos de l’esprit du révolutionnaire), in *Rätezeitung. Beilage*, Berlin, 1919, in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Drei Aufsätze über den inneren Konflikt*. (Trois essais sur le conflit intérieur.) Bonn, 1920, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Zur neuerlichen Vorarbeit : vom Unterricht*. (Travaux préliminaires : de l’enseignement,) in *Das Forum*, vol.4, n°4, 1920, trad. fr. in *Révolution sur le divan*, 1988.

GROSS Otto : *Von geschlechtlicher Not zur sozialen Katastrophe*. Frankfurt/Main, Kurt Kreiler, 1980.

GROSS Otto : *Révolution sur le divan*. Solin, Paris, 1988.

[91]

GROSS Otto : *Más allá diván : apuntes sobre la psicopatología de la civilización burguesa*, Alikornio, Barcelona, 2003.

Œuvres communes Otto Gross-Franz Jung

Certaines publications de Franz Jung proviennent soit d’idées de Gross soit de leurs discussions :

- Revue *SIGYN*. 1913.

- *Kameraden* (Camarades), Weissbach. Heidelberg. 1913. Souvenir du retour de Franz Jung avec Gross de l'asile de Troppau, dont un article d’Otto : *Über Destruktionssymbolik* (La symbolique de la destruction).

- *Sophie. Der Kreuzweg der Demut* (Sophie. Le chemin de croix de la soumission), *die Aktion*. Berlin-Wilmersdorf ,1915.

Quelques œuvres de Franz Jung

*- Opferung* (Sacrifice), *die Aktion*, Berlin-Wilmersdorff, 1916.

- *Der Fall Gross* (Le cas Gross). Hanf, Hamburg, 1921.

- *Die Technik des Glücks*: *Psychologische Anleitungen* (La psychologie du bonheur), tome I, Malik, Berlin 1921 ; Tome II, 1922.

- *Der Weg nach unten* (Le chemin vers le bas), *Aufzeichnungen aus einer großen Zeit. Neuwied*, 1961 et dans *die Republik* n° 34-40, Salzhausen, 1979.

- *Gott verschläft die Zeit* (Dieu se réveille trop tard), Frühe Prosa, Munich, 1976.

- *Der Torpedokäfer* (Le scarabée torpille), Hommage à Franz Jung. Nautilus, Hambourg (date non précisée).

- *Das Trottelbuch* (Le livre de l’idiot), Gerstenberg, Leipzig, 1912.

- *Jehan*, *der Saturn*. Mülheim, 1919.

- *Der Sprung aus der Welt* (Le saut pour sortir du monde). *Die Aktion*, Berlin-Wilmersdorf, 1918.

- *Die Eroberung der Maschinen* (La conquête des machines), Malik, Berlin, 1923.

- *Proletarier* (Prolétaire), Malik, Berlin, 1921.

- *Annemarie*, Malik, Berlin, 1922.

- *Arbeitsfriede* (Paix sociale), Malik, Berlin, 1922.

[92]

- *Hunger an der Wolga* (Faim sur la Volga), Malik, Berlin, 1922.

- *Die Rote Woche* (La semaine rouge), Malik, Berlin, 1921.

- *Joe Frank illustriert die Welt* (Joe Frank illustre le monde), *die Aktion*, Berlin-Wilmersdorf, 1921.

- *Die Kanaker und Wie lange noch* (Les Métèques suivi de Encore combien de temps, théâtre), Malik, Berlin, 1921.

- *Der neue Mensch im neuen Rußland* (L’homme nouveau dans une Russie nouvelle), Literaturru. Politik, Berlin, 1924.

- *Saul,* in *die Aktion*, Berlin-Wilmersdorf, 1916.

- *Hausierer* (Le colporteur), Bücherkreis, Berlin, 1931.

Bibliographie générale

AMAR Alain et coll. : Héboïdophrénie. Un diagnostic oublié. *La Gazette médicale*. 1995. Tome 102, n° 26, pp. 14-16.

AMAR Alain et coll. : Ethique et psychothérapies. *L’Information psychiatrique*, vol. 72, 1996, pp. 40-46.

AMAR Alain : Ethique et personnalité. *Psychiatrie française*, vol. XXXIII 1/02, Paris, 2002, pp. 128-151.

AMAR Hanania Alain : *Les savants fous. Au-delà de l’Allemagne nazie*. L’Harmattan, Paris, 2007.

ANTOINE Vincent : *Johannes Baader Oberdada, Dada et la folie*, Conference at Swansea University, 5-8 July 2006.

ARVON Henri : *Max Stirner.* PUF, Paris, 1954.

ARVON Henri : *Le Gauchisme.* PUF, Paris, 1985.

BAIR Deirdre : *Jung*. Little Brown and Company. 2003, trad. fr. : *Jung. Une biographie*. Flammarion, Paris, 2007.

BAUR Susan, MOITRIEUX Astrid : *Histoire des relations sexuelles entre patients et thérapeutes*, Payot, Paris, 2004.

BILLINSKY, J. M. : Jung and Freud (The End of a Romance), Andover Newton Quarterly, n° 10, 1969, pp. 39-43.

BLÜHER Hans : *Wandervogel : Histoire d’un mouvement de jeunesse*. Tome I : Paysage au matin. Les Dioscures, Paris, 1994.

BONOMI C. : Ferenczi and Contemporary Psychoanalysis, in Sándor Ferenczi, *Psychoanalysis and the Confusion of Tongues, International Forum of Psychoanalysis*, vol. 7, n° 4, 1998, pp. 181-85.

BOUYXOU Jean-Pierre, DELANNOY Pierre : *L’Aventure hippie*. Plon, Paris, 1992.

[93]

BROD Max : *Das große Wagnis* (Le Grand défi), Wolff, Berlin 1918.

CAHIERS Jungiens de Psychanalyse n° 82 : *Jung et l’histoire, les années 30*, Paris (6, rue Rampon, 75011), 1995.

CANETTI Elias : *Auto-da-fe.* Gallimard, Paris, 1935.

CANETTI Elias : *Histoire d’une vie.* Le Livre de Poche, Paris, 1985.

CAROTENUTO Aldo, TROMBETTA Carlo : *Sabina Spielrein entre Freud et Jun*g. Aubier Montaigne, Paris, 1981.

COOPER David : *Psychiatrie et antipsychiatrie*. Seuil, Paris, 1970.

BASAGLIA Franco : *L’Institution en négation*. Seuil, Paris, 1970.

COOPER David *: Mort de la famille*. Seuil, Paris, 1972.

COOPER David : *Psychiatrie et antipsychiatrie*. Seuil, Paris, 1978.

COOPER David *: Le langage de la folie*. Seuil, Paris, 1978.

DADOUN Roger : *La Psychanalyse politique*. PUF, Paris, 1995.

DEBOUT Simone : *L’Utopie de Charles Fourier*. Les presses du réel, Dijon, 1998.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix : *L'Anti-Œdipe*. Editions de Minuit. Paris, 1972.

DVORAK Josef : Kokain und Mutterrecht. Die Wiederentdeckung von Otto Gross (1877-1920). In : *Neues Forum*, Wien, Nr. 295/6, Juli/August 1978, 52-61 et 62-68.

EISSLER Kurt R. : *Le suicide de Victor Tausk.* PUF, Paris, 1988.

FAYE Jean-Pierre, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, pp. 201-264.

FERAL Thierry : *Anatomie d’un crépuscule.* Tarmeye, Mazet-St-Voy, 1990.

FERAL Thierry et al. : [*Médecine et nazisme*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Medecine_et_nazisme/Medecine_et_nazisme.html)*.* L’Harmattan, Paris, 1998.

FERAL Thierry : [*Le Nazisme, une culture ?*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/nazisme_une_culture/nazisme_une_culture.html) L’Harmattan, Paris, 2001.

FLEG Edmond : *Moïse.* Gallimard/Nrf, Paris, 1928.

FRANK Leonhard: *A gauche à la place du cœur*. PUG/Débuts d’un siècle, Grenoble, 1992.

FREUD S. – JUNG C. G. : *The Freud-Jung Letters. The Correspondence between Sigmund Freud and C. G. Jung*. Princeton, Princeton University Press, 1974.

GENTIS Roger : *Les Murs de l'Asile*. Maspero, Paris, 1975.

[94]

GRÄSER Gustav : *Tao. Das heilende Geheimnis*. Hermann Müller, Gräser Archiv Freudenstein. Knittlingen, 2005.

GRASS Günter : *Le Tambour* (trad. fr.),Seuil, Paris, 1961.

GREEN Martin : *Les sœurs von Richthofen*. Seuil, Paris, 1979.

GREEN, Martin : *Mountain of Truth : The Counterculture Begins, Ascona, 1900-1920*. Hanover, University Press of New England, 1986.

GROSS Joseph François, GROSSE Jérôme : *Identités inconnues entre Lorraine et Habsbourg*. *Hanns et Otto Gross*. Memo Lotharingiae. Sarrebourg, 2006.

GROSSKURTH Phyllis : *Freud. L’anneau secret*. PUF, Paris, 1995.

GRULIER Jean-Claude : *Petite histoire de la psychiatrie allemande.* L’Harmattan, Paris, 2006.

HAMPTON Christopher : *The Talking Cure*. Faber and Faber, Londres, 2002.

HESSE Hermann : *Gesammelte Briefe*, vol. III, Frankfurt/Main, 1982.

HEYWARD Harold, VARIGAS Mireille : *Une Antipsychiatrie ? La folie en question*s. Psychothèque, Paris, 1971.

HOFFMANN E. T. A. : *The Sandman*. Frederick Ungar Publishing Co, NY, 1963.

HOLLANDER (von) Walther : *Der Mensch über vierzig. Neuer Lebensstil im neuen Lebensalter.* Deutscher Verlag, Berlin, 1938.

HURWITZ Emanuel : *Otto Gross. Paradies-Sucher zwischen Freud und Jun*g. Suhrkamp, Zurich, 1979.

JACOBY Russell: *Die Verdrängung der Psychoanalyse oder : Der Triumph des Konformismus*. Frankfurt/M, Fischer-Taschenbuch-Verlag, 1990, pp. 59-65.

JACCARD Roland (sous la direction de) : *Histoire de la psychanalyse.* Hachette, Paris, 1982.

JUNG Carl Gustav : *La Réalité de l’âme.* Le Livre de Poche, Paris, 1998.

JUNG Carl Gustav : Civilisation et transition, in *Le Coq-héron*, n° 92, Paris, 1984.

KAFKA Franz : *Lettres à Milena.* Gallimard, Paris, 1952.

KAFKA Franz : *La Lettre au père*. Gallimard/Folio, Paris, 2002.

KESEY Ken : *Vol au-dessus d’un nid de coucou*. Stock, Paris, 1962.

[95]

LAING Ronald : *La politique de la famille*. Stock, Paris, 1972.

LANDMANN Robert : *Monte Verità, die Geschichte eines Berges*. Adalbert Schultz, Berlin, 1930.

LE MOIGNE Nicolas : *L’Affaire Eulenburg : homosexualité, pouvoir monarchique et dénonciation publique dans l’Allemagne impériale (1906-1908).* Hermès Sciences, Paris, 1987.

LE RIDER Jacques : Introduction à l’ouvrage d’Otto Gross, *Révolution sur le divan*. Solin, Malakoff, 1988, pp. 5-40.

LOOSE Rik : *The Subject of Addiction : Psychoanalysis and the Administration of Enjoyment*. McGuire, Londres, 2002..

MENNINGER Karl : *Man Against Himself*. Harcourt, Brace and Company, NY, 1938.

MICHAELS Jennifer (et al.) : *Anarchy and Eros. Otto Gross' Impact on German Expressionist Writers: Leonhard Frank*. Verlag Peter Lang, Bern, 1983.

MÜHSAM Erich : *Ascona. Eine Broschüre*. Locarno, 1905.

NOLL Richard : *Jung, le Christ aryen, les secrets d’une vie*, Plon., Paris, 1999.

PALMIER Jean-Michel : *L’Expressionnisme et les arts.* Tome II, Payot, Paris, 1979.

PALMIER Jean-Michel : Introduction à Leonhard Frank, *A gauche à la place du cœur*, PUG –Débuts d’un siècle, Grenoble, 1992, pp.7-23.

PAWEL Ernst : *Franz Kafka ou le cauchemar de la raison*. Seuil, Paris, 1988, pp. 128-131.

PLATON : *La République*. Le Livre de Poche. Paris, 1995.

QUICEY (de) Thomas : *Confessions of an English Opium Eater*. London, Penguin Books, 1971.

RADO Sándor : The Psychic Effects of Intoxicants : An Attempt to Evolve a Psycho-analytical theory of Morbid Cravings. *International Journal of Psychoanalysis* 7, 1936, pp. 396-413.

RICHARD Lionel : *D’une Apocalypse à l’autre*. 10/18, Paris, 1976.

RUDNYTSKY Peter L. : Freud a-t-il eu une liaison avec Minna Bernays ? Et alors quoi ? *Revue Le Coq-héron,* Erès,Ramonville, pp.42-49.

SCHNITZLER Arthur : *Vienne au crépuscule*. Stock, Paris, 1985.

SCHNITZLER Arthur : *Une Jeunesse viennoise.* Le Livre de Poche, Paris, 2003.

[96]

SCHWAB Andreas, LAFRANCHI Claudia : *Sinnsuche und Sonnenbad. Experimente in Kunst und Leben auf dem Monte Verità*. Limmat Verlag, Zürich, 2001.

SERENY Gitta : *Albert Speer. Son combat avec la vérité*. Seuil. Paris, 1997.

SOMBART Nicholas : Max Weber and Otto Gross. *History of Political Thought* 8 (1), Spring 1987, pp. 131-152.

SWALES P. J. : Freud, Minna Bernays and the conquest of Rome : new light on the origins od psychoanalysis., *New American Review*, 1982, n° 1-2/3, pp. 1-23.

SWALES Peter : Freud, Cocaine and Sexual Chemistry : The role of cocaine in Freud’s conception of the libido, in SPURLING Laurence : *Sigmund Freud :* *Critical Assessments*. London, Routledge, 1989. Volume 1, pp. 273-301.

SZASZ Thomas: *Karl Kraus and the Soul Doctors : A Pioneer Critic and His Criticism of Psychiatry and Psychoanalysis*. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1977.

THORNTON E. M : *The Freudian Fallacy: An Alternative View of Freudian Theory*, Doubleday, NY, 1984.

TURNER John : *The Otto Gross-Frieda Weekley Correspondence*. The D. H. Lawrence Review 22 (2), Summer 1990, pp. 137-227.

WACKERNAGEL Wolfgang : *Mystique: la passion de l’Un, de l’Antiquité à nos jour*s, in *Actes du colloque* *international*, Bruxelles, 2004.

WERFEL Franz : *Barbara oder Die Frömmigkeit* (Barbara ou la piété)*,* Fischer, 1996.

WHIMSTER Sam, HEUER Gottfried : Otto Gross and Else Jaffé and Max Weber. In : *Theory and Culture*, *Special Issue on Love and Eroticism* . Vol. 15 /3-4, Londres, 1998, pp. 129-160 .

WHITE Erdmute : The Cabinet of Dr. Caligari and the Otto Gross Case. *International Otto Gross Kongress*, 2002, pp. 147-161.

[97]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

Wilhelm REICH

[Retour à la table des matières](#tdm)

[97]

Wilhelm Reich

Présentation

[Retour à la table des matières](#tdm)

C’est tout à fait volontairement que je vais détailler moins longuement l’histoire et l’œuvre de Wilhelm Reich. Et cela pour plusieurs raisons : Reich était moins « fragile » que Gross ; ayant vécu plus longtemps, il a pu défendre ses théories et trouver même des disciples un peu partout dans le monde. Critiqué, vilipendé, injurié, honni, haï, craint, fui comme la peste, il a néanmoins fait parler de lui et comptera au nombre des théoriciens posthumes du « gauchisme » [[56]](#footnote-56). De ce fait, son nom demeure et, alors qu’Otto Gross est passé aux oubliettes de l’histoire, personne n’est parvenu à le rayer de la liste des psychanalystes de son époque et des relais ont été assurés après sa disparition. De nombreux admirateurs de Reich poursuivent son œuvre, pas toujours de façon « orthodoxe » (mais Reich n’avait rien d’un orthodoxe), des congrès sont organisés régulièrement autour de ses écrits et la presse spécialisée publie, surtout chez les anglo-saxons et en Amérique du Sud, des rétrospectives ou des développements récents issus de ses théories. Enfin, tant d’ouvrages lui ont été consacrés que je me contenterai de retracer les grandes lignes de sa vie et de son travail, m’accordant la possibilité d’émettre des remarques lorsque cela me semblera nécessaire.

[98]

Reich est, sans conteste, le second fils maudit de S. S. Freud. Certes, le patriarche prononça d’autres exclusions : un conflit profond sépara le Viennois du Suisse Carl Gustav Jung ; une certaine tiédeur du « maître » poussa certains disciples vers d’autres cieux et d’autres conceptions ; seuls quelques fidèles « à la langue bien dépourvue de papilles à force d’avoir léché les bottes » ou avaleurs de couleuvres tinrent lieu de dernier carré au vieux despote. D’autant que Freud, à la fin de sa vie, avait perdu de son mordant, de ses illusions, et revenait à ses origines, proclamant même la nécessité d’un foyer juif en Palestine, alors que Hitler annexait l’Autriche… En réalité, le « vécu » de ses origines juives était ambigu, ambivalent et empli de contradictions qui l’ont hanté toute sa vie.

J’ai abordé brièvement le parcours de Reich dans mon livre *Les Savants fous*[[57]](#footnote-57)et je me propose de compléter ici mon propos.

On notera certains points communs entre Otto Gross et Wilhelm Reich :

- Ils avaient une formation voisine.

- Les deux hommes étaient de très brillants psychanalystes, tous leurs pairs partageaient ce point de vue, du moins au début.

- Tous deux apparaissaient comme de possibles « dauphins » aptes à succéder à S. S. Freud, mais il fallait compter aussi avec C. G. Jung et probablement les plus courtisans de la garde rapprochée…

- Otto Gross et Wilhelm Reich furent excommuniés tous les deux pour leurs divergences fondamentales avec Freud et ses concepts sur la sexualité.

- Tous deux prônaient l’engagement politique : Otto était proche des anarchistes, Wilhelm des communistes avant d’adhérer au parti, constituant ainsi un véritable *casus belli* pour les frileux petits messieurs de la « digne » société [99] psychanalytique qui préférait pérorer dans des salons confortables, à l’abri des contingences matérielles et fumant force cigares pour imiter le maître… (J’ai d’ailleurs toujours été frappé de constater que bon nombre de mes confrères actuels fument avec ostentation le cigare – plus il est gros, mieux cela est considéré – par identification avec Sigismund Schlomo, quand ils n’affublent pas en sus la barbe du patriarche et l’oignon dans le gousset du gilet).

- Tous deux ont eu des idées beaucoup trop avant-gardistes.

- Tous deux ont été excommuniés par le « maître » aussitôt suivi par la meute (quand on est « chef de meute » n’est-ce pas évident ?) des béni oui oui…

En revanche, d’autres aspects de leur vie ou de leur pensée les séparent :

- Otto avait vu le jour dans un milieu bourgeois chrétien, son père Hanns ayant même des prétentions aristocratiques, comme nous l’avons vu précédemment.

- Wilhelm, bien que totalement détaché de sa religion d’origine, était un Juif né dans un Empire austro-hongrois profondément antisémite.

- Outre son engagement au Parti communiste allemand de 1927 à 1933, il aura la chance de vivre plus longtemps, de laisser une œuvre abondante, de rencontrer des penseurs du monde entier, de voyager beaucoup avant de s’établir aux États-Unis d’Amérique. C’est d’ailleurs dans ce pays que semble véritablement éclore son délire, sur l’orgone notamment et ses hypothèses fumeuses et dangereuses sur le traitement de certains cancers. Sa fin dans une prison d’État américaine en 1957 fut certainement triste, mais beaucoup moins dramatique que celle d’Otto Gross.

Au cours de mes nombreuses investigations concernant la biographie de Reich, j’ai été fort surpris de la multitude de détails contradictoires d’une source à l’autre. J’ai donc retenu les éléments concordants. Que le lecteur me pardonne si des inexactitudes demeurent, malgré un tri sélectif.

[100]

Que sait-on de l’enfance
de Wilhelm Reich ?

Wilhelm voit le jour le 24 mars 1897, à Dobrzcynica, en Galicie, la partie extrême-orientale de l’Empire austro-hongrois. Ses parents, Leo Reich et Cecilia Roningen, exploitants d’une ferme de 2000 acres, vivent totalement détachés du judaïsme ancestral et ont adopté la culture germanique. Le jeune Wilhelm reçoit au début l’enseignement de précepteurs, comme beaucoup d’enfants des milieux aisés de l’époque. Il sera admis au lycée de Czernovitz. Le père est décrit comme un être jaloux, méfiant, brutal (tant verbalement que physiquement)… La mère qui adule son Wilhelm se console comme elle peut.

Très tôt, sa vie jusque-là solitaire et terne, vécue dans une ambiance lourde, autoritaire et typiquement germanique, est profondément marquée par un traumatisme particulièrement violent, le suicide sa mère. Wilhelm se sentira longtemps responsable de cette mort brutale – à juste titre sans doute, sans qu’il s’agisse pour moi d’émettre le moindre jugement moral, mais une simple évidence. En effet, Wilhelm, alors âgé de presque quatorze ans, surprend un jour sa mère avec son précepteur (certains auteurs parlent d’un tuteur et mentor de Wilhelm), dénonce la scène à son père, provoquant le drame qui s’ensuivra.

Près de cinq ans plus tard, en 1914, le père, quasi-mélancolique depuis le drame, décède, victime d’une tuberculose pulmonaire dont certains commentateurs – notamment Bernd A. Laska [[58]](#footnote-58) – affirment qu’il l’aurait volontairement contractée en s’exposant de manière suicidaire à la contamination.

[101]

À peine âgé de 17 ans, Reich achève sa scolarité, et doit s’occuper de la ferme détruite par les bombardements de la Grande Guerre. Il s’engage en tant qu’officier dans l’armée autrichienne sur le front italien. A la fin de son engagement, il est ruiné et fait la douloureuse expérience de la pauvreté. Ceci sera très certainement à l’origine de son engagement ultérieur au Parti communiste et à certains travaux sur les misères sociales de ses contemporains. Il choisit d’aller à Vienne pour y entreprendre des études médicales.

Les études [[59]](#footnote-59)

Wilhelm commence par s’inscrire à la faculté de droit de la capitale autrichienne, puis décide de devenir médecin. Il travaille ardemment et sans relâche et obtient en quatre années seulement (au lieu des six habituelles) son doctorat en médecine en 1922, alors que sa « rencontre » avec la psychanalyse remonte à 1919, par le biais d’une discipline qui le passionne, bien qu’étant marginale : la sexologie.

Pour de nombreux confrères, à l’heure actuelle, la sexologie n’est toujours pas une discipline autonome et je souscris à cette vue dans la mesure où, en dehors des troubles d’origine anatomo-physiologique nécessitant des méthodes thérapeutiques spécifiques, la majorité des dysfonctionnements sexuels est le plus souvent d’origine psychogène et relève bien plus des psychiatres, des psychologues ou des psychanalystes. Précisons toutefois que, actuellement en France, le CNOM (Conseil National de l’Ordre des Médecins) ne reconnaît qu’un seul diplôme, un DIU délivré par l’Université de Paris XIII (l’enseignement se déroule à l’UFR Santé, médecine et biologie humaine), associant les Facultés de médecine de Bordeaux, Lyon, Toulouse, Marseille, Montpellier, Nantes, Lille et Amiens.

[102]

Le parrainage scientifique est assuré par les CHU Pitié-Salpêtrière, Bicêtre, Cochin et Necker.

En 1922, Reich épouse Annie Pink qui deviendra également psychanalyste. Deux filles naîtront de cette union, Eva en 1924, et Lore en 1928 qui s’orientera vers la psychiatrie et la psychanalyse.

L’attrait pour les idées freudiennes

Reich commence son parcours psychanalytique en 1919, il a vaguement entendu parler de cette approche des « troubles psychologiques » privilégiant l’étude de la sexualité. Avec le concours de Grete Bibring et Otto Fenichel, il organise pour les étudiants en médecine un cycle de formation abordant la sexualité, non enseignée dans les universités de l’époque Bien évidemment, il n’a pas pu rencontrer Otto Gross et discuter avec lui car, en 1920, Otto disparaît dans les conditions dramatiques déjà décrites. Mais il est probable que les idées de Gross ont influencé partiellement Reich, en particulier dans les thèses qu’il soutiendra à propos de la sexualité, sujet de discorde majeur avec Freud qui supportait peu ou pas la moindre contradiction sur la question, comme s’il s’agissait d’un « domaine réservé ».

En revanche, ce nouveau cycle lui donne l’occasion de rencontrer Freud. La différence d’âge est majeure, Freud a 63 ans, Reich 22. Il est « miraculeusement » admis à la Société psychanalytique de Vienne, alors qu’il n’a pas encore soutenu sa thèse de doctorat en médecine.

Ce détail me fait repenser à un de mes chefs de service à l’époque de mon internat parisien. Ce pionnier du secteur fonctionnait de manière spécifique : tout nouvel interne ou presque vivait les premiers mois de son semestre une ‘idylle’, [103] le « chef » vantant les mille et un mérites du nouvel arrivant dont on écoutait les avis cliniques et thérapeutiques, comme s’il était un praticien chevronné. Sa culture était donnée en exemple aux autres jeunes internes, même si elle était parfois fort limitée. Au bout de six mois, soit l’interne tant estimé n’avait jamais eu de conflit avec « papa » et l’idylle pouvait se poursuivre durant six autres mois, soit le « fils indigne » devait partir illico… Un nouvel interne venait alors assurer la continuité du processus. Je tenais à évoquer ce souvenir plutôt risible pour souligner la fragilité du lien, les ravages de la « séduction », laquelle n’a absolument pas sa place dans les soins. L’empathie, oui ! Autrement dit, le milieu psychanalytique n’est pas le seul à fonctionner sur un mode que je n’hésite pas à qualifier de pervers ou tout au moins manipulateur…

En 1922, Reich devient le premier assistant de l’*Ambulatorium*, une clinique psychanalytique privée qui vient d’ouvrir ses portes dans la capitale autrichienne. Il le demeurera jusqu’en 1930. La nouvelle clinique dispense des soins gratuits à une clientèle « populaire », chaque psychanalyste devant donner gracieusement une heure par jour pour recevoir les patients.

Les concepts reichiens

Très rapidement, Reich ne se contente pas de l’écoute silencieuse du thérapeute et privilégie l’orgasme comme régulateur des affects. Le corps, territoire tabou jusque-là, sort de sa « clandestinité » et devient un élément central dans l’apparition de certains troubles. Il convient de préciser qu’à l’heure actuelle encore, certains confrères psychiatres-psychanalystes sans doute plus dogmatiques ou plus phobiques que les autres – je l’ai trop fréquemment constaté –, répugnent même à mesurer une tension artérielle, à pratiquer un examen neurologique sommaire, à assumer la surveillance [104] biologique d’un traitement au lithium confiée alors à un interniste, un généraliste voire un endocrinologue… Alors, toucher un corps, pensez-vous ! *« Cachez-moi ce corps que je ne saurais toucher* », clament-ils, imitant Tartufe et Saul de Tarse devenu l’apôtre Paul, validant leur attitude par une multitude de rationalisations théoriques dont la règle sacro-sainte de l’abstinence adaptée aux circonstances ! Quand on connaît les trop fréquents dérapages commis pour des patients en cours de traitement, on ne peut que penser à Molière… Et pourtant, Freud avait déclaré : « *Nous sommes des médecins et nous devons demeurer médecins*». Probablement « les voies de certains analystes sont impénétrables ?… ». Durant mon exercice professionnel, j’ai eu l’occasion de mesurer l’importance de la formation médicale de base précédant la spécialisation en psychiatrie, en particulier pour un cas très complexe associant un apparent délire de persécution à des dysfonctionnements d’origine somatique. Un regard univoque, je dirai même borné a entraîné une catastrophe [voir commentaire n°1, pp 129-131].

Dès lors, Reich commence à élaborer sa thèse sur les « formations caractérielles ». Son travail à la clinique lui fait prendre conscience de la grande fréquence des troubles névrotiques (majoritairement sexuels), et surtout que la psychanalyse n’est pas une panacée et que cette technique proposée de façon individuelle a une portée limitée.

La grande misère qui a suivi la Grande Guerre l’a profondément choqué et son désir de venir en aide aux plus démunis l’a fait adhérer au Parti socialiste autrichien. Tout en admettant les hypothèses freudiennes, Reich s’intéresse de près à ce qu’il nomme « l’économie psychique », aux conflits entre le corps et « l’intra-psychique ». En 1927, à sa rupture avec le réformisme social-démocrate et son adhésion au Parti communiste autrichien, Reich publie coup sur coup deux textes majeurs : *La Fonction de l’orgasme* et *L’Analyse caractérielle*.

[105]

Reich défend l’idée selon laquelle l’être humain confectionne un *habit somatique*, miroir de sa situation intra-psychique. Les mots vont refléter les maux et inversement. De ce fait, Reich ne veut pas d’une approche silencieuse voire hiératique dans les cas les plus caricaturaux sinon grotesques, il insiste au contraire sur l’interventionnisme, non seulement verbal mais aussi corporel, « violant » ainsi une des règles de la cure.

Selon René F. Marineau [[60]](#footnote-60): « *[…] Reich est celui qui a initié et développé une interprétation du vécu corporel. Il a démasqué les nœuds, les crispations, les défenses corporelles et proposé une ‘lecture du corps’. Diagnosticien hors pair, il a lu le corps et a formé des centaines de professionnels à être attentifs aux blocages corporels. Ses choix l’ont amené graduellement sur d’autres pistes, mais son volume sur* L’Analyse caractériell*e demeure parmi les quatre ou cinq classiques de ce siècle […].*

Mais encore, « *[…] Il a donné une crédibilité au travail corporel et c’est grâce à son travail d'initiateur que ses élèves Lowen et Pierrakos ont développé la bioénergie, sans oublier le travail de* rolfing *d’Ida Rolf (massage en profondeur), l’approche d’intégration posturale de Feldenkrais, la* mentastiqu*e de Milton Tragger (massage et mouvements) et nombre d'autres approches corporelles. Il faudrait souligner son influence sur Fritz Perls (le père de la* Gestalt *a été en analyse avec Reich), sa redécouverte par Jack Painter (approche néoreichienne) […].*

En outre, « *[…]* *Il faudrait parler des approches mettant l'accent sur la sensualité, le massage, la relaxation... Reich a bâti un pont réel et concret entre les thérapies verbales et corporelles. Ses recherches sur le cancer ont aussi éveillé les psychosomaticiens* ».

[106]

« *[…] Certes, Reich est devenu ou est demeuré un excessif, un démesuré, un enfant terrible, à tel point que la psychanalyse et la psychologie ont longtemps voulu l’oublier, l'exorciser[…].*

Enfin, « *[…] Il serait temps, avec une certaine sérénité, de regarder simplement ce qu’il a apporté à notre science et à notre pratique professionnelle, évaluer avec discernement les divers aspects de son œuvre, savoir jeter sur sa personne et sa contribution un regard critique, reconnaître enfin que la psychologie lui doit une certaine dette, une dette certaine*. »

Reich non seulement propose un schéma nouveau mettant en relation le corps et l’esprit, mais il veut également aider les plus démunis ; il invente ce qui sera appelé en France, après la Seconde Guerre mondiale, les DHM (Dispensaires d’Hygiène Mentale) rebaptisés CMP (Centre-médico-psychologique) et CMPP (Centre-médico-psycho-pédagogiques).

René F. Marineau précise : « *[…] Il défend la cause des opprimés sexuels, met sur pied des cliniques d'information sexuelle, d'avortement et de contrôle des naissances […]. Il entend réconcilier politique et psychanalyse, et ce, dans l'action. Freud et la psychanalyse lui fournissent le cadre conceptuel pour comprendre et guérir la personne dont la fonction orgasmique a été brimée […]. On comprendra qu'il entre rapidement en conflit avec Freud et les psychanalystes qui, par conviction et calcul politique, cherchent à minimiser, auprès du public et des professionnels, la portée de la génitalité dans le développement de la personne […]* ».

À la même époque, un médecin juif allemand natif de Neuwied sur Rhin, Friedrich Wolf (1888-1953), s’indigne des conditions déplorables dans lesquelles meurent ou sont définitivement mutilées des femmes pauvres condamnées à recourir aux « faiseuses d’ange ». Wolf a étudié la médecine, la philosophie et l’histoire de l’art entre 1907 et 1913 à Munich, Tübingen, Bonn et Berlin.

[107]

Médecin sur le front, il se tourne en 1916 vers le pacifisme, devient en 1918 membre du Conseil des ouvriers et soldats de Dresde puis adhère au Parti socialiste indépendant allemand et au Parti communiste allemand USDP, en 1928. Parallèlement à son activité médicale au service de la classe ouvrière, il écrit des recueils de nouvelles et des pièces de théâtre, dont le fameux *Cyankali*, en 1929, totalement consacré aux drames liés à l’avortement clandestin. En 1930, le cinéaste allemand Hans Tintner adaptera la pièce pour réaliser un film au titre éponyme. Il est heureux de constater que dès cette époque, et même probablement bien avant, mais de façon moins démonstrative, des hommes de bonne volonté dont des médecins ont souhaité fortement mettre un terme à l’abomination des avortements clandestins marqués par le danger, la honte et souvent la mort. En France, il faudra attendre 1975 et le courage de Simone Veil pour qu’une loi de la République institue l’IVG (Interruption Volontaire de Grossesse)… que des esprits chagrins, ringards et extrémistes osent encore contester au nom de la foi, ignorant manifestement tout – ou voulant l’ignorer – des malheureuses réduites à la clandestinité. Ce débat n’est pas clos et il a encore malheureusement de beaux jours devant lui, si l’on en croit les thèmes de campagne électorale de quelques politiciens populistes et les prises de position d’ecclésiastiques de toute obédience voulant s’ériger en censeurs, surtout lorsqu’on ne leur demande rien, d’autant qu’ils ne sont certainement pas « experts en la matière ».

Mettre en parallèle la foi et la vie des femmes concernées, en privilégiant des commandements « antédiluviens », hors du siècle, me semble tout simplement scandaleux et grotesque !

S’ajoute à cela le retour en force des créationnistes en particulier aux États Unis [voir commentaire n° 2, pp. 131-132].

[108]

À partir de 1927, Reich s’efforce aussi de promouvoir une révolution sociale et sociétale. En 1929, il se rend en URSS pour constater *de visu* les réformes engagées par le régime, prononce des conférences et publie *Matérialisme dialectique et psychanalyse* pour expliquer la psychanalyse aux communistes. Wilhelm et Annie rejoignent des groupes de discussion de la DPG (Société allemande de psychanalyse) créés dès le début des années 1920 pour débattre du socialisme, du marxisme et de la psychanalyse, autour d’Otto Fenichel. Reich multipliant les activités politiques extérieures – ce qui inquiétait Fenichel et ses amis –, les relations se firent de plus en plus distantes, mais se poursuivirent néanmoins jusqu’en 1930 [[61]](#footnote-61). Tant en Autriche qu’en Allemagne, Reich ouvrira plusieurs dispensaires d’hygiène sexuelle baptisés *Sexpol*.

Son engagement politique

En 1924, Wilhelm Reich avait adhéré au Parti socialiste autrichien marqué par deux personnalités : Rudolf Hilferding (économiste et médecin) et Victor Adler (médecin) acquis aux idées de Bebel, Engels et Wilhelm Liebknecht. Mais très vite il évolue vers le communisme dont la stratégie révolutionnaire lui apparaît beaucoup plus efficace.

En 1930, alors que ses idées commencent à irriter fortement l’Institut psychanalytique viennois, Wilhelm Reich s’installe à Berlin et adhère au Parti communiste allemand, le KPD dont les deux symboles sont Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht assassinés le 15 janvier 1919. Cependant, comme l’a montré Flechtheim (*Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972), celui-ci est, [109] sous la conduite de Thälmann, totalement inféodé à la ligne stalinienne qui exclut tout autre mode de pensée ou de réflexion que celle imposée par le *Komintern*. En dépit de sa modernité et de son indéniable efficacité (en 1931, le *Sexpol* berlinois fondé par Reich compte 20 000 adhérents), le Parti est d’une extrême méfiance à l’égard des thèses reichiennes et, dès 1932, la diffusion de ses ouvrages sera interdite (notamment *La Lutte sexuelle des jeunes*) au sein du Parti.

Les divergences avec S. S. Freud

Les travaux de Freud sur la pulsion de mort dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) marquent la rupture entre les deux hommes. Reich milite pour des soins s’adressant aux plus démunis, sous forme collective, et dénonce les limites de la psychanalyse qui n’est accessible qu’aux plus aisés. Après être allé soigner une jeune ouvrière dans son pauvre logis, Reich écrit notamment dans *La Fonction de l’orgasme*:

« *[…] J’eus à me poser non pas de nobles problèmes de l’étiologie des névroses, mais la question de savoir comment il était possible à un organisme humain de tolérer si longtemps une telle vie […]*».

Reich écrira lui-même plus tard (je n’ai pas retrouvé la source précise de cette citation [[62]](#footnote-62)) : « *[…] Le heurt entre Wilhelm Reich et Sigmund Freud n’est que le reflet de l’opposition entre le monde cultivé, bien installé et la vie réelle des gens luttant pour leur existence. C’est un chapitre effrayant de l’histoire de la science […]*».

S. S. Freud ne pardonnera pas à Reich d’avoir tenté une synthèse entre ses propres travaux et ceux de Karl Marx. De fait, les divergences théoriques feront exclure Wilhelm à la fois du Parti communiste allemand (1933) et de l’Association internationale de psychanalyse (1934).

[110]

Trop de différences séparaient les deux hommes :

- Leurs conceptions radicalement différentes de la sexualité au demeurant affirmée par les deux comme prééminente.

- Les conceptions freudo-marxistes de Reich et l’importance qu’il accordait au corps et à l’énergie sexuelle.

- Les convergences de conceptions entre Reich et Malinowski dont les travaux remarquables réalisés dans les îles Trobriand, en milieu dit primitif, concluent à la non-universalité de l’Œdipe, constituant par là-même un défi au patriarche s’il en est, et même une attaque frontale de l’ensemble du dogme freudien.

- Le désaccord profond relatif à la notion de pulsion de mort chère à Freud.

- L’importance du rôle de la société dans l’apparition des troubles confirmée par Reich (dans la continuité de Gross).

- La conception précoce des futurs DHM puis CMP, l’abord groupal et non uniquement individuel. Reich n’hésite pas à aller « au charbon » et s’éloigne de la quiétude et du confort des cabinets des psychanalystes.

- Le rôle pionnier de Reich en matière de psychosomatique et de bioénergie.

Son excommunication
du « Parti » psychanalytique

Riccardo Steiner consacre dans son article, *La politique de l’émigration des psychanalystes* [[63]](#footnote-63), un passage à Wilhelm Reich, à travers la correspondance entre Anna Freud et Ernest Jones :

[111]

« [Anna Freud à Jones] *Ici, nous sommes tous disposés à prendre des risques pour la psychanalyse, mais certainement pas pour les idées de Reich, auxquelles personne ne souscrit* *[…].* *Voici à ce propos la sentence de mon père : si la psychanalyse doit être interdite, elle doit l’être pour ce qu’elle est et non pour le mélange de politique et de psychanalyse qu’incarne Reich […]*».

La « mise à mort » est décrétée par le patriarche lui-même : « *[…] Mon père ne saurait attendre que l’on se débarrasse de lui en tant qu’adhérent. Ce qui est offensant, c’est la violence faite à l’analyse quand on prétend la politiser, alors qu’elle n’a rien à voir avec la politique*».

Peu de temps après, S. S. Freud, Anna et tous les leurs découvriront de façon dramatique que « *si on ne s’intéresse pas à la politique, la politique s’intéresse à vous*».

Mais n’anticipons pas. Anna demande « conseil » à Jones, (en réalité, elle lui demande de faire le « sale boulot »), lequel, timoré, prudent et ambigu comme à son habitude, répond à la fille du « maître » le 20 avril 1933 : « *[…] Avant de me former une opinion sur le problème Reich, il faudrait que je sois mieux informé sur les objections qu’on lui adresse. A ma connaissance, c’est un psychanalyste fort intelligent, mais un tantinet fantasque et peu fiable dans ses jugements théoriques. Que le groupe de Berlin lui ait reproché de mêler psychanalyse et communisme, je puis le comprendre […]. Je comprends aussi qu’il a été jusqu’à maintenant accrédité à Berlin en qualité de didacticien […]* ».

Peu de jours après – précise Riccardo Steiner –, Jones n’hésite plus à opter pour l’expulsion de Reich du groupe berlinois, avançant l’argument selon lequel il existe un double motif à l’excommunication, Reich est juif et communiste ! Dans cette affaire, Jones joue un jeu bien curieux fait d’avancées et de reculades.

[112]

Il rencontre Reich quelques mois après son courrier au gouvernement danois qu’il met en garde contre les activités de Wilhelm. Selon R. Steiner, Jones est fort impressionné par le proscrit, tandis qu’Anna essaie de persuader Jones que Reich est trop instable et non fiable – elle affirme le savoir puisqu’elle a eu Annie Reich sur son divan ! Un véritable réseau, dont le centre est Anna Freud, se tisse pour exclure Reich. Quand on songe à ce qui se serait passé avec nos moyens technologiques actuels (informatique, messagerie électronique), Wilhelm aurait reçu son « congé » plus rapidement encore. En 1934, le couperet tombe, Wilhelm Reich est banni de l’Association psychanalytique internationale. Annie et Wilhelm Reich divorcent.

Son exclusion du Parti communiste

Reich est exclu du Parti communiste allemand en 1933 qui lui reproche de mêler sexualité et politique. Le malheureux est en butte à la critique ou même à l’opprobre de tous, les politiciens et ses « frères » en psychanalyse. Hitler accède au pouvoir légalement le 23 janvier 1933. La *Gestapo* brûle les livres de Reich qualifié de « pornographe juif ». En septembre 1933 paraît au Danemark la première édition du livre majeur de Reich, *Psychologie de masse du fascisme* qui dénonce les soubassements psychologiques des organisations « grégaires et autoritaires », visant autant le fascisme que le communisme. La seconde date d’avril 1934. Que va-t-il lui rester pour s’exprimer si on veut le museler de toutes parts ? L’exil. Mais auparavant, je souhaite faire connaître au lecteur le témoignage de l’écrivain Walter Kolbenhoff [[64]](#footnote-64), durant un temps compagnon d’exil de Reich :

[113]

*« […] Nous nous étions connus à Berlin. C’était l’époque où il venait de publier son ouvrage,* La Lutte sexuelle des jeunes *[…]*. *Aux yeux des vétérans du PC […], ses théories étaient plus que suspectes […]*. *Le Parti considérait les élaborations de Reich comme une fiction ahistorique contraire à la doctrine marxiste […]. Le conflit entre Wilhelm Reich et le Parti n’en était encore qu’au stade larvé. Les réunions qu’il organisait attiraient une foule de gens, majoritairement des jeunes […]. Je lui rendis visite de plus en plus souvent, nous échangions des idées : c’est ainsi que nous avions fini par devenir amis. Et voilà que nous nous retrouvions à Copenhague […]. Peu de temps après l’exclusion de Reich du PC, je fus convoqué devant un tribunal du Parti composé de cinq responsables allemands que je n’avais jamais vus.*

 *[…] -’Quand est-ce que tu es entré au Parti ?, me lança le type qui était assis au milieu.*

*-* Le 1er mai 1929 !

*- Ton père fait quoi ?*

*-* Ouvrier

*- Pourquoi est-ce que tu as adhéré ?*

*-* À cause du bain de sang provoqué par Zörgiebel, le préfet de police de Berlin qui avait fait tirer sur la manifestation *[…]*.

*- Quels sont tes rapports avec Reich ?*

- C’est mon ami !, *répondis-je, le feu aux joues*

*- Comment peut-on être ami avec un ennemi de classe qui traîne le Parti dans la boue ?[…].*

*-* Est-ce qu’au moins, vous avez pris la peine de lire sa *Psychologie de masse du fascisme*? *[…].*

*- On ne voit pas pourquoi on se fatiguerait à lire une telle connerie […], parle-nous plutôt de ton propre bouquin !*

[114]

*-* Il n’y a là-dedans rien qui soit susceptible de vous offenser, *protestai-je*; ça s’appelle *Les Sous-*hommes [[65]](#footnote-65) et ça parle des asociaux, des vagabonds et du lumpenprolétariat !’ *[…]* ».

La suite est édifiante et je conseille vivement au lecteur de s’y reporter et de constater combien il était risqué voire dangereux d’être l’ami de Reich, même au Danemark.

La montée du nazisme et la fuite

Lorsque j’ai évoqué deux extraits de formules pour le moins étonnantes utilisées par S. S. Freud, à propos de l’autodafé de ses livres et de son « appréciation de la *Gestapo* » [[66]](#footnote-66) des confrères en formation analytique m’ont rétorqué : « *C’est de l’humour*».

Ce pseudo humour freudien me surprend, me chagrine et me révolte tout à la fois. S’il émanait d’un humoriste cynique, provocateur et coutumier du fait comme Kurt Tuchosky [[67]](#footnote-67) ou bien – si l’on se réfère à l’humour juif new yorkais – de Woody Allen, je ne trouverais rien à redire, mais il s’agit ici [115] de S. S. Freud, un homme reconnu comme étant sérieux, rigide, pour ne pas dire ‘coincé’, sensible toutefois à l’humour yiddish, le *Witz* (trait d’esprit), mais davantage comme auditeur qu’utilisateur, qui de surcroît a écrit en 1905 *Le Mot d’esprit et ses rapports avec l’inconscient*. Le plus grave est que, ne se servant pas habituellement de l’humour, Freud trouve le moyen de récidiver dans un intervalle réduit entre l’autodafé et son départ d’Autriche, alors que le sujet ne prêtait guère à sourire et encore moins à rire.

Etait-ce un remède à l’angoisse ? Il n’est demeure pas moins qu’on ne peut rire de tout et sûrement pas lorsqu’il s’agit de la *Gestapo*, mais ceci n’engage que moi.

L’accession d’Adolf Hitler à la chancellerie du Reich le 30 janvier 1933 va plonger assez rapidement l’Europe puis le monde dans la tourmente, la désolation, les massacres et la mort. Les exactions du dictateur et de ses sbires vont déclencher le plus effroyable génocide que l’humanité ait connu ainsi que des millions de victimes civiles et militaires.

Or à l’époque, Freud ne semble penser qu’à une chose, préserver, sauver la psychanalyse, au détriment des individus qui la pratiquent, l’incarnent (mais le patriarche pense être le seul à l’incarner), la soutiennent. Comment une technique fondée sur des hypothèses devenues théories peuvent-elles continuer à vivre sans eux ? C’est un des nombreux paradoxes du Viennois qui n’a pas voulu, pas pu anticiper et imaginer le désastre. Pourtant, bon nombre de ses élèves et disciples prennent la route de l’exil sans tarder.

Freud s’est-il senti inattaquable, c’était connaître bien mal les nazis ; a-t-il agi comme le faisaient jadis les Juifs du ghetto, parqués, se faisant tout petits, espérant une accalmie ou un miracle ?

Thierry Feral [[68]](#footnote-68) expose son point de vue dans le chapitre III de son livre, *Médecine et nazisme*:

[116]

« *[…] Comment en effet évoquer un éventuel sauvetage de la psychanalyse par Félix Boehm, Franz Baumeyer, Harald Schultz-Hencke, etc., si ce qui a été sauvegardé n’avait au fond plus rien à voir avec la psychanalyse* (l’aryanisation des groupes psychanalytiques, la mise sous tutelle du groupe allemand par Mathias Göring, en modifient fondamentalement le fonctionnement et la pratique, H. A. A.) *[…]. Radicalement conformiste et pessimiste dans la tradition culturelle de la petite bourgeoisie juive viennoise, d’un horizon politique borné, d’un mépris cynique pour le cours des événements, Sigmund Freud s’opposera constamment à ceux dont la conviction était que l’activité psychanalytique ne pouvait rester coupée de la réalité socio-politique […]* ».

T. Feral poursuit : « *[…] L’accession au pouvoir des nazis en Allemagne le 30 janvier 1933, dont il n’ignorait rien du programme antisémite et antiintellectualiste forcené, de la volonté de s’emparer des consciences et d’éradiquer toute entreprise émancipatrice, l’incinération de ses œuvres en place publique le 10 mai 1933 sur ordre de Goebbels […], la dégradation de la situation en Autriche ne l’incitèrent nullement à modifier son attitude. Retranché dans la* science [[69]](#footnote-69) pure *et prostré dans le fatalisme, il restera fidèle à son mot d’ordre* ni rouge ni noir *et laissera le mouvement analytique sans directives, le plongeant dans le désarroi. Cette conduite […] comme l’a souligné Steven Beller*[[70]](#footnote-70) *est le signe spécifique* [117] *de la forme prise au cours des temps par le judaïsme dans le ghetto viennois, où, dans une situation d’exclusion sociale et d’humiliation antisémite, elle s’est érigée en défense […]*».

Installé à Londres, S. S. Freud semble avoir pris davantage conscience du désastre et plaide pour la création d’un État juif en Palestine, cause initiée par le journaliste hongrois Theodor Herzl [[71]](#footnote-71) peu après l’immonde et injuste dégradation du capitaine Alfred Dreyfus pour haute trahison dans la cour de l’Ecole militaire à Paris, en 1894. Il était temps que Freud s’engage enfin quelque peu !

Wilhelm Reich avait pour sa part quitté Berlin dès février 1933 (Incendie du Reichstag) pour Copenhague.

L’errance

Le Danemark ne sera qu’une étape, d’autant que le cauteleux et timoré E. Jones a miné la route de l’exil en dénonçant Reich comme un être subversif au gouvernement danois qui ne lui renouvelle pas son titre de séjour. Reich quitte alors Copenhague pour la Suède. En 1939, il fait un bref passage en Angleterre et rencontre le célèbre anthropologue anglais d’origine polonaise Bronislaw Malinowski dont il avait beaucoup apprécié les travaux aux îles Trobriand. L’Angleterre et la Suède ne semblent pas vouloir de sa présence. Le proscrit s’installe alors en Norvège, à Oslo précisément, où un meilleur accueil lui est offert et où il enseigne à l’Université ; il y rencontre A. S. Neill, auteur de *Libres Enfants de Summerhill* [[72]](#footnote-72). En 1938, il parvient à fonder dans la capitale norvégienne *l’Institut de recherches biologiques d’économie sexuelle.*

[118]

L’accalmie dure environ une année et, en 1939, Reich doit à nouveau s’exiler pour les États-Unis d’Amérique.

Malgré une investigation conséquente, je n’ai pas pu trouver plus de détails relatifs à cette période instable. Effectivement, le seul témoignage dont on dispose est celui de Walter Kolbenhoff, dans *Les Sous-hommes*[[73]](#footnote-73)*.*

Les caciques dogmatiques bornés de l’Association internationale de psychanalyse – avec en tête l’ignoble et larvaire Ernest Jones – ont bel et bien persécuté Wilhelm devenu un nouveau « Juif errant » malgré lui. La « sauvegarde » douteuse de la psychanalyse (par des gens peu recommandables, tels Mathias Göring et consorts en Allemagne) a été totalement assimilée à la cruelle « raison d’État », brandie par les gouvernants lorsqu’une infamie va être commise.

L’attitude des ex-pairs du mouvement psychanalytique est d’autant plus honteuse et méprisable qu’elle survient à un moment où les persécutions nazies à l’encontre des Juifs, des communistes, des francs-maçons, des homosexuels, des malades mentaux et des opposants allemands (pour commencer), vont se systématiser.

Et tout cela pour avoir osé contredire le « maître » et « blasphémé », un crime de « lèse-Sigmund », en quelque sorte ! Consternant de la part de gens supposés « corticalisés ».

[119]

Son installation
aux États-Unis d’Amérique [[74]](#footnote-74)

Le proscrit espère trouver la paix dans ce pays mythifié. Il y est invité par le docteur Theodore P. Wolfe, spécialisé en médecine psychosomatique. Ce dernier, séduit par les thèses novatrices de Reich lui propose une chaire d’analyse caractérielle au *New School of Social Research.* Wilhelm s’installe à New York.

Nous sommes en 1939 et les services de l’immigration ne l’inquiètent pas, malgré son passé de militant communiste –il est vrai que son exclusion du PC allemand n’est un secret pour personne. Reich reprend espoir, après le déluge de moqueries dont ses confrères d’Europe l’ont abreuvé.

C’est dans un cadre plus paisible et avec des fonctions officielles d’enseignant qui restaurent sa dignité bafouée que Wilhelm se consacre à ses travaux sur l’orgone, mot issu du grec *organ*, racine des vocables organe, orgasme, organique. Certain que l’atmosphère détient une substance bénéfique pour le corps et l’esprit, Reich estime que cette substance stockée dans une sorte de pile, à l’instar de l’énergie électrique, peut être administrée aux êtres vivants dans le cadre d’un programme thérapeutique.

En 1940, il construit ses « boîtes à orgone », abandonne plus ou moins son activité de thérapeute et se consacre pleinement à la recherche à l’*Orgone Institute* qu’il vient de créer.

[120]

Le domaine *Orgonon* situé à Rangeley dans le Maine couvre 200 acres (160 selon certaines sources ; le domaine familial en atteignait 2000 avant d’être bombardé et détruit pendant la Grande Guerre). Un Musée Wilhelm Reich ouvert au public remplace actuellement les anciennes installations.

Cette année 1940 apparaît comme un tournant majeur dans la vie de Reich qui commence à délirer à bas bruit.

Il rend visite à Albert Einstein à l’Université de Princeton en janvier 1941. Leur entrevue dure plusieurs heures. Einstein se voit proposer l’examen d’un accumulateur à orgone que Reich lui apporte le mois suivant. Sur Le site Internet [www.acorgone.free.fr/BioReich.html](http://www.acorgone.free.fr/BioReich.html), on peut lire en substance : « *[…] Reich apporta lui-même ce petit accumulateur […]. Celui-ci fut installé sur une table dans la cave d’Einstein* [qui] *demanda à poursuivre ses observations pendant quelques jours encore et promit à Wilhelm Reich de lui écrire, ce qu’il fit dix jours plus tard […]* ».

« *[…] Dans sa lettre, il confirmait d’abord ce qu’il avait observé lors de l’installation de l’accumulateur et les jours qui suivirent ; puis il indiquait comment l’un de ses assistants avait attiré son attention sur les ‘phénomènes de convection calorifiques existant dans la cave’.* »

La déception fut profonde : « *[…] Cette réponse fut […] un coup très dur*. [Reich] *envoya à Albert Einstein une longue lettre-mémoire d’observations qui balayait l’observation […] de son assistant. Einstein ne répondit pas* ».

Néanmoins, Wilhelm est tellement convaincu de ses découvertes et de tous les bienfaits qu’il peut apporter au monde qu’il reprend son livre *Die Funktion des Orgasmus* publié en 1927, pour en produire en 1942 une version remaniée en langue anglaise.

Toutefois ce n’est désormais plus par « des mesures sociales étendues » qu’il prétend prévenir les névroses, mais par le biais du commerce d’accumulateurs d’orgone…

[121]

Plus encore, cette sensation qu’il peut « sauver » l’humanité de divers maux physiques et psychiques le conduit à proposer des traitements douteux de certains cancers avec les conséquences tragiques que l’on peut aisément imaginer.

L’apparition manifeste de son délire.
Ses inventions non orthodoxes

Bien qu’il soit périlleux, audacieux, risqué, voire présomptueux de tenter d’établir un diagnostic à propos d’un individu que l’on n’a pas rencontré, avec lequel on n’a pas dialogué et que l’on n’a pas observé, je me risque à émettre une hypothèse, en fonction de la nosographie psychiatrique antérieure au DSM (classification strictement américaine à

prétention internationale et qui n’est qu’un fourre-tout dont « l’utilité » ne se justifie que dans le cadre d’essais internationaux de molécules et certainement pas en pratique courante, en dépit de ce qu’affirment de nombreux confrères américanophiles et plus attirés par « le biologique » que par la description clinique fine franco-allemande). En 1941, Reich a 44 ans. Il présente des symptômes qui, réunis, me permettent d’évoquer l’éclosion d’un délire chronique qui se situe entre celui des idéalistes passionnés et celui des imaginatifs, ou peut-être une forme mixte.

Reich est convaincu de la validité de ses théories, il a des idées grandioses lorsqu’il se met en position de vouloir apparaître comme un « sauveur laïc », il part d’hypothèses qui pourraient être recevables, mais les conclusions sont farfelues, floues et peu convaincantes, et surtout il est sûr de l’universalité de ses découvertes… Voilà une série d’arguments qui me font penser à bien d’autres chercheurs !

[122]

Une telle quête lui vaut de nombreuses critiques et des réactions hostiles voire haineuses. Reich est de plus en plus isolé. Cependant, il s’agite beaucoup et décide de créer la Fondation Reich en 1949, l’*Orgonomic Infant Research Center* (destiné à la sauvegarde de l’enfance depuis la conception jusqu’à l’adolescence) et l*’Orgone Energy Clinic*, établissement dans lequel il met sur les rails le projet *Oranur* en 1950. Ce projet est destiné à se prémunir contre les conséquences fâcheuses des radiations atomiques. L’échec est retentissant. Le monde scientifique, les autorités, le ministère de la santé, les activistes de droite et la FDA (*Food and Drugs Administration)* sonnent l’hallali. Reich n’a plus d’amis, il se retrouve seul, et son état de santé s’aggrave, alors que son cœur malade a déjà donné lieu à de fréquentes inquiétudes familiales.

Wilhelm épouse en 1946 sa secrétaire, Ilse Ollendorff, dont il a un fils, Peter, né en 1944, lequel écrira en 1973 un livre dont son père est le point nodal. Un nouveau divorce en 1951 isolera davantage Wilhelm.

Il n’en expérimente pas moins avec succès – selon ses descendants et ses biographes-adeptes – son célèbre *cloudbuster* (briseur de nuages), en 1952, dans une zone désertique du Texas. L’appareil est destiné à provoquer des chutes de pluie dans des espaces désertiques. Reich affirme que son invention agit sur l’orgone contenu dans l’atmosphère « *avec concentration ou dissémination de l’énergie orgonale responsable de la formation des nuages ou des ouragans* [[75]](#footnote-75) ».

Sa fille aînée Eva et son fils Peter sont témoins de certaines expériences réalisées avec le *cloudbuster* et les évoqueront par la suite.

[123]

Le procès

La puissante FDA adresse, par l’intermédiaire du juge Clifford, une injonction à Wilhelm Reich pour qu’il cesse d’utiliser ses accumulateurs à orgone. Wilhelm n’obtempère pas, estimant la juridiction totalement incompétente en matière scientifique et donc inapte à l’entendre et à le juger. Le tribunal ordonne la destruction par le FBI des accumulateurs à orgone qui exécute sa mission à coups de hache et, sur décision du juge, brûle les ouvrages de Wilhelm Reich, réalisant un autodafé digne de ceux perpétrés par les nazis, mais cette fois, l’infamie a lieu dans la « grande, prestigieuse et libre Amérique » !

En mai 1956, alors qu’il vient d’épouser en troisièmes noces Aurora Karner, il est arrêté et conduit menottes aux poignets devant le tribunal de Portland dans le Maine qui le condamne à deux ans d’emprisonnement pour « outrage à la cour ».

La prison et la mort

Wilhelm est incarcéré en mars 1957 au pénitencier fédéral de Lewisburg en Pennsylvanie. Il se porte volontaire pour des essais cliniques de nouveaux médicaments, espérant raccourcir sa peine. Il décède le 3 novembre 1957, victime d’une embolie pulmonaire.

Les héritiers de Wilhelm

En premier lieu, ses héritiers naturels, ses enfants :

- Eva Reich (née en 1924), médecin, adepte de ce qui deviendra la bioénergie.

[124]

Elle a mis en pratique les théories de son père, en particulier le contrôle des naissances, mais a également participé aux expériences d’*Oranur* et de *cloudbuster*.

- Lore Reich Rubin (née en 1928), psychiatre, psychanalyste. Elle parvient à réhabiliter son père au cours de la commémoration du centième anniversaire de sa naissance. Le 15 mars 1997, elle prononce une conférence au *Goethe Institut* de Boston, *Wilhelm Reich et Anna Freud : son expulsion de la psychanalyse* [[76]](#footnote-76), au cours de laquelle elle « règle quelques comptes » bien légitimes avec Anna Freud :

« *[…] Je vais relater les démêlés de Wilhelm Reich et Anna Freud entre 1920 et 1930, en les resituant dans le contexte idéologique et politique de l’époque […]. J’ai écrit ce texte avec deux objectifs : le premier est celui d’une psychanalyste qui tente d’interpréter les documents consultables sur cette affaire. Le deuxième est d’une nature personnelle, Reich était mon père […]* ».

Après cet avertissement, Lore Reich Rubin développe sa réflexion à partir de son expérience personnelle et de la lecture de nombreux documents dont deux livres relatant la vie d’Anna : *Anna Freud*, *une biographie*[[77]](#footnote-77)*,* d’Elisabeth Young-Bruehl et *The Last Tiffany, une biographie de Dorothy Tiffany Burlingham* [[78]](#footnote-78), de Michael Burlingham ainsi que deux ouvrages consacrés à son père, *Reich in Wien* de Karl Fallend,et *Rundbriefe* [[79]](#footnote-79), d’Otto Fenichel :

[125]

« *[…] Les* Rundbriefe *contiennent dix années de correspondance […]. Ils sont entrés en ma possession par l’entremise de ma mère. En dépit des pressions, au lieu de les enterrer dans les* Freud Archives *à la bibliothèque du Congrès, j’ai remis ces lettres à un éditeur […]. Mon père n’était pas un saint, c’était une personne très difficile* [mais] *enthousiaste, énergique, dévouée à la psychanalyse […]* ».

Les documents cités et les conversations avec Annie Reich ont permis à Lore d’en savoir plus à propos de son père :

« *[…] Reich eut quelques problèmes avec son second analyste, Paul Federn* [qui] *passa des années à faire en sorte que Freud se défasse de Reich […]. Federn […] considérait que Reich était fou […]. Après son retour du sanatorium de Davos, mon père […] s’est mis à écrire* L’Analyse caractérielle[dont] *les cent premières pages sont relatives au transfert négatif […]*. *Graduellement, Anna Freud prit une place prépondérante dans […] l’organisation psychanalytique* »*.*

Dans *L’Analyse caractérielle,* Reich ose défier « le chef de meute » en réfutant la notion de pulsion de mort chère à Freud qui semble accuser le coup comme étant un point de vue politique, donc communiste. Lore Reich Rubin commente :

« *[…] Il est notable qu’il* [Reich] *attaquait ouvertement une des théories de Freud. A vrai dire, ce n’était pas ce qu’on attendait des psychanalystes. Ils avaient plutôt tendance à révérer Freud et s’ils se trouvaient en désaccord avec lui, ils remaniaient plus subtilement les articles qui suivaient tout en attribuant leur idée au maître* [Belle démonstration de terrorisme intellectuel, certes feutré, mais terrorisme tout de même, H.A.A.] ».

Lore ajoute : « *[…] La crainte tant des Freud que de Jones était que la psychanalyse soit assimilée au communisme. […]. L’histoire sur la démission volontaire de Reich de la Société psychanalytique allemande* [est fausse] ».

[126]

« *[…] Reich ignorait totalement qu’il avait été rayé de la liste des membres adhérents. Il le découvrit à la lecture de la brochure de* l’IPA [[80]](#footnote-80) *à son arrivée au congrès de* 19*3*4 [[81]](#footnote-81) ».

La conférence prononcée par Lore est une véritable mine d’informations :« *[…] À la lecture des* Rundbriefe*, il apparaît que Fenichel ignorait qu’Anna Freud avait comploté ce scénario avec Jones. Elle était capable de demeurer en arrière-plan, comme un simple membre du groupe […].*

*Ma mère fut mystérieusement effacée de la liste des membres de la Société psychanalytique allemande quand elle déménagea à Berlin en 1931 – elle défia les désirs d’Anna Freud en allant rejoindre mon père* »*.*

Manifestement, toute opposition ou le moindre germe de rébellion contre le clan Freud étaient risqués, à l’instar de ce qui se produit dans les organisations sectaires. S’il n’y avait pas assassinat physique, l’exclusion de la « grande maison psychanalytique » équivalait à une destruction professionnelle et personnelle. Lore Reich poursuit : « *[…] Ernest Jones a écrit une biographie de Freud dans laquelle il mentionne que Reich* ‘a démissionné de l’Association Psychanalytique Internationale, que la politique de Reich l’avait conduit à la fois à des dissensions personnelles et scientifique*s’. Mais l’expulsion de Reich fut orchestrée par Jones lui-même ! […] Des analystes commencèrent à décrire Reich comme ‘*mentalement dérangé*’ et à affirmer que c’était la véritable raison de son exclusion* ».

Lore tente de comprendre pourquoi son père mettait tant de confrères mal à l’aise : « *[…] Les nazis étaient au pouvoir, des gens étaient arrêtés, les communistes promouvaient la révolution. Tout ceci rendait les psychanalystes particulièrement craintifs […].*

*Anna Freud […] caressait tout le monde dans le sens du poil pour chapeauter la Société psychanalytique de Vienne et,* [127] *par là, l’Association internationale. Et elle était aidée par Freud pour consolider ce pouvoir […]* ».

Lore écrit à propos d’Anna : « *[…]* *Anna […] avait aussi des troubles de la personnalité. Elle voulait réellement être le numéro un […]. Personne n’avait entrevu qu’elle pouvait être si manipulatrice et si déterminée, qu’il était si important pour elle d’être la première et d’être adorée de tous. Mais […] si vous n’étiez pas l’allié d’Anna, vous étiez exclu […]* ».

Lore évoque l’affrontement avec Mélanie Klein, particulièrement appréciée en Grande Bretagne. Anna et Mélanie rivalisèrent aussi à travers des groupes de réflexion rassemblés autour de leurs « idoles » respectives. Les éléments concernant l’analyse d’Annie Reich par Anna Freud sont éloquents :

« *[…] Ma mère était en analyse avec Anna Freud en 1927. Anna lui avait dit de cesser toute relation sexuelle avec Reich car il était ‘fou’. Anna demanda à ma mère de ne pas avoir de second enfant (en l’occurrence, moi) […]. Ma sœur […] fut envoyée en analyse à Berta Bornstein qui était supervisée par Anna Freud […].*

La rigidité aberrante de Berta Bornstein s’exercera sans limites sur la fille aînée de Reich :« *[…]* *L’analyse consistait pour Berta à lui dire et lui redire que son père était ‘fou’[…]. Berta […] écrivit une lettre à mon père* [dans laquelle] *elle lui demandait de rester à l’écart de ses enfants, de ne pas leur écrire ni de leur téléphoner, car cela pouvait interférer avec l’analyse d’Eva. Il […] l’accepta* [disant même]*: ‘Je ne veux pas interférer avec l’analyse’. Cela eut un effet délétère sur moi, du fait que mon père a tout simplement disparu de ma vie pour plusieurs années* *[…]* ».

- Peter Reich (né en 1944) : a consacré un livre à son père, *A Book of Dreams*, NY, Harper & Row, 1973, trad. fr. Paris, Albin Michel, 1977.

[128]

- Son collaborateur Myron Sharaf, collaborateur de Reich écrit en 1983 *Fury on Earth : A Biography of Wilhelm Reich*, NY, St-Martin’s Press.

- Lors du Congrès Wilhelm Reich à Paris le 25 mai 2007 [[82]](#footnote-82), manifestation qui avait pour but de commémorer le cinquantième anniversaire de la mort de Reich, Roger Dadoun, un des « héritiers » spirituels majeurs de Wilhelm en France a évoqué les conditions dramatiques de la disparition de Reich, ainsi que la tenue d’une importante exposition organisée au Musée juif de Vienne en novembre 2007 sur le thème *Sexe, politique, énergie*. Il s’agit d’une exposition itinérante accueillie notamment aux USA.

- À noter en 1971 une adaptation cinématographique de la vie de Wilhelm Reich réalisée par le cinéaste d’origine serbe, Dusan Makavejev. Né en 1932 à Belgrade, ce dernier, intéressé par l’œuvre de Reich, enseigne actuellement le cinéma à l’Université de Harvard.

- En 1987 est réalisé par le cinéaste allemand Digne Meller Marcovicz, *Wilhelm Reich. Viva Little Man*.

- Le musée Wilhelm Reich offre aux visiteurs de nombreux documents audio-visuels sur la vie et l’œuvre du proscrit.

Tout ce travail des « héritiers » de Wilhelm Reich permettra-t-il d’éviter l’oubli ? Je le souhaite vivement pour Wilhelm et tous ceux qui ont été muselés « pour raison d’État » – quelle que soit l’acception de ce terme. Dans le cas contraire, les castrateurs triompheraient et ce serait irréparable pour l’humanité.

[129]

Wilhelm Reich

Commentaires

[Retour à la table des matières](#tdm)

**1** : Soma et psyché. Il s’agit d’une communication orale non publiée datant de 1997 : « *Il ne s'agit pas tant de résoudre une ‘énigme diagnostique’ que d’insister sur la nécessité d’établir ou de rechercher toujours un lien éventuel entre le soma et la psyché. Monsieur X., âgé de 45 ans, est haut fonctionnaire et assume d’importantes responsabilités dans son secteur. Il dirige une équipe qu'il anime avec compétence et fermeté. Brutalement, son comportement se modifie : alors qu'il était courtois, très ‘vieille France’, il se met à agonir d'injures ses collaborateurs usant de propos qui feraient rougir un corps de garde. En outre, il néglige sa présentation auparavant toujours impeccable. Il commence à prendre des décisions incohérentes, devient très irritable, puis soupçonneux à l’égard de ses collègues, surgit soudain au milieu de conversations, croyant qu’on parle de lui.*

*Il développe peu à peu un authentique délire de persécution, camoufle ses travaux, ne communique plus guère que par écrit, et harcèle ses collaborateurs. Son état général se dégrade, il ne mange presque plus par crainte d'un empoisonnement perpétré par ses ‘ennemis’, il ne dort que très peu et arrive à son travail le regard vague, pas ou mal rasé. Ses sautes d'humeur sont fréquentes et violentes. Il invective plus particulièrement ses collaboratrices féminines. Devant l’aggravation rapide de son état, le supérieur hiérarchique prend contact avec l’épouse de Monsieur X et s’aperçoit que la situation familiale et conjugale ne vaut guère mieux et s’est rapidement altérée.*

[130]

*En raison du refus évident de recourir à des soins formulé par Monsieur X, la famille se résout à une hospitalisation sous contrainte, à la demande d’un tiers (HDT). Le patient est alors hospitalisé dans des conditions assez dramatiques et un traitement neuroleptique est prescrit. Un passage en chambre d’isolement est devenu nécessaire dans un service public. Le traitement améliore le tableau clinique, l’HDT est levée et remplacée par une hospitalisation libre. Cependant, l'évolution de l'histoire clinique de Monsieur X est émaillée de rechutes et de nouvelles hospitalisations, jusqu’au jour où, trois ans plus tard, un clinicien décide un bilan complet incluant électro-encéphalogramme, scanner cérébral puis une IRM. Le pot aux roses est alors découvert : l'IRM révèle l’existence d’une tumeur cérébrale, un astrocytome volumineux et inopérable. Le patient décède un an plus tard.*

*Mes remarques :*

*En cette époque d’hyperspécialisation, la tendance est à réduire le patient à un organe, voire une partie d'organe, ou bien à son psychisme : il apparaît indispensable de repenser la relation médecin-malade et de restituer à ce dernier son intégralité, son statut global d'être humain. De nombreux psychiatres sont réticents à examiner le corps des patients.*

*Rien ne leur interdit de solliciter un avis auprès d'un médecin généraliste ou spécialiste. A condition d'abord d'écouter le corps souffrant et de ne pas systématiquement chercher une origine psychologique aux plaintes formulées. De même, des symptômes mal définis, répétitifs ou variables ne doivent pas conduire aussitôt le médecin généraliste à enfermer le patient dans l’étiquette fourre-tout du ‘malade psy’. Un tel malade ne peut-il vivre une ‘aventure somatique’ qui débouche sur un diagnostic organique précis ? Oui, si les préjugés sur l'origine de troubles mal définis sont rejetés, et si la vigilance des praticiens, y compris des psychiatres, s'exerce à plein.*

[131]

*Ce cas m’a semblé exemplaire car il illustre l’intrication possible de problèmes somatiques et psychiatriques et la nécessité de la collaboration entre somaticiens et psychiatres. De même, il démontre l’importance du rôle du psychiatre en tant que médecin, confronté certes le plus souvent à une pathologie psychiatrique, mais qui peut l’être aussi à des troubles somatiques ; s’il ne lui appartient pas de les traiter, il lui faut les repérer afin de permettre la prise en charge globale de la personne* »*.*

**2** : Le courant créationniste existe depuis que des savants comme Galilée et Copernic notamment ont « osé » émettre des approches s’éloignant des « Saintes écritures ». Avec Darwin qui publie en 1859 son célèbre essai sur l’évolution des espèces : *On the origin of species by means of natural sélection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*, le courant évolutionniste dérange fortement les croyants dogmatiques.

De nombreux procès sont intentés à l’encontre de certains enseignants qui introduisent le darwinisme dans les programmes scolaires. Parents et clergé sont coalisés pour « pourfendre ces idées diaboliques » et ceux qui les propagent. Stanley Kramer réalise en 1960 un film remarquable, *Procès de singe*, dans lequel vont s’affronter dans une lutte acharnée deux grands acteurs de l’époque, Spencer Tracy, avocat du professeur inculpé et Fredric March, représentant l’Église et les familles. Ce film est inspiré de l’histoire authentique de John Thomas Scopes. Ce jeune enseignant assurait dans l’État du Tennessee le remplacement du professeur de biologie habituel. Il partait avec la ferme intention de transgresser le *Butler Act*, texte de loi qui interdisait l’enseignement de Darwin dans les établissements scolaires publics. Deux « ténors » du barreau s’opposèrent dans une véritable arène, Clarence Darrow, athée et célèbre et William Jennings Bryan qui avait brigué la présidence du pays.

[132]

L’opinion publique, fortement mobilisée, permit le triomphe des évolutionnistes. À la fin du XXe siècle et au début du XXIe, le créationnisme réapparaît aux États-Unis d’Amérique, plus virulent que jamais, relayé et soutenu par la diffusion gratuite à très grande échelle dans les écoles de nombreux pays musulmans et plus récemment dans une centaine d’écoles françaises, d’un luxueux *Atlas de la création* (épais ouvrage de plus de 700 pages, disposant d’une riche et abondante iconographie) par son auteur. Sous le pseudonyme de Harun Yahya, l’académicien turc Adnan Oktar, né à Ankara en 1956, connu pour son attachement à des valeurs morales traditionalistes, voire fondamentalistes, publie des ouvrages (dont *Judaïsme et franc-maçonnerie*) qui semblent se situer dans la même veine que ceux de Lafayette Ron Hubbard et du courant scientologique. Quelques titres sont indicatifs du contenu : *La Solution : les valeurs du Coran* ; *Le Cauchemar de la mécréance ;* *Le Coran ouvre la voie à la science ; Le Mensonge de l’évolution* ; *Le Monde de nos petites amies les fourmis* ; *Le Paradis, véritable demeure des croyants* ; *Les Merveilles des cieux* ; *Les Miracles de notre corps…*, le tout disponible en ligne sur le site Internet de l’auteur qui propose également une multitude de vidéos également gratuites sur les mêmes thèmes. Chacun appréciera ! Le mélange habile de données scientifiques, de théories extrémistes, de références religieuses constitue un cocktail redoutable, d’autant que l’auteur-diffuseur ne semble pas manquer de moyens financiers, comme le souligne le Magazine *L’Express* du 2 février 2007.

[133]

Wilhelm Reich

Bibliographie

Ouvrages de Wilhelm Reich [[83]](#footnote-83)\*

- *Premiers écrits*, vol. 1 (articles, 1920–1925), Paris, Payot, 2006.

- *Premiers écrits*, vol. 2 : *la génitalité dans la théorie et la thérapie des névroses*, Paris, Payot, 2006 (*Die Funktion des Orgasmus*, 1927 remanié à partir de la théorie de l'orgone).

*- Matérialisme dialectique et psychanalyse dans La crise sexuelle* (1929), Éditions sociales, 1933.

*- La Lutte sexuelle des jeunes* (1932), Paris, Maspero, 1972.

- *L’Irruption de la morale sexuelle* (1932), Paris, Payot, 1999.

- *L'Analyse caractérielle* (1933), Paris, Payot, 2006.

- *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), Paris, Payot, 1999.

- *The Bions Experiments : on the Origine of Life* (1938), FSG, 1979.

- *La Révolution sexuelle* (1936), Christian Bourgeois, 1982.

- The Bioelectrical Investigation of Sexuality and Anxiety (articles, 1934–1938), FSG, 1982.

- Children of the Future: On the Prevention of Sexual Pathology (articles, 1928–1938), FSG, 1983.

*- La Biopathie du cancer* (1948)*, Paris,* Payot, 1985.

- *Écoute, petit homme* (1948), Paris, Payot, 1999.

- *L'Éther, Dieu et le diable* (1949), Paris, Payot, 1999.

- *La Superposition cosmique* (1951), Paris, Payot, 2001.

- *The Oranur Experiment* (1951).

[134]

- *The Orgone Energy Accumulator, Its Scientific and Medical Use*, (1951).

- *Le Meurtre du Christ* (1953), Champ Libre, 1971.

- *Les Hommes dans l'État* (1953), Paris, Payot, 1978.

- *Contact with Space* (1957).

- *Reich parle de Freud* (1967), Paris, Payot, 1998.

- *The Record of a Friendship : The Correspondence of Wilhelm Reich and A. S. Neill*, FSG, 1984.

*- Passion de jeunesse*, (1988), L'Arche, 1997.

- *An Autobiography 1897–1922*, FSG, 1988.

- *Beyond Psychology: Letters and Journals1934–1938*, FSG, 1994.

- *American Odyssey: Letters and Journals* *1940–1947*, FSG, 1999.

À propos de Wilhelm Reich

DADOUN Roger : *Cent fleurs pour Wilhelm Reich*, Paris, Payot, 1999.

FALLEND Karl : *Reich in Wien*, *Psychoanalyse und Politik*, Wien, Geyer, 1988.

FENICHEL Otto : *Rundbriefe (1934-1945)*, Frankfurt am Main, Mühlleitner, vol. I, 119. (date non précisée).

GUASCH Gérard Philippe : *Quand le corps parle. Pour une autre psychanalyse*. Vannes, Sully, 2002.

GUASCH Gérard Philippe : *Wilhelm Reich, biographie d’une passion*, Vannes, Sully, 2007.

GYNT Peer : *Frühe Schriften* I. Köln: Kiepenheuer & Witsch 1977 pp. 19-77 (70).

MARINEAU René F. : Il y a cent ans, Wilhelm Reich, chef de file de la gauche psychanalytique et enfant terrible de la psychologie, *Revue québécoise de psychologie*, vol. 18, n° 1, 1997.

OLLENDORFF Ilse : *Wilhelm Reich*, NY, St-Martin’s Press, 1969, trad. fr. Paris, Belfond, 1970.

PALMIER Jean-Michel : *Wilhelm Reich*. 10/18, Paris, 1969.

REICH Peter : *A Book of Dreams*, NY, Harper & Row, 1973, trad. fr. Paris, Albin Michel, 1977.

REICH RUBIN Lore : Wilhelm Reich and Anna Freud : His Expulsion from Psychoanalysis, in *Int. Forum Psychoanal*., 12 : 2003, pp. 109-117.

[135]

SHARAF Myron : *Fury on Earth* : *A Biography of Wilhelm Reich*, NY, St-Martin’s Press, 1983.

SINELNIKOFF Constantin : *La Vie et l’œuvre de Wilhelm Reich*, Paris, Nuits Rouges, 2002.

STERBA Richard : *Réminiscences d’un psychiatre viennois*, Toulouse, Privat, 1986.

Quelques sites Internet consacrés à Wilhelm Reich

- [www.wilhelmreichmuseum.org](http://www.wilhelmreichmuseum.org) sur le Wilhelm Reich Museum

- [www.orgone.org](http://www.orgone.org)

- [www.orgonelab.org](http://www.orgonelab.org):

- www.orgon.com

- [acorgone.free.fr](http://acorgone.free.fr)

- [projetorgone.free.fr/Reich\_les\_concepts.htm](http://projetorgone.free.fr/Reich_les_concepts.htm)

- [projetorgone.free.fr/Reich\_et\_orgone.htm](http://projetorgone.free.fr/Reich_et_orgone.htm)

- Enfin, Le CEWR, animé par Jacques Lesage de la Haye et Gérard Guasch assure la formation des praticiens aux techniques de Reich.

Travaux actuels sur Wilhelm Reich,
d’après James De Meo, Ph.D.

Ce confrère a établi une liste quasi complète de tous les travaux consacrés à Wilhlem Reich entre 2000 et 2007. Il serait fastidieux de les énumérer tous, une évaluation chiffrée me semble suffisante, le lecteur intéressé pourra se reporter au livre de James De Meo [[84]](#footnote-84) et aux divers sites Internet relatifs à Reich. On dénombre 6 publications en 2000, 7 en 2001, 36 en 2002, 8 en 2003, 3 en 2004, 2 en 2005, 4 en 2006 et 4 en 2007. On retrouve fréquemment les mêmes auteurs dont James De Meo semble ravir la première place.

[136]

Je ne peux émettre aucune appréciation sur cette masse de documents, n’éprouvant pas d’intérêt particulier pour les thèses tardives et pour le moins « étonnantes » de Wilhelm Reich.

Bibliographie générale

ABGRALL Jean-Marie : *Les Charlatans de la santé*, Paris, Payot. 1998.

AMAR Hanania Alain : [*Les Savants fous – Au-delà de l’Allemagne*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/AMAR_Alain_Hanania/Savants_fous/Savants_fous.html) *nazie*. Paris, l’Harmattan, 2007.

BELLER S. : *Vienne et les Juifs*, Paris, Nathan, 1991.

BURLINGHAM Michael : *The Last Tiffany, a Biography of Dorothy Tiffany Burlingham*, NT, Atheneum, 1989.

FERAL Thierry : *Le Défi de la mémoire,* Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991.

FERAL Thierry et al. : [*Médecine et nazisme. Considérations actuelles*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Medecine_et_nazisme/Medecine_et_nazisme.html)*,* l’Harmattan, Paris, 1998.

FLECHTHEIM Ossip : *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972.

HERZL Theodor : *L’État juif*, in *La Nouvelle Revue française internationale*, décembre 1896, janvier 1897.

KOLBENHOFF Walter : *Sans Wilhelm Reich, jamais ce livre n’aurait été écrit…,* in *Les Sous-hommes*, adaptation française et présentation par Thierry Feral, Paris, l’Harmattan , 2000, pp. 213-218.

LAPORTE Philippe : *Reich, Marcuse, Castoriadis, ou l'impasse freudo-marxist*e, www.phi.lap.free.fr

MIJOLLA Alain (sous la direction de) : *Revue Internationale d’Histoire de la Psychanalyse*, 1, 1988, Paris, PUF.

WOLF Friedrich : *Cyankali*, International Arbeiter-Verlag, Berlin, Vienne, Zurich, 1929.

YOUNG-BRUEHL Elisabeth : *Anna Freud, a Biography*, NY, Summit Books, 1988.

[137]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

Pourquoi
tant de haine

*à l’encontre d’Otto et de Wilhelm ?*

[Retour à la table des matières](#tdm)

[137]

Les deux proscrits ont « osé » s’élever contre le « patriarche », mais surtout ils se sont permis de toucher à un domaine prétendument réservé au clan Freud, c’est-à-dire à la sexualité. Pourtant ni S. S. Freud ni Anna ne sont des exemples pour leurs contemporains et pour les humains en général.

D’un côté, un Sigismund Schlomo qui « choisit » l’abstinence aux alentours de la quarantaine ; on ne lui prête qu’une aventure non certifiée avec sa belle-sœur Mina. De l’autre, Anna Freud parfaitement incapable d’assumer son homosexualité, malgré son attirance pour Dorothy Tiffany Burlingham dont elle analysa les enfants, confiant la mère à Freud. Tout ce petit monde partait en vacances en groupe, au mépris des règles élémentaires de la cure type. Anna Freud était affublée de plusieurs sobriquets : « la vestale, la demoiselle de fer (en référence à une nouvelle de Léopold von Sacher Masoch [[85]](#footnote-85)), ou la pucelle de fer », comme le précise Lore Reich Rubin [[86]](#footnote-86) seconde fille de Wilhelm.

[138]

En revanche, Gross et Reich plaident pour une sexualité épanouie, voire débridée, en tout cas assumée.

Autre motif de discorde et de rupture, l’engagement politique. Otto est attiré par le mouvement anarchiste, Reich par le communisme, mais tous deux s’intéressent au corps social comme élément majeur dans la genèse des troubles, sans nier pour autant les conflits internes.

Ces deux brillants chercheurs ont eu le malheur de naître « trop tôt », à une époque hostile à leurs idées qui réapparaîtront en force en 1968 et dans les années qui suivirent.

Une question demeure, pourquoi les a-t-on diabolisés avec autant de haine ? Durant la sombre période de l’Inquisition, Giordano Bruno fut condamné au bûcher, Galilée [[87]](#footnote-87) fut sommé d’abjurer, sa vie était menacée. Léonard de Vinci échappa à toute traque, car il était protégé par des Princes. Le siècle des Lumières « accoucha » de grands penseurs qui, enfin, purent exprimer leurs idées dont certaines totalement révolutionnaires. Voltaire, Rousseau, Diderot, d’Alembert n’ont fort heureusement pas risqué leur vie, même si leur liberté était parfois menacée. Einstein n’a pas été brûlé. Il en résulte que l’excommunication d’un Otto Gross ou d’un Wilhelm Reich par leurs pairs prend une dimension encore plus abjecte au XXe siècle, comme si le spectre de l’Inquisition et des Torquemada resurgissait soudain.

Les hommes sont sourds, aveugles, muets et ce n’est pas le secret du bonheur, mais le refuge commode derrière l’égoïsme ou l’indifférence. Quand tireront-ils des leçons de l’Histoire ?

[139]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

La transmission
du savoir

[Retour à la table des matières](#tdm)

[139]

Le lecteur risque d’être quelque peu surpris que ce livre s’achève par un développement sur la transmission du savoir. À ceux qui pourraient prendre ombrage de ce qui va être écrit, je me permets de rappeler l’exemple de S. S. Freud qui, ne citant jamais ses sources, a agi comme s’il était auto-engendré, et a de surcroît répudié ses « fils » qui osaient penser au-delà de lui. Rien avant moi, rien après moi… Cette « parthénogenèse » correspond bien à la mégalomanie du « patriarche » qui a voulu imiter Moïse, voire le dépasser et être un « nouveau prophète ». Mais il n’était certainement ni un enseignant, ni un transmetteur, par crainte – que dis-je – par terreur d’être « supplanté ». Il est vrai que Freud n’a pas le monopole de cette attitude : certaines « expériences » que j’ai eues avec de prétendus enseignants me l’ont confirmé. Reste que le pseudo-inventeur de la psychanalyse a assassiné ses « pères » comme il a assassiné ses « fils » alors que l’enseignement se situe justement dans la prolongation – pour on contre – des « pères » pour permettre aux « fils » d’advenir et de poursuivre le processus.

Enseigner, transmettre, est un métier – voire une mission – exaltant si l’on veut bien l’exercer avec certaines caractéristiques : sincérité, humilité, générosité, tolérance, patience et ouverture. La pédagogie ne s’enseigne pas, de même que le savoir-faire.

Les IUFM (Instituts de Formation des Maîtres), aux dires d’enseignants que j’ai suivis médicalement, en témoignent : ces instituts ne servent pas à grand chose, sinon, au mépris de l’avertissement de Montaigne, à produire des agents de l’État

[140]

chargés d’enseigner avec une tête pleine de considérations théoriques sur la psychopédagogie, mais parfaitement incapables de mettre en application les « recettes » apprises – quand elles existent –, car, nommés en tant que jeunes diplômés dans des zones « déshéritées » sur le plan culturel ou « chaudes » sur le plan social, ils finissent par grossir le rang des consultants en psychiatrie. Ce rang est devenu un flot difficile à endiguer.

Le savoir-faire s’acquiert avec le temps et grâce à des modèles rencontrés durant sa propre trajectoire. Transmettre suppose une absence totale de suffisance, d’arrogance et de dédain pour les « non-sachants » provisoires. Transmettre impose une absence de rétention d’information qui pourrait offrir une illusion de pouvoir. Transmettre enfin implique une absence de crainte du plagiat. Si un élève reprend vos mots, c’est qu’il a réussi à se les approprier. L’honnêteté consistera alors à citer ses sources et cela concerne tous les protagonistes : propagateurs d’un concept et utilisateurs de ce dernier.

Et c’est bien là que le problème s’est posé pour la plupart des écrits du XIXe siècle et dans une moindre mesure ceux du XXe, durant lesquels « on » ne citait pas ses sources, laissant planer le doute volontairement ou non sur l’origine de ses travaux ou « découvertes » [[88]](#footnote-88). Notre XXIe siècle, envahi par Internet, la surinformation voire la désinformation, fourmillerait de procès pour plagiat si nous fonctionnions comme l’ont fait nos prédécesseurs. Mon ami Thierry Feral, excellent germaniste et jeune retraité de l’Education nationale, m’a fait le plaisir et l’honneur de me confier la rédaction d’une partie

[141]

de son livre, intitulé *Contre la vie mutilée*, ensemble de réflexions fort pertinentes et génératrices de débats notamment sur le savoir et l’enseignement. Ce double regard enseignant-psychiatre permettra peut-être de repenser le *modus operandi* de l’enseignant, et d’éviter le clonage et le formatage dont semblent être victimes tous les acteurs du savoir.

Les modèles sont utiles mais les anti-modèles (ou contre-modèles) le sont tout autant. Ainsi, ai-je eu la « chance » de rencontrer deux agrégés de médecine, l’un professeur de cardiologie au CHU Avicenne de Rabat, l’autre professeur de neurologie au CHU Lariboisière Saint-Louis (Université de Paris VII). Ces deux enseignants médecins avaient en commun une arrogance lors de leurs visites, un dédain pour les malades, les soignants (en dehors des infirmières en chef qui régnaient en fait sur ces services de façon occulte mais bien réelle) et un défaut d’humanité tel qu’il suffisait de se promettre d’agir totalement à l’opposé de leurs attitudes pour avoir une approche véritablement éthique et soignante. Ces mandarins n’étaient à l’aise qu’au milieu d’une cour, pérorant, révélant tout haut des diagnostics parfois dramatiques qui auraient imposé un échange privé avec le patient et non une discussion du cas en public…

Depuis Lucien Morin [[89]](#footnote-89), les débats sur l’enseignement sont légion et je ne souhaite pas en « imposer » une énième version.

Je me contenterai d’évoquer ce que je connais bien, l’apprentissage de mon métier de psychiatre et psychothérapeute, la transmission à mes « élèves », les internes auxquels il était vital d’apporter une formation pratique clinique, juridique, thérapeutique, institutionnelle, parallèlement à ce que propose l’Université. En outre, diriger les travaux de thèse et de mémoire de spécialité de certains de « mes » internes, après avoir été moi-même guidé par un maître comme Georges [142] Daumezon à Sainte Anne (Paris), fut très exaltant ; il était question de guider, de transmettre, d’orienter parfois tout en respectant la pensée de l’impétrant, d’ouvrir des pistes nouvelles, « d’engueuler » parfois le candidat, donc de TRANSMETTRE sans réserve. Ayant eu la chance de recevoir beaucoup, il m’est apparu simplement normal de donner.

Avant de développer plus avant le problème de Freud et de ses emprunts jamais reconnus à d’innombrables sources, je voudrais citer quelques réflexions, sur la transmission du savoir, de mon ami Marc-Alain Ouaknin (MAO) que j’avais convié à Lyon en octobre 2000, pour parler d’un thème qui me tenait à cœur : *le judaïsme et la mystique juive, sources fondamentales des théories freudiennes.*

Voici quelques extraits de cette manifestation que j’avais enregistrée : *« […]* *Einstein était potamologue ; il s'agit de l'étude des fleuves*. [Einstein s'est intéressé aux fleuves et à leurs parcours, et plus spécifiquement à ce que MAO appelle la *distance buissonnière des fleuves*, H. A. A.]. « *[…] Un fleuve a toujours deux distances, deux longueurs, deux mesures. Il y a la longueur mathématique et la longueur buissonnière. La première se situe entre la source et l'embouchure. C'est une ligne droite virtuelle, car aucun fleuve ne va en ligne droite. Dans les fleuves de plaine, il y a des méandres, le fleuve prend le temps de faire l'école buissonnière, il fait des écarts.* *[…]* »*.* Il ajoute : « *[…]* *Einstein est parvenu à la conclusion que la longueur buissonnière est toujours égale à  fois la longueur mathématique du fleuve. Si un fleuve a une longueur mathématique d’un kilomètre, sa longueur buissonnière sera de 3, 14 Km* *[…]* ».

La métaphore du fleuve est présente chez Héraclite, Heidegger, Hölderlin. « *Il s'agit bien du fleuve et non de la mer ou l'eau, un fleuve a toujours deux rives. Pour exister, le fleuve a besoin de deux rives. Il faut passer de l'autre côté* »*.*

[143]

MAO poursuit : « *Dans le cas du fleuve, il y a deux rives et il faut être capable de passer de l’autre côté. Le mot hébreu* « yvri » *signifie le passeur. Le passeur est celui qui passe de l’autre côté. Il ne se contente pas d’être ici, mais il est toujours là-bas. Je vous renvoie au plus beau texte qui existe sur la condition juive écrit par Maurice Blanchot dans un livre intitulé* L’entretien infini *où il fait un commentaire d’un texte d’André Neher intitulé* L'existence juive, solitude et affrontements*. Blanchot expose merveilleusement cette idée du Juif comme étant de l’autre côté du fleuve* *[…]* ».

En outre, dit MAO : « *La transmission de la parole est très importante. Je parle et je veux que cette parole soit transmise. Il y a une vie, un voyage de la parole. Parler, c’est faire en sorte que je devienne le passeur des mots... […]. Faisons un peu de géographie. Quand on regarde la carte d’Israël, [on voit] la Méditerranée, le Jourdain [qui dispose de] deux mers intérieures, deux lacs, le lac de Tibériade et celui de la mer Morte dite mer de sel […]*».

L’orateur explique : « *[…] Le lac de Tibériade reçoit le Jourdain, se remplit d’eau et la redonne, il est un lieu de purification. […]. Un être pur et sain est quelqu’un qui sait recevoir et qui sait donner. La mer Morte reçoit le Jourdain et rien n’en sort. Le seul équilibre vient de l’évaporation. La mer Morte ne fait que recevoir et ne donne pas. Quand on n’est pas dans le passage, c’est-à-dire recevoir et donner, on est soit dans la mort, soit dans l’éclatement psychique*».

De même qu’il importe pour moi de rendre à César ce qui est à César et de ne pas perpétuer des idées fausses confortables pour les contempteurs « staliniens » du freudisme, il importe également de resituer la psychanalyse à sa place, celle qu’elle n’aurait jamais dû quitter. La méthode freudienne, fondée sur des hypothèses devenues des théories par ses propagateurs puis des dogmes par ses adeptes fait partie d’un ensemble, celui des divers courants de la psychanalyse dont on a écrit trop souvent à tort qu’elle fut inventée par Freud – [144] voir à ce sujet les travaux du philosophe grec Antiphon d’Athènes qui mit au point ce qui semble être une des premières tentatives de soin par la parole 2400 ans avant Sigismund Schlomo Freud. Les psychanalyses appartiennent au *corpus* plus étendu des psychothérapies, lequel appartient au domaine plus vaste de la psychologie.

La psychologie est une des branches de la philosophie, pièce maîtresse des sciences humaines.

Le programme de philosophie du baccalauréat du même nom que j’obtins en 1965 comportait quatre grands secteurs : la logique, la morale, la psychologie et la métaphysique. Ce bref rappel me semblait indispensable pour les lecteurs, compte tenu de la place envahissante et exorbitante occupée par la seule théorie freudienne dans la culture (cinéma, littérature, poésie, théâtre, chansons…), la société et le langage même populaire au cours du XXe siècle [[90]](#footnote-90). Il suffit d’écouter autour de soi, à la radio, et de constater dans différents *media* l’usage immodéré et le plus souvent risible de mots tels que « quelque part, l’ego, le moi, l’investissement, la recherche du sens, la relation à la mère, le traumatisme, faire son deuil, discours, créer du lien, *baby blues*…). Dès l’instant où une idée se mue en théorie et devient un dogme, il y a danger pour la libre-pensée, pour la liberté tout court.

Le dogmatisme est commun à toutes les dictatures, qu’elles soient militaro-politiques et plus encore dans le domaine intellectuel car dans ce dernier cas, elles peuvent se

[145] cacher derrière le masque fielleux d’un pseudo humanisme cent fois plus pernicieux. Arthur Koestler avait – courageusement et avec raison – osé comparer les communistes staliniens aux plus obtus dogmatiques du mouvement psychanalytique. On retrouve effectivement bien des points communs : exclusion des déviants, anathème, rumeurs et fratricides éhontés…

Un déclin de la psychanalyse s’est amorcé vers la fin du siècle dernier en particulier dans les pays anglo-saxons, la France et l’Argentine demeurant des bastions provisoires. Il est parfaitement indécent de proposer à la légère à des patients une méthode au coût aussi exorbitant et à la durée aussi longue… Monique Gibeault [[91]](#footnote-91)\* écrivait déjà en 1994 : « *[…] Dans la période de crise que traverse le monde actuel, crise aussi bien économique que sociale ou morale, devant la place de plus en plus importante qu’occupent les neuro-sciences, le cognitivisme, le comportementalisme, nous sommes nombreux à nous interroger sur cette aventure que nous osons proposer à nos patients, d’une cure qui sera coûteuse en temps et en argent, d’une durée indéterminée et dont nous ne pouvons leur garantir le résultat, fût-ce en termes de probabilité statistique*. »

La psychanalyse a commencé par s’intéresser aux névroses avant de ratisser de plus en plus large dans le domaine de la santé, au point d’envahir la société tout entière (*media*, langage quotidien, faits divers…).

Pour être honnête, il faut reconnaître que, fort heureusement, dans certains instituts psychanalytiques, de courageux et lucides confrères osent secouer voire briser le joug trop longtemps tenu, fermement et dogmatiquement, par quelques dinosaures, caciques ou « petits marquis ». Ces « nouveaux » psychanalystes vont peut-être raviver la flamme vacillante d’une discipline bien mise à mal dans la plupart des pays développés.

[146]

Woody Allen raconte des anecdotes dont lui seul a le secret, et notamment celle où il relate qu’il se rendit chez son analyste comme de coutume, alors qu’il était « en soins » depuis plus de 15 ans. Il ne reconnut pas le décor du cabinet et se souvint soudainement que son analyste était mort et qu’il lui avait fallu en trouver un autre…

Mes propos peuvent paraître excessifs et systématiquement anti-psychanalytiques. Ce qui est loin d’être le cas. J’ai utilisé dans ma pratique quotidienne des concepts psychanalytiques qui m’ont considérablement aidé à soulager les souffrances de nombreux patients. En revanche, je me suis rapidement situé non comme anti-freudien, mais comme anté-freudien, habité par le même héritage culturel que Freud. De plus ma formation m’a apporté une ouverture qui n’excluait aucune approche. Je considère comme essentielle, pour un psychiatre psychothérapeute psychanalyste, la capacité d’utiliser selon le patient et, pour un même patient selon son évolution, tout « l’arsenal thérapeutique » adéquat.

En réalité, je dois avouer que j’ai été fasciné par les écrits de S. S. Freud lorsque j’étais en classe de première puis en section philosophie pour le baccalauréat. Mais il y avait un abîme entre les écrits et l’homme – qui m’est apparu, au fil des ans, assez détestable. J’ai eu, un temps, du mal à admettre les faiblesses, les erreurs, les fautes de Freud et à le considérer comme un individu frappé des mêmes limites que n’importe quel humain.

Ma réticence, mes positions parfois rudes et intransigeantes s’adressent surtout aux « élèves » immédiats et lointains du Viennois, animés par un dogmatisme stérile accompagné d’une arrogance et d’un dédain pour ceux qui ne faisaient pas partie de leur groupe assimilable alors à une authentique secte.

[147]

Une question demeure : pourquoi Freud n’a-t-il pas cité ses sources, alors que, avec ses amis de « l’anneau secret » le spectre du plagiat le terrorisait ?

Le fait que ce fut une pratique courante au XIXe siècle et au début du XXe ne me satisfait nullement, face à la nécessité d’une honnêteté intellectuelle indispensable dans une telle discipline s’adressant à des êtres humains parfois en grande souffrance.

Freud n’a pas « inventé » la psychanalyse *ex nihilo*. Il a eu des prédécesseurs, de même qu’il n’a inventé ni l’inconscient, ni l’interprétation des rêves, ni la technique de l’interprétation du discours. Nous reviendrons sur chacun de ces points en les argumentant.

Je me souviens parfaitement d’un cycle de formation continue au sein d’une association scientifique à Lyon dont j’étais le secrétaire général. Nous avions sollicité le professeur Cosnier pour trois interventions sur les psychothérapies. Notre confrère avait interrogé la salle sur la « qualification » de S. S. Freud : inventeur ou découvreur de la psychanalyse ? La quasi-unanimité avait opté pour « inventeur ». Je pris alors la parole pour démontrer que Freud était un découvreur, comme beaucoup d’autres chercheurs dans d’autres domaines et que si l’idée exposée préexistait, la nouveauté résidait davantage dans la façon de la présenter. En l’occurrence, Freud avait fait de nombreux emprunts à la mythologie grecque, égyptienne et aux sources juives auxquelles il s’était abreuvé : Talmud, Bible, Kabbale… Curieusement, il passera toute sa vie à vivre un paradoxe, gommer ses ascendances juives dans certaines situations et se revendiquer comme Juif dans d’autres cas [[92]](#footnote-92).

Il convient d’évoquer le philosophe grec Antiphon [voir commentaire n° 1, p. 157] d’Athènes qui, 2400 ans avant [148] Freud, est vraisemblablement le véritable père de la psychothérapie verbale comme l’écrit le philosophe Michel Onfray dans *Les Sagesses antiques* (page 94) : « *[…]* « *À ma connaissance, Freud ne cite jamais Antiphon d’Athènes, qui pourrait pourtant bien passer pour le précurseur de la discipline créée à Vienne au début du XXe siècle. Qu’on en juge : après avoir eu recours à des libelles d’un genre publicitaire, Antiphon a ouvert près de l’agora de Corinthe un genre de cabinet dans lequel il reçoit des patients qu’il soumet à un traitement qui repose sur la parole.* »

Onfray écrit : « *D’abord il écoute dans un tête-à-tête, puis suit une thérapie verbale. Le contenu de cette conversation vise la disparition de la souffrance qui a amené le patient* *au domicile du philosophe. Les détails de cette médication de l’âme par le verbe étaient sûrement consignés dans son livre* L’art d’échapper à l’affliction*, mais cet ouvrage n’a pas été retrouvé*… »

Michel Onfray poursuit :

« *[…]* *On reconnaissait au sophiste un immense pouvoir de persuasion, une puissance de feu verbale considérable. On imagine quel thérapeute il pouvait être. Son option matérialiste, moniste, immanente lui permet de concevoir qu’on peut accéder à la cause profonde du mal, située dans la matière atomique du patient, à l’aide de la parole qui fabrique des représentations utiles pour agir sur le corps et infléchir les logiques de souffrances psychiques, donc corporelles*. »

Mais aussi : « *[…]* *Les principes de la psychanalyse se trouvent ici ramassés d’une manière étonnante. Pire, ou mieux, Antiphon donne aux rêves un rôle cardinal dans l’économie de cette thérapie. Il propose en effet de les interpréter. À sa manière, il aurait pu faire du rêve la voie royale qui mène à ce qu’on n’appelait pas encore l’inconscient, mais qui se dissimule dans les atomes psychiques avant de contaminer les atomes somatiques.* »

[149]

Onfray précise page 93 : « *Antiphon, inventeur de la psychanalyse ? L’âme doit éviter les tensions multiples et les combats entre plusieurs motifs. Quand elle subit la loi des guerres intérieures, le psychisme se trouve fragilisé et le corps en subit les conséquences, d’où des fragilités, douleurs, souffrances et malaises. […] De manière extravagante, Antiphon d’Athènes, au Vesiècle avant l’ère chrétienne, invente une thérapie qui ressemble étrangement à la psychanalys*e »

Les apports attribués faussement à Freud [[93]](#footnote-93)

- *L’inconscient* : ce mot a été employé pour la première fois par Karl Robert Eduard von Hartmann (1842-1906), philosophe allemand, auteur notamment de *Philosophie de l’inconscient* en 1869, ouvrage dans lequel il affirme l’existence d’un « inconscient psychique ».

Mais il eut des prédécesseurs, avec Montaigne qui parle d’inscient dans *Les Essais*, et avec Gottfried Wilhelm von Leibniz (au XVIIe siècle) qui évoque la notion de subconscient

- *Les rêves*: Freud s’est abondamment servi des pratiques de l’Egypte ancienne (qui essaimèrent dans tout le bassin méditerranéen) et des interprétations de Joseph (au Pharaon) et celles de Daniel dans la Bible. Les Egyptiens ont développé les techniques divinatoires des rêves mises au point par les Assyriens. Des peurs archaïques, ancestrales se transmettaient de génération en génération : en particulier, la nuit, le sommeil et le rêve étaient une possibilité de « rencontre » entre les humains, les esprits et les dieux. On attribuait alors au rêve la possibilité de révéler le futur.

[150]

Les prêtres se sont emparés de ces peurs et sont devenus les intermédiaires entre l’homme et les dieux, inspirés par ceux-ci et détenteurs du pouvoir de décrypter les songes. S. S. Freud s‘éloigne de la « méthode » biblique de décryptage des rêves estimée uniquement symbolique, et privilégie un déchiffrage au sens prétendument universel, sa méthode qui décortique le rêve dans ses plus infimes détails qui deviennent alors une véritable « mine d’or » pour l’analyste établissant des liens (hypothétiques) entre contenu manifeste et contenu latent… Le symbolique revient alors en force puisque tel « détail » signifie ceci ou cela, un serpent devient un pénis, un tunnel un vagin, une tour érigée un pénis en érection, une colline arrondie un sein, et bon nombre de « freudaines » du même acabit, dont le cinéma s’est abondamment emparé, même chez un immense cinéaste comme Alfred Hitchcock qui offre au spectateur une « psychanalyse simplette » de ses héros dans *Pas de printemps pour Marnie*, *La Maison du docteur Edwardes* et *Psychose*.

En réalité, la méthode freudienne d’interprétation des rêves est un mélange habile de celle des Sages bibliques et de ses hypothèses qu’il veut absolument transformer en théorie et surtout en dogme à valeur universelle ! On retrouve la mégalomanie de cet homme susceptible, réagissant très mal à toute ébauche de critique, et désireux de s’affranchir une nouvelle fois de son héritage culturel.

Voici ma traduction d’une synthèse d’un article de Myriam Huttler concernant « *The Jewish Origins of Freud’s Interpretations of Dreams* », paru dans le *Journal of Psychology and Judaism*, vol. 23, n° 1, Springer, Pays-Bas, 1999 :

« *[…] Depuis de nombreuses années, il a été admis que Sigmund Freud n’avait jamais reçu d’éducation religieuse juive et ignorait l’hébreu, la Bible ou l’histoire juive. Freud lui-même considérait cela comme une part négligeable de son éducation, ce qu’il regretta.*

[151]

*Mais les recherches de quelqu’un comme Rainey révèlent que Freud fréquenta des écoles religieuses juives offrant une solide éducation religieuse, la langue hébraïque, la Bible et le Talmud, et Freud lui-même était un bon élève dans ces disciplines […]* ».

David Banon fournit pour sa part des données intéressantes sur « Le rêve entre midrash et psychanalyse », lors d’une communication au premier Colloque International d’Etudes Midrashiques d’Etel (France), en 2005.

Le midrash est une ensemble de commentaires des textes bibliques en lien avec la vie quotidienne Que nous dit-il en substance ? La psychanalyse repose sur plusieurs piliers dont l’interprétation des rêves. Mais l’exégète de la Bible s’intéresse aussi au rêve. L’un et l’autre dans un abord supposé thérapeutique et l’autre éthique cherchent à interpréter le contenu des songes.

« *[…] L’analyste cherche ce qui se dissimule derrière les images qui émergent du fond de l’inconscient et affleure à la conscience ; de l’autre l’exégète cherche à appréhender le sens qui circule entre les lignes, les versets […]. Pour la tradition rabbinique, comme pour le monde antique en général, les rêves sont prophétiques [sous-prophétiques], la véritable*

*prophétie est parole de Dieu […] les rêves sont considérés comme anticipateurs, prémonitoires ou auguraux […]* ».

Quoi qu’il en soit, l’interprétation des rêves n’a pas attendu Freud pour exister, elle fait partie de l’histoire de l’humanité depuis que nous avons des traces écrites identifiables. Les marchands d’illusion actuels, gourous, marabouts et autres « décrypteurs » d’avenir dans les boules de cristal, le marc de café ou se servant de techniques inspirées de la psychanalyse, ont encore de beaux jours devant eux, la principale peur de l’être humain étant son caractère mortel et la crainte du futur. Il perdra toute objectivité dans des situations de détresse et se livrera à des escrocs sans scrupule qui prolifèrent toujours en notre IIIe millénaire balbutiant.

[152]

- *La technique d’interprétation du discours* est directement inspirée du talmud et du mode de discussion des sages, c’est-à-dire le *pilpoul*, mais aussi la *kabbala* pour les mystiques.

Alain de Benoist [[94]](#footnote-94), dans son livre évoque les relations entre la pensée talmudique et la psychanalyse. Voici quelques extraits de l’ouvrage :

*« […]* *On a souvent rapproché la pensée talmudique de la démarche psychanalytique. Pour Manès Sperber, le freudisme est ‘la mise en psychologie de l'Ancien Testament’ […].*

Citons l’essai de David Bakan [[95]](#footnote-95), professeur à l'Université de Chicago*,* sur le même sujet :

« *[…]* *Plus récemment, le Dr Percival Baile*y [[96]](#footnote-96) *a présenté Freud comme un* rabbin laïc*, dont* l'attitude à propos du sexe est celle de la Kabbale *[…]* ».

De plus, note Benoist :

« *[…] Opinion partagée par Ernst Jimon : ‘La ressemblance entre le monde du Talmud et le monde spirituel dans lequel vivait Freud ne tient pas seulement à la similitude de la forme au niveau de la technique d'association. C'est dan dans son judaïsme qu’il faut chercher le secret de l'œuvre de Freud’.[…]* ».

Selon Kafka, d’après Marthe Robert *:* « *[…] L'œuvre de Freud est plutôt un chapitre de l'histoire juive écrit par la génération* [153] *actuelle, en quelque sorte le dernier en date des commentaires du Talmud, et en cela réside toute l'extension dont elle est susceptibl*e ».

Alain de Benoist précise : « *[…] La mère de Freud parlait un allemand encore mal dégagé du yiddish. Son père, Jakob, […] avait probablement conservé l'allure typique du Juif pieux d'Europe occidentale. Issu des milieux hassidiques, il avait cependant abandonné le judaïsme ancestral […]. Toute sa vie durant, Sigmund Freud devait donc se trouver partagé entre deux histoires, deux cultures, deux formes de pensée : d'une part celle du peuple juif, nourrie de la Bible et du Talmud, source d'une tradition intensément vécue ; d'autre part, l'humanisme occidental, la culture classique et germanique. […]* »

Enfin, conclut Benoist : *[…] Dans son œuvre, d'innombrables références bibliques voisineront avec des citations de ses auteurs favoris : Goethe, Lessing, Shakespeare, Virgile et Sophocle. Mais, chez lui, cette dualité ne suscite nulle synthèse harmonieuse. Elle provoque au contraire un malaise persistant*. »

David Benhaïm [[97]](#footnote-97) a publié un commentaire relatif au travail réalisé par Moisès Kijak dont le thème était : « Sigmund

Freud et son identification à Rabbi Yohanan ben Zakkaï [voir commentaire n° 2, pp. 157-158]. Il le présente ainsi : « *C’est dans le cadre de la recherche que j’ai entreprise ces dernières années sur la judéité de Freud, que j’ai découvert les travaux du docteur Moisés Kijak, membre de l’Association psychanalytique argentine. Depuis quelques années, il a publié une série de travaux sur les rapports de Freud et de son œuvre avec le judaïsme dans la* Revista de psicoanalisis [[98]](#footnote-98) :

[154]

« *[…]. Il tente de cerner et d’analyser les identifications juives de Freud* [parmi lesquelles] *l’identification à Rabbi Yohanan ben Zakkaï. […]* ».

Benhaïm note : *[…] Il montre ce que cette judéité devient chez* un Juif sans Dieu *[…] et ce qu’elle signifie lorsqu’elle est coupée de toute foi vivante et de toute pratique.[…]* *Si* [Freud] *pouvait considérer la religion comme une illusion, il n’en est pas de même des personnages […] de la tradition religieuse juive [qui] semblent demeurer vivants dans sa mémoire […] comme les personnages primordiaux de l’enfance […]. Le judaïsme devient histoire […] qui semble se confondre avec celle du mouvement psychanalytique.* »

Un livre récemment paru, *Sigmund est fou et Freud a tout* faux [[99]](#footnote-99) contient une attaque impitoyable de la théorie freudienne d’interprétation des rêves. Cet ouvrage nous remet en mémoire les violentes critiques de Pierre Debray-Ritzen, adepte des théories génétiques en psychiatrie et auteur de brûlots dont *La Scolastique freudienne* (Fayard, 1972), *La Psychanalyse, cette imposture* (Albin Michel, 1991), *Petite Histoire naturelle de la sexualité infantile expurgée des jobardises* (Mausanne, éd. Pierre-Marcel Favre, 1982).

En toute honnêteté, il faut reconnaître à S. S. Freud la découverte et surtout la description de la sexualité infantile et la synthèse de diverses approches de la psychologie humaine à travers les philosophes et les penseurs en général. Son principal mérite aura été de proposer des idées audacieuses dans un empire austro-hongrois en décomposition et antisémite. La psychanalyse a encore un bel avenir devant elle, sous réserve de se resituer, de revenir à des indications justifiées, de ne pas « ratisser large » sur le plan des pathologies, d’abandonner le dogmatisme étriqué et de faire le pont entre les hypothèses, les théories et les pratiques…

[155]

Comme c’est bien souvent le cas, l’œuvre a largement dépassé son « créateur » et elle vit de façon autonome.

Donner et recevoir, donner parfois sans recevoir, du moins directement, tel devrait être le maître-mot de l’enseignant moderne. Cesser de sacraliser l’évaluation, renoncer au « diabolique » formatage des esprits débouchant sur l’individu moyen comme le décrit Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, voilà des missions exaltantes pour celui qui veut être un authentique passeur d’idées.

La transmission du savoir est sans doute la clef de l’avenir de l’Humanité. Le savoir n’est pas une foi. Il doit pouvoir être contesté, contrôlé, argumenté, modifié, critiqué. L’incompatibilité entre le savoir et la foi est totale.

Le gourou n’est pas un enseignant, ni un passeur d’idées, sauf s’il laisse l’enseigné réfléchir par lui-même, faire ses choix lui-même, vivre sa vie selon son cœur. Or, notre époque est de plus en plus folle. Le formatage des individus est en route, la pensée ne semble plus être partout autorisée. L’homme « mono-neuronal » se profile à l’horizon si nous ne réagissons pas très rapidement.

Certains diront que j’ai une vision bien pessimiste ou paranoïaque du futur. En réalité, seul un réalisme opiniâtre m’anime, étayé par des constats troublants et inquiétants dans divers domaines, celui que je connais le mieux, la santé et plus particulièrement la psychiatrie que certains veulent voir disparaître au profit d’un « machin » nommé « santé mentale ». Le même phénomène se produit à l’Éducation nationale avec les IUFM, mais aussi dans tous les « grands corps (malades) de l’État » et atteint aussi le privé. Je pense plus spécifiquement à certaines industries de santé dans lesquelles règnent la « pensée » unique, le matraquage médiatique. Les gouvernants utilisent des voies identiques qui les confortent dans la manipulation des esprits : la valorisation des médicaments génériques, la culpabilisation des malades – pourtant [156] citoyens, mais infantilisés – et en fait la culpabilisation des citoyens dans tous les domaines : sécurité routière, pollution, alimentation, abus de boissons alcoolisées, maladies sexuellement transmissibles, SIDA, épargne, abus du tabac…

Le citoyen n’est plus un adulte, mais un bambin auquel le bon « papa gouvernement » va « apprendre à vivre » enfin avec au bout, la « carotte du bonheur » dans sa version bien sirupeuse…

Où est la pensée, dans tout cela, où se terre la réflexion, où se cache la liberté ?

Il faut sûrement aller les rechercher avec obstination, pour ne pas retomber dans un monde ignorant, voire ignare, cause de tous les maux, comme l’écrivait si bien le génial Albert Camus dans *La Peste*[[100]](#footnote-100) : « *Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l’ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n’est pas éclairée* ».

[157]

La transmission du savoir

Commentaires

[Retour à la table des matières](#tdm)

**1** : Antiphon d’Athènes.

- Voir Michel Onfray, *Contre-histoire de la philosophie : Les sagesses antiques*. Grasset et Fasquelle. Paris, 2006.

Selon le site <http://fr.wikipedia.org/wiki/Antiphon> : La source essentielle dont nous disposons serait Thucydide. De toute l’œuvre d’Antiphon estimée à une soixantaine de discours, six seulement subsisteraient. Il serait « *le fondateur de l'éloquence judiciair*e ». En outre, « *[…] Antiphon peut être considéré comme un des précurseurs de la psychanalyse. Il est l’inventeur d’une méthode d’interprétation des rêves ainsi que d'une thérapie de l'âme fondée sur le discours*».

**2** : Yohannan ben Zakkaï :

David Benhaïm écrit : « *[…] Rabbi Yohanan Ben Zakkaï, auquel Sigmund Freud se réfère, fut un des plus grands tannaïm*[[101]](#footnote-101) *à qui l’on doit les réformes qui permirent au peuple juif de préserver son existence. La chute de Jérusalem et la destruction du Temple, en l’an 70 après J.-C., marque un jalon très important dans l’histoire du peuple juif. Le Temple et le culte qu’on y pratiquait représentaient l’un des trois piliers fondamentaux du judaïsme. […]* »

[158]

Benhaïm poursuit : *« […]* *À l’origine des réformes introduites par Rabbi Yohanan Ben Zakkaï, la synagogue devint le lieu d’étude et de réunion. À partir de ce moment, elle devint le centre de la vie communautaire juive […]. Les modifications introduites par Rabbi Yohanan Ben Zakkai et ses disciples marquèrent un tournant.[…]* ».

Il précise : « *[…]* *En passant du Temple à la synagogue, le culte cessa d’appartenir exclusivement à une caste privilégiée et son contenu se modifia fondamentalement du fait de la suppression des sacrifices. Peut-être est-ce à partir de ce moment que l’on peut parler d’un progrès (le mot ‘triomphe’ nous paraît plus absolu) de la spiritualité. Pour Sigmund Freud, ce progrès était fondé sur l’interdit de la représentation plastique de la divinité […]* ».

[159]

La transmission du savoir

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#tdm)

AMAR Alain et coll. : Ethique et psychothérapies, in *L’Information psychiatrique*, vol. 72, 1996, pp. 40-46.

AMAR Alain : Les psychothérapies au regard de l’éthique et de la loi. Publié dans *Le Journal* n° 24, Toulouse 2004 et n° 26, 2005 et dans *Los Muestros* (Institut Séfarade Européen de Bruxelles), n° 57, 2004 et n° 58, 2005.

AMAR Hanania Alain : *Mémoires d’un psychiatre (dé)rangé.* L’Harmattan, Paris, 2005.

AMAR Hanania Alain : [*Les Savants fous*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/AMAR_Alain_Hanania/Savants_fous/Savants_fous.html)*.* L’Harmattan, Paris, 2007.

BAILEY Percival : *Sigmund le tourmenté*. La Table Ronde, Paris, 1972.

BAKAN David : *Freud et la tradition mystique juive*. Payot, Paris, 1964.

BANON David : *Le Rêve entre midrash et psychanalyse. Interprétation rabbinique et interprétation psychanalytique. Premier colloque international d’études midrashiques*. Etel (France), 2005.

BENHAÏM David : Sigmund Freud et son identification à Rabbi Yohanan ben Zakkaï, in *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal* Vol. 12, n° 2, 2000 et *Le Coq-héron*, n° 162, Paris, 2000.

BENOIST (de) Alain : *Vu de droite, Anthologie critique des idées contemporaine*s. Copernic, Paris, 1977.

BRECHT Bertolt : *La Vie de Galilée*, Paris, l’Arche, 1955.

CAMUS Albert : [*La Peste*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030174649), Paris, Gallimard, 1947.

BLANCHOT Maurice : *L’Entretien infini*, Gallimard, Paris, 1969.

DEUTSCH Emeric : *Interprétations psychanalytiques et interprétations talmudiques. La Place des rêves dans le judaïsme*. Akadem, Jérusalem, 2005.

CANETTI Elias : *Le Flambeau dans l’oreille*, L. d. P/biblio, Paris, 1985.

FERAL Thierry, AMAR Hanania Alain : [*Contre la vie mutilée*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Contre_la_vie_mutilee/Contre_la_vie_mutilee.html). L’Harmattan, Paris, 2008.

[160]

GIBEAULT Monique : Refus et thérapeutique, in Paris, *RFP*, 4, 1994, pp. 11-42.

GOLDSCHMIDT Georges-Arthur : *Quand Freud voit la mer*, Buchet/Chastel, Paris, 1988.

HARTMANN (von) Eduard : *The Philosophy of the Unconscious.* Living Time, UK, 2002.

HUXLEY Aldous Léonard : *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2002.

KLEINBERG Ethan : *Levinas and Freud : Talmud and Psychoanalysis before the lette*r. Center for Jewish history. 2006.

MAURY Liliane : *Philosophie et sciences humaines: la place de la psychanalyse dans le débat entre Wallon et Piaget.* CNRS, Paris (date non spécifiée)

MENDEL Gérard : *La Psychanalyse revisitée.* La Découverte, 1988.

MERINA : *Freud y el Talmud*. Grijalbo. Espagne, 1974.

MORIN Lucien : *Les Charlatans de la nouvelle pédagogie*, Paris, PUF, 1973.

NEHER André : *L’Existence juive, solitude et affrontements*, Seuil, Paris, 1962.

NEILL Alexandre Sutherland : *Libres Enfants de Summerhill*, NY, Hart Publishing, 1962.

ONFRAY Michel : *Contre-histoire de la philosophie, les sagesses antiques*. Grasset et Fasquelle, Paris, 2006.

POMMIER René : *Sigmund est fou et Freud a tout faux*, Paris, éditions de Fallois, 2008.

SACHER-MASOCH (von) Léopold : *La Vénus à la fourrure et autres nouvelles*, Paris, Pocket, 1985.

SALOMON Jean-Jacques : *Les Scientifiques. Entre pouvoir et savoir*. Albin Michel, Paris, 2006.

SPERBER Manès : *Le Talon d'Achille*. Calmann-Levy, Paris, 1957.

TREGOUËT René : *Des Pyramides du pouvoir aux réseaux de savoir.* Tome 1. Rapport d'information 331 - 1997 - 1998. Commission des Finances (http://www.senat.fr/rap/r97-331-t1/r97-331-t1\_mono.html#toc3).

[161]

**Otto Gross et Wilhelm Reich.
Essai sur la castration de la pensée.**

INDEX GÉNÉRAL

Seuls les noms propres figurant dans le texte proprement dit sont cités (hors notes et bibliographie).

[Retour à la table des matières](#tdm)

A

ABRAHAM Karl : 41, 49.

ADLER Alexandre : 66.

ALEMBERT Jean Le Rond (d’) : 138.

ALLEN Woody : 114.

ALLENDY René : 34.

ANTIPHON : 157.

ANTON : 32.

ARAGON Louis : 29.

ARMAN : 29.

ARP Hans : 30.

ARP Jean : 30.

ARVON Henri : 69.

ASSOULINE Pierre : 37.

AUGUSTIN (dit saint) : 70.

AURIC : 29.

B

BAILEY Percival : 152.

BAIR Deirdre : 37, 83.

BAKAN David : 152.

BALL Hugo : 28, 29.

BANON Daniel : 151.

BAUR Susan : 34

BELLER Steven. : 116.

BELLOCHIO Marco : 71.

BENHAÏM David : 153, 154, 157, 158.

BENOIST (de) Alain : 152, 153.

BENZ Sophie : 22, 39, 40.

[162]

BERNARD Claude : 54.

BERTILLON Alphonse : 16.

BIBRING Grete : 102.

BIGNARDI Irène : 60, 61.

BINSWANGER Ludwig : 45, 49.

BLANCHOT Maurice : 143.

BLEULER Eugen : 21, 48.

BLEULER Manfred : 49.

BONAPARTE Marie : 41.

BONOMI C. : 14.

BRETON André : 29.

BROD Max : 13, 22, 56.

BRÜCKE : 39.

BRUNO Giordano : 138.

BUBER Martin : 59.

BUREN Daniel : 29.

BURKINGHAM Dorothy Tiffany : 124, 137.

BURLINGHAM Michael : 124.

C

CABET Etienne : 70.

CAMUS Albert : 156.

CENDRARS Blaise (pseudonyme de SAUSER Frédéric Louis) : 52, 54.

CESAR (empereur) : 143.

CESAR (sculpteur) : 29.

CHATEMMER Lotte : 61, 62.

CHOLUJ Bozena : 73.

COCTEAU Jean : 29.

COOPER David : 70, 71.

COPERNIC Nicolas : 131.

COPPOLA Sofia : 71.

COSNIER Jacques : 147.

CRISTO : 29.

CYRULNIK Boris : 33.

[163]

D

DAUMEZON Georges : 142.

DELANNOY Pierre : 87.

DELAUNAY Sonia et Robert : 29.

DELEUZE Gilles : 70, 86.

DE MEO James : 135.

DIDEROT Denis : 138.

DUCHAMP Marcel : 29.

DUNCAN Isadora : 59, 61.

E

EINSTEIN Albert : 120, 142.

EISSLER Kurt : 46, 47, 48.

EITINGON Max : 41.

ELUARD Paul : 29.

EUGENIDES Jeffrey : 71.

EULENBURG (zu) Philippe : 63.

EVERLING Germaine : 29.

F

FAENZA Roberto : 35.

FALLEND Karl : 124.

FAYE Jean-Pierre : 62.

FELDENKRAIS Moshé : 105.

FENICHEL Otto : 102, 108, 124, 126.

FERAL Thierry : 62, 68, 69, 115, 116, 140.

FERENCZI Sandor : 34, 35, 41, 66.

FLECHTHEIM Ossip K. : 108

FLEG Edmond : 26.

FOREL August : 43.

FORMAN Milos : 71.

FOURIER Charles : 70, 83, 84.

FRANK Leonhard : 13, 14, 22, 27.

FREUD Anna : 110, 111, 112, 124, 125, 126, 127, 137.

[164]

FREUD Sigismund Schlomo : 11, 13, 14, 16, 21, 24, 25, 26, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 49, 50, 55, 56, 64, 65, 66, 67, 72, 73, 75, 77, 80, 81, 98, 102, 104, 106, 109, 110, 111, 114, 115, 116, 117, 125, 126, 127, 137, 139, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 157, 158.

FRICK Ernst : 51.

FRIEDRICH Melinda : 73.

FROMM Erich : 34.

FROMM-REICHMANN Frieda : 34.

G

GALILEE : 131, 138.

GARNIER Tony : 70.

GENTIS Roger : 70.

GEORGE Stefan : 27, 62.

GIBEAULT Monique : 145.

GIDE André : 59.

GÖRING Mathias : 67, 80, 116, 118.

GOETHE : 124, 153.

GONTCHAROVA Natalia : 28.

GRÄSER Karl : 60.

GRASS Günter : 62.

GREEN Martin : 72.

GROPIUS Walter : 59.

GROSS Frieda : 23.

GROSS Hanns : 15, 16, 18, 20, 21, 24, 25, 26, 42, 43, 44, 45, 50, 51, 52, 53, 64, 73, 75, 76.

GROSS Otto : 11, 13, 14, 15, 16, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 33, 36, 39, 42, 43, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 64, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 83, 85, 91, 98, 99, 102, 138.

GROSS-RANSPACH : 20.

[165]

GROSS Joseph François : 17, 18, 22, 71, 75, 76.

GROSSE Jérôme : 17, 18, 20, 71, 75, 76.

GROSSKURTH Phyllis : 41.

GUATTARI Félix : 70, 86.

GUDDEN (von) Bernhard : 47.

GUILLAUME II : 63.

GÜNZBURG (von) : 70.

H

HAMPTON Christopher : 36, 76.

HARDEN Maximilian (pseudonyme de WITTKOWSKI Félix Ernst) : 39, 43, 51, 62, 63.

HART : 59.

HARTMANN (von) Karl Robert Edouard : 149.

HAUSMANN Raoul : 53.

HEIDEGGER Martin : 141, 142.

HENNINGS Emmy : 29.

HENRI II de Lorraine : 20.

HERZL Theodor : 117.

HESSE Hermann : 59.

HEUER Gottfried : 73.

HIPPODAMOS de Millet : 70.

HIRSCHFELD Magnus : 59.

HITLER Adolf : 50, 82, 85, 98, 112, 115.

HITZIG Edouard : 49.

HOFMANN Ida : 59, 60, 61.

HÖLDERLIN : 142.

HOLLANDER (von) Walther : 68.

HOLMES Sherlock : 17.

HONEGGER J. J. : 38.

HORNEY Karen : 34.

HURWITZ Emmanuel : 16, 23, 47, 49, 72, 73.

HUTTLER Myriam : 150.

HUXLEY Aldous : 155.

[166]

J

JAFFE Elsa : 22.

JANCO Marcel : 29.

JESENSKA Milena : 56.

JONES Ernest : 41, 45, 46, 110, 111, 112, 117, 118, 125, 126.

JONES Katherine : 41.

JUNG Carl-Gustav : 11, 13, 14, 15, 16, 24, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 50, 51, 54, 59, 63, 66, 67, 68, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 98.

JUNG Cläre : 64.

JUNG Emma : 38.

JUNG Franz : 33, 52, 53, 63, 64.

K

KAFKA Franz : 16, 17, 44, 56, 57, 152.

KANDINSKY Wassili : 27, 28.

KARNER Aurora : 123.

KESEY Ken : 71.

KIJAK Moisès : 153.

KLAGES Ludwig : 27, 28.

KLEE Paul : 27.

KOESTLER Arthur : 145.

KRAEPELIN Emil : 21, 24, 32.

KRETSCHMER Ernst : 68, 79.

KRISHNAMURTI : 59

L

LABAN (von) Rudolf : 59.

LACASSAGNE Alexandre : 16.

LAING Ronald : 70, 71.

LANDAUER Gustav : 59.

LANDMANN Robert : 61.

LASKA Bernd A. : 100.

LAWRENCE David Herbert : 22.

[167]

LE CORBUSIER : 70.

LE MOIGNE Nicolas : 63.

LE RIDER Jacques : 13, 45, 50, 71, 83.

LEDOUX Claude Nicolas : 70.

LEIBNIZ (von) Gottfried Wilhelm : 149.

LESSING : 153.

LOACH Ken : 71.

LOCARD Edmond : 16.

LOWEN Alexander : 105.

M

MACKE August : 28 .

MAÏAKOWSKI Vladimir : 29.

MALEVITCH Kazimir : 28.

MANN Thomas : 59.

MARC Franz : 28.

MARINEAU René F. : 105, 106.

MARXOW (von) Ernst Fleishl : 39.

MATISSE : 27.

MAYER Albert :

MELLER MARCOVICZ Digne : 128.

MERCER David : 71.

MICHAELS Jennifer : 72, 73.

MOITRIEUX Astrid : 34.

MOLTKE : 63.

MONTAIGNE (de) Michel : 139, 149.

MORE Thomas : 70, 83.

MORIN Edgar : 141.

MÜHSAM Eric : 27, 59, 61.

N

NATHANSON Amalia : 26.

NEHER André : 143.

NEILL Alexandre Sutherland. : 117.

NIEMEYER Oscar : 70.

[168]

NIETZSCHE Friedrich : 55, 78.

NIN Anaïs : 34.

NOHL Johannes : 61.

NOLL Richard : 37, 38, 54, 55.

O

OEDENKOVEN Henri : 59, 60.

OLLENDORFF Ilse : 121.

ONFRAY Michel : 148, 149.

OUAKNIN Marc-Alain : 142.

P

PAINTER Jack : 105.

PALMIER Jean-Michel : 14, 29.

PENN William : 70.

PERLS Fritz : 34, 105.

PFEIFFER Hermann : 43.

PFISTER Oskar : 34.

PICABIA : 29, 30.

PIERRAKOS John : 105.

PINK Annie : 102.

PIODA Alfredo : 59.

PLATON : 70.

R

RADIGUET Raymond : 29.

RANK Otto : 13, 34, 41.

RAY Man : 29.

RAYMANN Adela : 15.

REICH Annie : 112, 125, 127.

REICH Eva : 123.

REICH-RUBIN Lore : 124, 125, 126, 137.

REICH Peter : 127.

[169]

REICH Wilhelm : 11, 30, 34, 72, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 138.

REMARQUE Eric Maria : 59.

REVENTLOW (zu) Fanny : 27.

RIBEMONT-DESSAIGNE :29.

RICHARD Lionel : 14, 15, 29.

RICHTHOFEN Elsa et Frieda : 72.

RICHTHOFEN (von) Manfred : 22.

RINTELEN : 43.

ROBERT Marthe : 152.

ROCKEFELLER : 37.

RÖHM Ernst : 63.

ROLF Ida : 105.

ROUSSEAU Jean-Jacques : 138.

RUBINER Ludwig : 52.

RUDNYTSKY Peter L. : 35.

S

SACHS Hanns : 41.

SACHER-MASOCH (von) Léopold : 137.

SAINT PHALLE (de) Niki : 29.

SALOME Lou Andréas : 41.

SAMUELS Andrew : 37.

SATIE Erik : 29.

SCHLOFFER Frieda : 23.

SCHREIBER Adolf : 56.

SHAKESPEARE William : 153.

SHICKELE René : 52.

SCHULER Alfred : 27.

SIMMEL (de) Ernst : 41.

SOPHOCLE : 153.

SPERBER Manès : 152.

SPIELREIN Sabina : 34, 35, 36, 76.

SPIER Julius : 34.

[170]

STEINER Riccardo : 110, 111, 112.

STEINER Rudolf : 58, 59.

STEKEL Wilhelm : 14, 34, 43, 46, 52, 66, 73.

STIRNER Max : 72.

SZEEMANN Harald : 61.

T

TAUSK Victor : 34, 46.

TEMPLER-KUH Sophie : 73.

THÄLMANN Ernst : 109.

TINTNER Hans : 107

TZARA Tristan (pseudonyme de ROSENSTOCK Samuel) : 29, 30.

U

ULLMANN Regina : 23, 50.

V

VINCI (de) Léonard : 138.

VIRGILE : 153.

VOLTAIRE François Marie Arouet (dit) : 28, 138.

W

WACKERNAGEL Wolfgang : 61.

WATSON : 17.

WEINIGER Otto : 62.

WERFEL Franz : 22, 56.

WERNICKE Carl : 21, 24, 32.

WOLF Friedrich : 106.

WOLFE Théodore P. : 119.

WOLFF Antonia : 38, 51.

WOLFSTEHL Karl : 27.

Y

YOUNG-BRUEHL Elisabeth : 124.

[171]

Z

ZAKKAÏ (ben) Yohannan : 153, 154, 157, 158.

ZÖRGIEBEL : 113.

ZWEIG Stefan : 27.

[172]

[173]

Table des matières

Préambule…………………………….. 11

Otto Gross…………………………….. 13

Wilhelm Reich………………………… 97

Pourquoi tant de haine………………… 137

La transmission du savoir…………….….139

Index………………………………….….161

Allemagne d'hier et d'aujourd'hui
Collection dirigée par Thierry Feral

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette collection est d'en rendre compte. Constituée de volumes généralement réduits et facilement abordables pour un large public, elle est le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

Dernières parutions

Thierry FERAL, [*Contre la vie mutilée*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Contre_la_vie_mutilee/Contre_la_vie_mutilee.html), 2008.

Pierre-Frédéric WEBER, Le triangle RFA-RDA-Pologne (1961-1975), 2007.

Hanania Alain AMAR, *Les savants fous. Au-delà de l'Allemagne nazie*, 2007.

Paul LEGOLL, *Konrad Adenauer*, 2007.

H. A. AMAR, T. FERAL, M. GILLET, J. MAUCOURANT, *Penser le nazisme. Éléments de discussion*, 2007.

Denis BOUSCH (dir.), *Utopie et science-fiction dans le roman de langue allemande*, 2007.

Cécile PRAT-ERKERT, *Les demandeurs d'asile politique en Allemagne*, 2006.

Jan SCHNEIDER, *Johann Friedrich Reichardt et la France*, 2006.

Bénédicte GUILLON, *« Les Amantes » d'Elfriede Jelinek*, 2006.

Jean-Claude GRULIER, *Petite histoire de la psychiatrie allemande*, 2006.

Urbain N'SONDE, *Les réactions à la réunification allemande, en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis*, 2006.

*Fin*

1. L’Harmattan, Paris, 2007. [↑](#footnote-ref-1)
2. Dans *Histoire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Jaccard, Hachette, 1982, le sort d’Otto Gross est réglé en six mots ! [↑](#footnote-ref-2)
3. Jacques le Rider, préface de l’ouvrage d’Otto Gross : *Révolution sur le divan.* Editions Solin, Malakoff, 1988. [↑](#footnote-ref-3)
4. Leonhard Frank : *A gauche à la place du cœur.* PUG/Débuts d’un siècle. Grenoble, 1992. [↑](#footnote-ref-4)
5. Bonomi C. : Ferenczi and Contemporary Psychoanalysis », in Sándor Ferenczi, *Psychoanalysis and the Confusion of Tongues, International Forum of Psychoanalysis*, vol. 7, n° 4, 1998, pp. 181-85. [↑](#footnote-ref-5)
6. Jean-Michel Palmier : Préface au livre de Leonhard Frank : *À gauche à la place du cœur.* PUG, Grenoble, 1992. [↑](#footnote-ref-6)
7. Lionel Richard : *D’une Apocalypse à l’autre.* 10/18. Paris, 1976, pp. 92-99. [↑](#footnote-ref-7)
8. Emanuel Hurwitz : *Otto Gross. Paradies-Sucher zwischen Freud und Jung*. Suhrkamp, Zurich, 1979. [↑](#footnote-ref-8)
9. Alphonse Bertillon (1853-1914), criminologue, inventeur de l’anthropométrie. [↑](#footnote-ref-9)
10. Alexandre Lacassagne (1843-1924), fondateur de l’anthropologie criminelle. [↑](#footnote-ref-10)
11. http://home.nordnet.fr/~jgrosse/obs/hannsgro.htm [↑](#footnote-ref-11)
12. http://www.jfgross.com/association.htm [↑](#footnote-ref-12)
13. Voir Jacques Le Rider. [↑](#footnote-ref-13)
14. Jean-Claude Grulier : *Petite histoire de la psychiatrie allemande.* L’Harmattan, Paris, 2006. [↑](#footnote-ref-14)
15. Hurwitz, cité par Le Rider. [↑](#footnote-ref-15)
16. http://home.nordnet.fr/~jgrosse/int/personnes/richthofen.htm [↑](#footnote-ref-16)
17. *in* ouvrage déjà cité de J. Le Rider. [↑](#footnote-ref-17)
18. Voir Gérard Mendel : *La psychanalyse revisitée.* [↑](#footnote-ref-18)
19. D’après http://home.nordnet.fr/~jgrosse/obs/ottogros.htm#D [↑](#footnote-ref-19)
20. L’auteur du *Matriarcat.* [↑](#footnote-ref-20)
21. Otto Gross : *Das Freudsche Ideogenitätsmoment und seine Bedeutung im manisch-depressiven Irresein Kraepelins.*Vogel.Leipzig, 1907*.* [↑](#footnote-ref-21)
22. http://www.cgjung.net/actualite/2006 [↑](#footnote-ref-22)
23. http://passouline.blog.lemonde.fr/2005/08/05/2005\_08\_jung\_sous\_contr\_1/) [↑](#footnote-ref-23)
24. Hanania Alain Amar : [*Les savants fous. Au-delà de l’Allemagne nazie*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/AMAR_Alain_Hanania/Savants_fous/Savants_fous.html)*.* L’Harmattan. Paris, 2007. [↑](#footnote-ref-24)
25. Voir *Révolution sur le divan.* [↑](#footnote-ref-25)
26. Voir Phyllis Grosskurth : *Freud, l’anneau secret*, PUF, Paris, 1995. [↑](#footnote-ref-26)
27. Voir critique dans *Carnet/Psy :* www.carnetpsy.com [↑](#footnote-ref-27)
28. Le Rider, op. cit. [↑](#footnote-ref-28)
29. Voir Tartarin de Tarascon. [↑](#footnote-ref-29)
30. http://fr.wikipedia.org/wiki/Burgh%C3%B6lzli [↑](#footnote-ref-30)
31. Le grand cinéaste italien Luchino Visconti a magistralement retracé ces évènements dans son film célèbre *Ludwig ou le crépuscule des dieux*, en 1973. [↑](#footnote-ref-31)
32. Christophe Bormans, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-32)
33. Le Rider : op. cit. [↑](#footnote-ref-33)
34. D’après les mémoires de Franz Jung et le site Internet des cousins français d’Otto Gross déjà cité. [↑](#footnote-ref-34)
35. Milena et Franz Kafka ne se sont vus que deux fois. Elle fit partie des femmes dont Franz fut amoureux sans lendemain. Figure du féminisme, considérée comme « délurée » pour son époque, elle avait été internée de juin 1917 à mars 1918, à la demande de son père (un chirurgien réputé), avec la complicité d’un ami psychiatre – du fait de son désir d’épouser le « Juif » Ernst Polak, ami de Brod et de Werfel… [↑](#footnote-ref-35)
36. Cité *in* www.home.nordnet.fr/~jgrosse/obs/kafka.htm [↑](#footnote-ref-36)
37. D’après : http://www.fileane.com/laurie/laurie01/monte\_verita.htm [↑](#footnote-ref-37)
38. Voir Henri Arvon : *Le Gauchisme.* PUF, Paris, 1985. [↑](#footnote-ref-38)
39. réalisé par Henri Colomer. [↑](#footnote-ref-39)
40. Irène Bignardi : *Monte Verità*, in *Le piccole utopie*. Feltrinelli, 2003. [↑](#footnote-ref-40)
41. Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, pp. 201-264. [↑](#footnote-ref-41)
42. Nicolas Le Moigne : *L’Affaire Eulenburg : homosexualité, pouvoir monarchique et dénonciation publique dans l’Allemagne impériale (1906-1908)*.Hermès Sciences. Paris, 1987. [↑](#footnote-ref-42)
43. Voir le site des cousins français d’Otto Gross. Op. cit. [↑](#footnote-ref-43)
44. Ibid. [↑](#footnote-ref-44)
45. Christophe Bormans, sur le site Internet http://www.psychanalyse-paris.com/Le-Seigneur-des-Annales.html, 11 juin 2005. [↑](#footnote-ref-45)
46. Voir Deirdre Bair qui détaille abondamment cette insignifiante « affaire » de préséance dans sa biographie de C. G. Jung. [↑](#footnote-ref-46)
47. Cité par Phylis Grosskurth (*op. cit..)* [↑](#footnote-ref-47)
48. C. G. Jung : « Civilisation et transition », in *Le Coq-héron*, n° 92, Paris, 1984. [↑](#footnote-ref-48)
49. cf. Thierry Feral : « Nazisme et psychanalyse », in *Médecine et nazisme*, Paris, l’Harmattan, 1998, pp. 60-63 et 129-131. [↑](#footnote-ref-49)
50. Berlin, Deutscher Verlag, 1938. [↑](#footnote-ref-50)
51. Henri Arvon : *Le Gauchisme.* PUF, Paris, 1985. [↑](#footnote-ref-51)
52. https://fr.wikipedia.org/wiki/Cité\_idéale [↑](#footnote-ref-52)
53. Voir Henri Arvon : *Max Stirner.* PUF, Paris, 1954. [↑](#footnote-ref-53)
54. \* Alain AMAR et coll. : L’héboïdophrénie. Un diagnostic oublié. *La Gazette médical*e. 1995. Tome 102, n° 26, pp. 14-16. [↑](#footnote-ref-54)
55. \* in *Kölnische Zeitung*, 13 octobre 1937. [↑](#footnote-ref-55)
56. cf. Henri Arvon, *Le Gauchisme.* PUF, Paris, 1985. [↑](#footnote-ref-56)
57. H. Alain Amar : [*Les Savants fous*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/AMAR_Alain_Hanania/Savants_fous/Savants_fous.html)*.* L’Harmattan, Paris, 2007, pp. 75-77. [↑](#footnote-ref-57)
58. http://fraternitelibertaire.free.fr/reserve/wilhelm\_reich.rtf [↑](#footnote-ref-58)
59. http://projetorgone.free.fr/Reich\_et\_orgone.htm#l'œuvre (partiellement). [↑](#footnote-ref-59)
60. René F. Marineau : Il y a cent ans, Wilhelm Reich, chef de file de la gauche psychanalytique et enfant terrible de la psychologie, *Revue québécoise de psychologie,* vol. 18, n° 1, 1997. [↑](#footnote-ref-60)
61. Voir *Revue Internationale d’histoire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1988, pp. 100-101. [↑](#footnote-ref-61)
62. Voir www.librtaire.free.fr/Reich08.html [↑](#footnote-ref-62)
63. In *Revue Internationale d’Histoire de la Psychanalyse* (op. cit.), pp. 263-321. [↑](#footnote-ref-63)
64. Walter Kolbenhoff, [*Morceaux choisis*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Kolbenhoff_Walter/Morceaux_choisis/Morceaux_choisis.html), trad. et commentaires de T. Feral, Paris, l’Harmattan, 2004. [↑](#footnote-ref-64)
65. Le roman antinazi *Les Sous-hommes* de Walter Kolbenhof avait été édité en 1939 au Danemark à l’initiative de Reich. Il a été traduit en 2000 chez l’Harmattan par T. Feral avec d’importantes annexes documentaires. [↑](#footnote-ref-65)
66. - « *Que de progrès accomplis ! Au Moyen-Age, c’est moi qu’ils auraient brûlé. Aujourd’hui, ils se contentent de brûler mes livres*», ironise Freud, sans prendre en compte le fait qu’il n’est pas le seul à subir ce sort funeste.

 - « *Je recommande chaudement la* Gestapo *à tout le monde*», ajoute Freud au procès-verbal que les nazis lui demandent de signer au moment de quitter Vienne en 1938. [↑](#footnote-ref-66)
67. Tucholsky était un chansonnier juif et marxiste, célèbre pour ses critiques sociales, et dont les bons mots ont eu une influence politique assez considérable sous Weimar et jusqu’à son suicide en 1935. [↑](#footnote-ref-67)
68. Voir [*Médecine et nazisme*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Medecine_et_nazisme/Medecine_et_nazisme.html)(op. cit.), chapitre 3, pp. 55-67. [↑](#footnote-ref-68)
69. La psychanalyse n’est pas une science, car elle a toujours refusé de se prêter aux procédures évaluatives des sciences usuelles qui, pour avoir le label science se doivent d’être réfutables, selon les critères de Karl Raimund Popper ou de façon plus lointaine, ceux de Claude Bernard. Précisons que T. Feral, en accord avec G. Mendel, reprend simplement les propos de Freud considérant la psychanalyse comme « sa » science qu’il voulait garder « pure » vis-à-vis de toute autre influence. [↑](#footnote-ref-69)
70. Voir S. Beller, *Vienne et les Juifs*, Paris, Nathan, 1991. [↑](#footnote-ref-70)
71. Theodor Herzl, *L’État juif*, in *La Nouvelle Revue française internationale*, décembre 1896, janvier 1897. [↑](#footnote-ref-71)
72. Theodor Herzl, *L’État juif*, in *La Nouvelle Revue française internationale*, décembre 1896, janvier 1897. [↑](#footnote-ref-72)
73. cf. dans l’édition française le texte précieux et remarquable : « Sans Wilhelm Reich, jamais ce livre n’aurait été écrit… », pp. 213-218, transmis à T. Feral par Isolde Kolbenhoff. [↑](#footnote-ref-73)
74. D’après : Conférence de *Liliane* Maury, CNRS, Paris le 17 Décembre 2007 : *Philosophie et sciences humaines: la place de la psychanalyse dans le débat entre Wallon et Piaget* et également à partir de : Note d’histoire, in *Revue québécoise de psychologie*, vol. 18, n° 1, 1997, de René F. Marineau, Université du Québec à Trois-Rivières. [↑](#footnote-ref-74)
75. Voir le site Internet www.acorgone.free.fr [↑](#footnote-ref-75)
76. Conférence dont le texte est publié in *Int. Forum Psychoanal*., 12 : 2003, pp. 109-117. Voir également pour la traduction le site Internet déjà cité www.acorgone.free.fr [↑](#footnote-ref-76)
77. NY Summit Books, 1988. [↑](#footnote-ref-77)
78. NY, Atheneum, 1989. [↑](#footnote-ref-78)
79. Il s’agit de « lettres circulaires » écrites chaque semaine et échangées notamment entre les membres du Comité secret (et quelques adhérents triés sur le volet) évoqué dans le chapitre réservé à Otto Gross. Voir le livre de Phyllis Grosskurt pour plus de précisions. [↑](#footnote-ref-79)
80. Association internationale de psychanalyse. [↑](#footnote-ref-80)
81. A Lucerne. [↑](#footnote-ref-81)
82. D’après Roger Dadoun, site Internet www.guysen.com [↑](#footnote-ref-82)
83. \* Compte tenu des nombreuses rééditions, seule sera mentionnée la date de parution entre parenthèses et quand cela est possible la traduction française. À noter que de nombreux ouvrages de Reich parurent souvent sous un pseudonyme. [↑](#footnote-ref-83)
84. James de Meo : *Manuel de l'accumulateur d'orgone: l'Energie d'orgone de Wilhelm Reich*. Sully. Paris, 2001. [↑](#footnote-ref-84)
85. Voir la nouvelle *Eau de jouvence*, inspirée de l’authentique histoire de la comtesse Elisabeth Nadasdy (1611), publiée dans *La Vénus à la fourrure* *et autres nouvelles*, Paris, Pocket, 1985. [↑](#footnote-ref-85)
86. op. cit. [↑](#footnote-ref-86)
87. Voir la pièce de Bertolt Brecht, *La Vie de Galilée*, Paris, l’Arche, 1955. [↑](#footnote-ref-87)
88. Dans *Quand Freud voit la mer*, Buchet/Chastel, Paris, 1988, p. 203, Georges-Arthur Goldschmidt écrit à propos de Heidegger: « *[…]Le philosophe de Messteirch a pratiquement « pompé » toutes ses idées, sa pensée même dans la* Kabbale *juive qu’il connaissait mieux que personne à travers Duns Scott et Origène, il avait donc intérêt […] à cacher ses sources, comme on dit dans l’Université ; […] il se pourrait que toute la philosophie « allemande » ne soit rien d’autre que la tentative d’éliminer dans le silence sa nature juive* ». [↑](#footnote-ref-88)
89. Lucien Morin : *Les charlatans de la nouvelle pédagogie,* Paris, PUF, 1973. [↑](#footnote-ref-89)
90. C’est ce qu’avait déjà constaté Elias Canetti à Vienne en 1925 : « *C’est à peine si l’on pouvait avoir une conversation sans qu’y apparût le nom de Freud […] : par quelques mots qu’il avait forgés, il était déjà entré dans l’usage linguistique […]. Chacun avait sa manière d’inventer des actes manqués. Il se produisit parfois des choses drôles, on en arrivait à un acte manqué véritable que l’on reconnaissait comme tel à ce qu’il n’avait pas été prévu d’avance. En revanche, il en allait tout autrement avec le complexe d’Œdipe. On s’arrachait les cheveux à ce sujet, chacun voulait avoir le sien pour le jeter à la figure des personnes présentes*. », in *Le Flambeau dans l’oreille*, L. d. P/biblio, Paris, pp. 140-141. [↑](#footnote-ref-90)
91. \* Monique Gibeault : Refus et thérapeutique, in *RFP*, 4, 1994, pp. 11-42. [↑](#footnote-ref-91)
92. Voir mon article : Les psychothérapies au regard de l’éthique et de la loi., in *Le Journal*, Toulouse, 2004 et *Los Muestros*, Bruxelles, 2004-2005. [↑](#footnote-ref-92)
93. Voir mon article : Ethique et psychothérapies, in *L’Information psychiatrique*, vol. 72, 1996, pp. 40-46. [↑](#footnote-ref-93)
94. Alain de Benoist, : *Vu de droite, Anthologie critique des idées contemporaines*. Editions Copernic. Paris 1977. Grand prix de l'essai de l'Académie française 1978. [↑](#footnote-ref-94)
95. David Bakan : *Freud et la tradition mystique juive*. Editions Payot. Paris, 1964. [↑](#footnote-ref-95)
96. Percival Bailey : *Sigmund le tourmenté*, La Table Ronde, Paris, 1972. [↑](#footnote-ref-96)
97. Texte publié dans le *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal* Vol. 12, no 2, 2000 et dans *Le Coq-héron*, n0 162. Paris, 2000. [↑](#footnote-ref-97)
98. *Revista de psicoanalisis*. N° 3, tome LIII, juillet-septembre 1996. [↑](#footnote-ref-98)
99. René Pommier, *Sigmund est fou et Freud a tout faux*, Paris, éditions de Fallois, 2008. [↑](#footnote-ref-99)
100. Albert Camus, [*La Peste*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030174649), Paris, Gallimard, 1947. [↑](#footnote-ref-100)
101. Tannaïm (hébreu) : sage, « répétiteur ». Ben Zakkaï fut le sage le plus réputé du royaume d’Israël et le premier à porter le titre de *Rabban* (Grand sage). *N d.A.* [↑](#footnote-ref-101)